8e ANNÉE, No 91 NOUVELLE SÉRIE 1er AVRIL 1921

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

SOMMAIRE

RÉDACTION & ADMINISTRATION
35 ET 37, RUE MADAME, PARIS-VIe, TÉL. FLEURUS 12-27
LE NUMÉRO : FRANCE : 4 FR. — ÉTRANGER : 4 FR. 50.







PETIT BULLETIN DE RENSEIGNEMENTS BIBLIOGRAPHIQUES

Sous ce titre seront indiqués chaque mois, dans ces feuilles, les ouvrages qui, à divers titres, nous paraîtront dignes d'être signalés à l'attention des lecteurs et des bibliophiles.

NOUVEAUTÉS

LITTÉRATURE GÉNÉRALE

1. ARDOIN-DUMAZET. Voyages en France. Prix 5.75
2. ARRIGON. La jeune captive .. 30 fr.
3. A. BELLESSART. Études et Figures 7 fr.
4. ARNOLD BENNETT. Amour profane. Amour sacré 6.75
5. J. BERTAUT. Une Amitié Romantique. Prix .. .. 5 fr.
6. R. BIGOT. Nounlegas.. .. .. 7 fr.
7. BORDEAUX. Au pays des Amours de Lamartine .. .. 12 fr.
8. J. BOULENGER. ... Mais l'Art est difficile ! 7.50
9. M. BOULENGER. Les 4 Saisons .. 6 fr.
10. M. BOULENGER. Marguerite .. 6.75
11. BOUVIER. Habitudes et Métamorphoses des Insectes 7.50
12. D[r] CABANÈS. L'Histoire éclairée par la Clinique .. .. 10 fr.
13. CARCO. Les Humoristes .. .. 15 fr.
14. CANUDO. Reflets de Feu .. .. 6 fr.
15. CONAN-DOYLE. La Vallée de la Peur. 7 fr.
16. J. CONSTANT. Quand le livre est fermé. Prix 6.75
17. COPPÉE. Nouvelles et Contes .. 6.75
18. DE CURZON. Rossini 7.50
19. CH. DERENNES. Le Renard bleu .. 3.75
20. DUMUR. Le Boucher de Verdun.. 7.50
21. CH. DU BOS. Notes sur Mérimée. 11 fr.
22. M. ELDER. Le Sang des Dieux ..
23. P. ELUARD. Les Nécessités de la Vie et les Conséquences des Rêves .. 6.25
24. EVRARD. Le Mystère des Abeilles.. 7 fr.
25. FARRÈRE. La Bataille .. .. .. 7 fr.
26. G. FAURE. Pèlerinages d'Italie.. 7.50
27. FLAUBERT. I[res] Œuvres. Tome IV. La Tentation de saint Antoine .. 6.75
28. GAUTIER. Anthologie de l'Académie Française .. .. 7 fr.
29. G. GOYAU. Portraits Catholiques Précurseurs.. .. .. 7 fr.
30. TH. HARLOR. Le Pot de Réséda .. 6.75
31. G. KELLER. Sept Légendes.. .. 6 fr.
32. MAX JACOB. Le Laboratoire central. 8.25
33. FRANCIS JAMMES. Le Livre de saint Joseph .. .. 7 fr.
34. V. LARBAUD. Samuel Butler.. .. 6 fr.
35. A. LEFÈVRE. La Religion .. .. 12 fr.
36. P. LIÈVRE. Esquisses critiques.. 4 fr.
37. C. LORRIS. Le Moghreb en Flammes. Prix .. .. 6 fr.
38. TH. MAINAGE. La Religion Spirite. 7 fr.
39. MALVY. Mon Crime.. .. .. 7.50
40. P. MARGUERITE. Le Sceptre d'or. 15 fr.
41. C. MAUCLAIR. Les États de la Peinture Française .. ..
42. A. MAUREL. Paysages d'Italie. Tome III : de Trente à Trieste .. .. .. 8 fr.
43. MEYERSON. De l'explication dans les Sciences. .. .. 40 fr.
44. C. MORICE. Le Rideau de Pourpre. 7 fr.
45. NEEL DOFF. Keetje trottin.. .. 6.50
46. RACHILDE. La Souris japonaise.. 7.50
47. P. REBOUX. Les Drapeaux. 2 vol. 15 fr.
48. J.-H. ROSNY. Torches et Lumignons. Prix 7.50
49. E. REY. Ariane 3.75
50. E. RHAÏS. Les Juifs ou la Fille d'Eléazar .. .. 7 fr.
51. G. RIBEMONT-DESSAIGNES. L'Empereur de Chine .. .. 7 fr.
52. A. ROLLAND. Pages choisies .. 15 fr.
53. SÉHÉ et RASPAIL. L'Education physique dans la Famille .. .. 12 fr.
54. SERTILLANGES. La Vie Intellectuelle. 8 fr.
55. DE SIGOGNE. Les Œuvres Satyriques complètes .. .. 20 fr.
56. L. TAILHADE. Les Reflets de Paris. 5 fr.
57. H. THUILLE. Littérature et Orient. 7 fr.
58. TSERSTEVENS. Petites Trilogies .. 15 fr.
59. TWAIN. Wilson. Tête de Mou.. 6 fr.
60. M. VERNE. Les Mille et une Nuits. 6.75
61. J. DES VIGNES ROUGES. Deviens un chef. Prix 7.50
62. WITKOWSKI. Les licences de l'art chrétien .. .. 15 fr.
63. WORDSWORTH et COLERIDGE. Les Poètes lakistes .. .. 4 fr.
64. A. GOT. L'Affaire Miss Cavell .. 5 fr.

VOIR PLUS LOIN LE BULLETIN DE COMMANDE

★

PETIT BULLETIN DE RENSEIGNEMENTS BIBLIOGRAPHIQUES (SUITE)

PHILOSOPHIE — SCIENCE — POLITIQUE — DOCUMENTATION

65. J. ANCEL. Les Travaux et les jours de l'Armée d'Orient 7.50
66. L'Art et les Artistes sous Napoléon. Ce n^{o} .. .. 15 fr.
67. M. BARRÈS. Le Génie du Rhin .. 7 fr.
68. Général BUAT. Hindenbourg .. 7 fr.
69. BORDEAUX. La Bataille devant Souville. Prix .. .. 7 fr.
70. CAUSTIER. Les Insectes.. .. .. 6 fr.
71. CESTRE. Production industrielle et Justice sociale 7.50
72. LE QUEUX. La Vie secrète de la Tzarine tragique 5.50
73. TH. MARET. Le Parlement .. .. 6 fr.
74. MAYER (Lt-Colonel). La Guerre d'hier et l'armée de demain 7.50
75. MERMEIX. Les Négociations secrètes et les 4 Armistices .. .. 8 fr.
76. OSSIP-LOURIÉ. La Révolution Russe. Prix .. .. 3 fr.
77. R. POINCARRÉ. Messages. Discours et Allocutions. Tome III .. .. 10 fr.
78. E. SCHURÉ. Lettres à un combattant. 7 fr.
79. E. VANDERVELDE. Le Collectivisme. 6 fr.
80. M. R. VESNITCH. La Serbie à travers la Guerre 8.40

ÉDITIONS DE BIBLIOTHÈQUE

81. LAVISSE. Histoire de France contemporaine. Tome IV. La Restauration de 1815 à 1830 .. .. 30 fr.
82. LOTI. Azyadé. 1.600 ex. num. .. 22 fr.
83. Mme DE MAINTENON. « Collection des Chefs-d'œuvre méconnus ». Lettres à d'Aubigné et à Mme des Ursins. 12 fr.
84. MONTAIGNE. Les Essais .. .. 45 fr.
85. G. DE NERVAL. « Collection des Chefs-d'œuvre méconnus ». De Paris à Cythère .. .. 12 fr.
86. WILDE. Le Crime de Lord Arthur Saville .. .. 22 fr.

RÉIMPRESSIONS

87. COLETTE. L'envers du Music-Hall. 7 fr.
88. COURTELINE. La Paix chez soi .. 2 fr.
89. DUMAS. Les Trois Mousquetaires. 3 fr.
90. GLEIZES. Du Cubisme et des moyens de le comprendre .. .. 10 fr.
91. HALLAYS. Nancy .. .. .. 10 fr.
92. HAMP. Le Rail .. .. 10 fr.
93. HAMP. Le Travail invincible.. 10.50
94. HAMP. Gens .. .. 10 fr.
95. HAMP. Vieille Histoire 8.50
96. A. LATZKO. Les Hommes en Guerre. Prix .. .. 7 fr.
97. LAVEDAN. Le Marquis de Priola. 6.75
98. LÉONARD DE VINCI, par Séailles..
99. MARTIN DU GARD. Jean Barois..
100. MEREJKOWSKY. Le Roman de L. de Vinci. 6.75
101. MICHEL-ANGE, par Reymond.
102. P. MILLE. Louise et Barnavaux. 6.75
103. J. F. MILLET, par H. Marcel.
104. Ctesse DE NOAILLES. La Nouvelle Espérance 6.75
105. PÉRATÉ. Versailles .. .. ..
106. REMBRANDT, par E. Verhaeren.
107. H. SIENKIEWICZ. Quo Vadis.. 8 fr.
108. TOLSTOÏ. Résurrection .. .. 7 fr.
109. TOLSTOÏ. Nouvelle Vie .. .. 7 fr.
110. A. DE VIGNY. Stello .. .. .. 8 fr.
111. VILDRAC. Le Livre d'Amour .. 7 fr.

VOIR BULLETIN DE COMMANDE CI-CONTRE

ÉDITIONS DE LUXE — OUVRAGES D'ART

112. L'Architecture et la décoration de l'Ancienne Egypte. .. .. 250 fr.
113. M. AUBERT. Notre-Dame de Paris. 40 fr.
114. B. D'AUREVILLY. Le Bonheur dans le crime. En souscription.. .. 300 fr.
115. M. BARRÈS. Le Génie du Rhin. 22 fr.
116. Les Manuscrits de Marceline Desbordes-Valmore. 500 ex. .. .. .. 150 fr.
117. C. FARRÈRE. La Peur de M. Fierce. 700 ex. .. .. 42 fr.
118. G. FAURE. Sur la Via Emilia.. 50 fr.
119. T. GAUTIER. Le Roman de la Momie. 1.200 ex... .. .. 180 fr.
120. Les Trois Premiers Chapitres de la Genèse. 180 ex. .. .. .. 250 fr.
121. JOANNIDÈS. La Comédie Française de 1680 à 1920 .. .. .. 80 fr.
122. KIPLING. Les plus beaux contes illustrés par Van Dongen. 100 ex. .. 350 fr.
123. M. DE LA HIRE. Piccabia. 1.090 ex. numérotés .. .. 16 fr.
124. LE GOFFIC. Bretagne .. .. 40 fr.
125. Musée du Louvre. Le Mobilier français .. .. 40 fr.
126. MOLIÈRE. M. de Pourceaugnac. 165 fr.
127. Au Royaume du Bistouri. 500 ex. num. Préface de Marcel Proust .. 15 fr.
128. POE. Manuscrit trouvé dans une bouteille. 500 ex. .. .. .. 90 fr.
129. SAMAIN. Xanthis. 1.000 ex. .. 70 fr.
130. SCHWOB. Vies Imaginaires. « Les Maîtres du Livre ». 1.955 ex. num. 27.50
131. STENDHAL. Le Rouge et le Noir. 1.000 ex. .. .. 40 fr.
132. J. et J. THARAUD. La Maîtresse Servante. 1.100 ex. num. .. .. 22 fr.
133. L. VOGEL. Soieries Marocaines. 250 fr.

BULLETIN DE COMMANDE

Veuillez m'envoyer (1) — contre remboursement — ce mandat — chèque joint, — par le débit de mon compte — les ouvrages indiqués dans LE PETIT BULLETIN DE RENSEIGNEMENTS BIBLIOGRAPHIQUES sous les numéros ....

....

....

....

....

NOM .... Signature :

ADRESSE ....

....

(1) Rayer les indications inutiles.

(6)

DÉTACHER CE BULLETIN ET L'ADRESSER A LA LIBRAIRIE GALLIMARD, 15, BOULEVARD RASPAIL — PARIS-VIIe

ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE
35 ET 37, RUE MADAME, PARIS, VIe — TÉLÉPHONE : FLEURUS 12-27

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

REVUE MENSUELLE DE LITTÉRATURE ET DE CRITIQUE

8e Année. — Directeur : JACQUES RIVIÈRE

PARAIT LE 1er DE CHAQUE MOIS

CHACUN DE SES NUMEROS CONTIENT

UN ARTICLE DE CRITIQUE GÉNÉRALE OU DE DISCUSSION — DES POÈMES UN ROMAN OU UN DRAME INÉDITS — UNE NOUVELLE OU UN ESSAI — DE NOMBREUSES NOTES CRITIQUES SUR LA LITTÉRATURE, LES POÈMES, LES ROMANS, LE THÉATRE — UNE REVUE DES REVUES — UN MEMENTO BIBLIOGRAPHIQUE

SPÉCIMEN SUR DEMANDE

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT

ÉDITION ORDINAIRE

FRANCE : UN AN	**42** FR.	— SIX MOIS..	**22** FR.
AUTRES PAYS : UN AN	**48** FR.	— SIX MOIS..	**25** FR.

ÉDITION DE LUXE

UN AN : FRANCE .. .. **90** FR. — AUTRES PAYS .. .. **105** FR.

PRIX DE VENTE AU NUMÉRO

FRANCE.. .. .. .. **4** FR. — AUTRES PAYS.. .. .. **4** FR. **50**

BULLETIN D'ABONNEMENT

Veuillez m'inscrire pour un abonnement de * UN AN / SIX MOIS à l'édition * ORDINAIRE / DE LUXE
de la NOUVELLE REVUE FRANÇAISE à partir du 1er .... 192....

* Ci-joint mandat — chèque * de . . . .
Veuillez faire recouvrer à mon domicile la somme de

* **90** fr. ;	**105** fr.
42 fr. ;	**48** fr.
22 fr. ;	**25** fr.

(Les quittances présentées à domicile sont majorées de 1 fr. 75 pour frais de recouvrement)

A .... le .... 192....

(Signature.)

Nom ....

Adresse ....

....

* *Rayer les indications inutiles.* D.

DÉTACHER LE BULLETIN CI-DESSUS ET L'ADRESSER A L'ADMINISTRATEUR DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE, 35 ET 37, RUE MADAME, PARIS-VIe ARROND.

ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE
35 ET 37, RUE MADAME, PARIS, VI[e] — TÉLÉPHONE : FLEURUS 12-27

ARCHITECTURES

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION DE L. SUË ET ANDRÉ MARE

ARCHITECTURES est une publication d'un type particulier. Ce n'est ni une revue d'art illustrée, ni un album de luxe destiné aux seuls bibliophiles.

Son caractère, sa présentation n'ont pas été arbitrairement établis, mais bien déterminés par le développement logique d'une entreprise dont voici les idées directrices :

Au moment où l'on voit se dégager, d'une multitude d'efforts inégaux et confus, les éléments du style de notre époque, il a paru souhaitable de réunir, de temps à autre, un choix d'œuvres nouvelles, prises dans tous les domaines de l'art et particulièrement de l'art appliqué, et qui, dans leur libre diversité, témoignassent de cette pérennité des lois architectoniques auxquelles sont soumis les chefs-d'œuvre de tous les temps.

Tel est l'objet des volumes qui paraîtront sous ce même titre d'ARCHITECTURES et pour lesquels ne saurait être envisagée une périodicité régulière et fixée à l'avance, donc asservie aux actualités et à la mode. Chacun de ces volumes fournira, comme le premier, un ensemble homogène et significatif.

Pour conférer à cette publication un caractère solide et en quelque sorte monumental, il fallait que la reproduction de cette réunion d'œuvres d'art constituât par elle-même une œuvre d'art exemplaire et durable.

C'est à quoi l'on s'est efforcé de la façon suivante :

Seules, la gravure sur bois ou sur cuivre, au burin et à l'eau forte, en noir et en couleur, ainsi que la lithographie, seront utilisées dans ARCHITECTURES, à l'exclusion de tous procédés de reproduction mécanique.

Ces derniers, qui ont leurs applications et leurs mérites propres, n'ont pas été écartés par affectation d'archaïsme ou par le vain plaisir de suivre une mode ancienne. Mais, si bien faite qu'elle soit, une photographie n'offre jamais qu'un intérêt documentaire ; au contraire, à la fidélité de la reproduction, l'art du graveur vient ajouter l'attrait d'un bon et bel ouvrage fait de main d'ouvrier.

On sait de quelle faveur légitime jouissent auprès des amateurs certains recueils de planches gravées publiés au dix-huitième et au dix-neuvième siècles.

ARCHITECTURES prétend à réaliser quelque chose d'équivalent et vient de renouer une tradition trop longtemps interrompue.

Chaque volume d'ARCHITECTURES, véritable anthologie d'art contemporain, comportera une étude d'esthétique générale, œuvre inédite d'un écrivain qualifié. Ce texte littéraire ne sera pas une explication des gravures

Celles-ci, au contraire, viendront comme un libre commentaire à l'appui des idées exprimées, afin que tout dans cette publication, texte, images et documents, concoure à faire cadrer le décor et l'ornement de la vie moderne aux mesures de l'intelligence française.

A côté des reproductions ou interprétations de tableaux et de sculptures modernes, une place sera faite à la gravure et à la lithographie originales. Enfin les planches d'architecture et de mobilier, qui seront très nombreuses, joindront à une précision technique capable d'intéresser les spécialistes, tous les agréments d'une présentation attrayante. Mine de documents précieux pour les uns, recueil d'estampes de grande valeur — et de valeur destinée à s'accroître fatalement — pour les autres, ARCHITECTURES sera pour tous les gens de goût, un ouvrage digne de prendre place dans les bibliothèques, auprès des plus beaux livres à figures.

ARCHITECTURES se présentera sous l'aspect d'un volume in-4° grand aigle de 96 pages. Le texte, composé en caractères Didot de corps 24, sera orné de lettrines, en-têtes et culs-de-lampe, en noir et en couleurs, gravés spécialement pour chaque numéro. Ce tirage sera fait par l'Imprimerie Coulouma sous la direction de H. Barthélemy, sur un papier vergé de pur chiffon spécialement fabriqué par les Papeteries Lafuma-Navarre L'exécution typographique sera l'objet des plus grands soins et ne laissera rien à désirer.

On conçoit que le prix d'une telle publication soit nécessairement élevé.

Cependant il l'est infiniment moins, à proportion, que la plupart des éditions de luxe et tirages d'amateurs que se disputent les bibliophiles et dont la rareté factice fait quelquefois le principal mérite.

En réalité ARCHITECTURES offrira plus de cent gravures et lithographies originales en noir et en couleurs, dues aux meilleurs artistes, et tirées à un nombre limité d'exemplaires, dont quelques-unes représentent le prix de l'ouvrage, au moment de son apparition, et dont une seule risque de valoir davantage, peu de temps après.

Il ne sera fait aucun tirage à part, il ne sera mis en vente ni suites libres, ni exemplaires sur papiers spéciaux : un seul papier, le meilleur possible, un seul état de gravures, le plus proche de la perfection ; bref, un seul type qui sera le même pour tous les souscripteurs, voilà ce que l'on s'est efforcé de réaliser dans les conditions les plus avantageuses à l'heure actuelle.

Les écrivains et les artistes qui contribuent, par leur effort, à fonder l'art de notre temps ont leur place marquée dans ARCHITECTURES, qui, dès à présent, s'est assuré le concours et la collaboration de :

MM. Alain, Roger Allard, Paul Claudel, André Gide, Jacques Rivière, Paul Valéry, André Véra, etc...

MM. Paul Baignères, J.-L. Boussingault, Beltrand, Despiau, Richard Desvallières, A. Drosq, R. Duchamp-Villon, Ch. Dufresne, Roger de la Fresnaye, Jules Germain, G.-L. Jaulmes, J.-E. Laboureur, Marie Laurencin, Maillol, André Mare, M. Marinot, Ch. Martin, De Miré, Luc-Albert Moreau, A.-D. de Segonzac, Louis Sue, Paul Vera, Jacques Villon, etc., etc.

LETTRES
AVEC COMMENTAIRES

I

« Charles !

« Après ce qui vient de se passer, j'éprouve le besoin de vous écrire. Hélas ! ce n'est plus le temps des culbutes sur la plage, le cadran de nos cœurs marque une heure plus grave. Vous l'avez compris, Charles ! Un auteur dont je ne sais plus le nom l'a dit : on ne badine pas avec l'amour ! Vous avez badiné avec le mien. Je n'ai plus de piano : pourquoi, ou plutôt pour qui ? Il y a trois sortes d'intérieurs : l'intérieur coquet, l'intérieur sérieux, l'intérieur artiste. Vous n'aimez pas le laqué blanc ! Vous avez la responsabilité des changements : mon intérieur était coquet. Nous avons commencé par des plaisanteries d'ombrelle sur la plage : aujourd'hui vous me dites que j'ai pesé sur votre destinée et que vous devriez être aux Chargeurs Réunis. Croyez-vous que ce ne soit rien d'avoir changé mon mobilier parce vous n'aimez pas le laqué blanc ? d'avoir vendu mon piano parce que je ne peux pas résister au besoin de tapoter. Vous me dites : « Tu m'as brouillé avec ma mère pour la vie. » Charles ! vous oubliez que je suis restée sept mois sans faire entrer un œuf dans la salle à manger sous prétexte que la vue d'un œuf vous donne des vomissements. J'ai l'esprit de sacrifice, Charles. Je suis

blonde ; vous le savez, ma blondeur ne doit rien aux artifices du coiffeur : toutes les blondes ont l'esprit de sacrifice. Un ami à moi le disait — un de ceux que vous avez chassés par vos sarcasmes. C'était un homme charmant qui récitait agréablement les monologues. Il disait aussi que les cheveux qui ondulent naturellement sont un signe de patience. Ainsi, vous voyez comme il est intelligent. Vous avez chassé ma femme de chambre ou c'est tout comme. Cette fille vous déplaisait. J'avais un tapis de table en velours de Gênes : il est au grenier dans ma maison du Tréport, parce que vous l'avez brûlé avec votre cigare. Pensez-vous qu'une femme qui se pique d'élégance puisse conserver un tapis de table brûlé ? Elle ne le peut pas. Charles ! Je vous rends justice : vous avez cherché dans tout Paris une étoffe pareille à celle de mon tapis de table. Mais l'avez-vous trouvée ? non, Charles, vous ne l'avez pas trouvée. Dès lors à quoi bon ? Aujourd'hui vous venez me dire : « J'ai manqué pour vos beaux yeux un mariage de quatre cent treize mille francs ! » Charles, au lieu de me remercier pour la noblesse de mes sentiments, vous me faites des reproches. Non ! je n'ai pas voulu qu'un homme que j'ai aimé, que j'aime encore devînt vil à mes yeux de femme. D'où venait cet argent ? il venait de gains indignes de la réputation d'un homme à peu près... La pureté de mon amour vous a préservé d'une infamie. Mais croyez-vous que je ne connaisse pas votre mépris pour les femmes ? Croyez-vous que je n'en souffrais pas dans mon amour-propre ? Croyez-vous que je ne souffrais pas quand vous arriviez en retard de plusieurs minutes, sans égard pour une femme libre et aimante et qui s'était donnée, fière de tromper celui qu'elle n'aimait plus pour celui à qui elle le sacrifiait. Vous avez quelquefois du tact, Charles, Dieu merci, vous ne m'avez jamais reproché de vous avoir fait briser une amitié utile. Mais écoutez-moi, Charles, je n'ai pas besoin de tact. Je suis femme et la femme est un être de passion irréfléchie. Aristide que j'ai quitté pour vous était un

homme d'avenir et vous n'avez jamais réussi à entrer aux Chargeurs Réunis, malgré votre diplôme de docteur en droit. Je ne vous fais pas de reproche mais ne parlez pas de sacrifices à une martyre de l'amour. Ne vous permettez pas de vous plaindre alors que je n'ai même plus mon pauvre piano pour chanter d'un cœur brisé. Rachetez un piano, me direz-vous ! les pianos sont hors de prix et qui me rendra les doigts du couvent pour en parcourir le clavier. Dès lors à quoi bon ? c'est comme pour les plantes d'appartement. Qu'est-ce que je n'aurais pas donné pour conserver mon araucaria ? Mon araucaria vous déplaisait. C'est au point que j'avais envie de vous mettre, comme on dit le marché au poing : lui et moi ou rien ! mais je vous aimais et je suis une femme de tact. Je n'aime pas le ridicule. J'avoue que je vous ai aimé jusqu'à sacrifier mes goûts artistiques. Les goût artistiques pourtant, Charles, font la noblesse d'une vie de femme et c'est ce qui nous sépare de la bête. Ah ! non, ce n'est plus le temps des culbutes, ce n'est plus, ce n'est plus le temps des jeux d'ombrelle. Vous m'avez tyrannisée et c'est maintenant que je m'en aperçois, tant il est vrai que l'Amour est aveugle.

« Vous m'écrivez : « Vous m'avez chassé de votre vie après avoir brisé la mienne ! » J'aime beaucoup votre manière d'écrire et je conserverai toutes vos lettres malgré l'imprudence, car personne n'a rien à y voir. Mais quand vous ai-je chassé de ma vie ? Est-ce que ce n'est pas vous qui êtes parti parce que Aristide est revenu. Vous dites qu'Aristide est de nouveau mon amant. Quelles preuves avez-vous ? et quand même vous auriez des preuves qu'est-ce que ça prouverait ? Aristide est revenu parce qu'il n'habite plus Montfort-sur-Meu étant brouillé avec la famille de sa femme. Aristide est mon grand ami et si — ce que je ne veux pas supposer — si Aristide était ce qu'on appelle « un amant » je vous demande si c'est une raison pour me reprocher d'avoir brisé votre vie ? Suis-je

femme à briser la vie d'un homme ? où avez-vous pris que je fusse une femme sans cœur ? quand m'avez-vous vu faire souffrir qui que ce soit ? ne m'avez-vous pas vu faire l'aumône ? mon Dieu, demandez seulement à mes domestiques comme ils sont traités chez moi. Est-ce que j'ai fermé les yeux quand je me suis aperçue que Maria Vaillant me volait ? est-ce que je n'ai pas marié Yvonne avec le cocher de madame Protaize ? Est-ce que je fais une rente à ma mère ou non ? n'ai-je pas établi mon frère Edouard ? N'ai-je pas donné deux cents francs aux sinistrés du paquebot « l'Elan ». Alors ? qu'avez-vous à me reprocher du côté cœur. Croyez-vous après cela que je sois femme à briser la vie d'un homme ? Ah ! non ! ce n'est plus le temps des culbutes et des jeux d'ombrelle ! nous sommes devant la vie comme deux malheureux qui se sont pris par amour. Et maintenant ! jugez-moi ! Non, Charles, ma maison ne vous est pas fermée, ne le croyez point. Vous me ferez toujours plaisir en venant me voir.. Croyez que ce qui reste d'amour dans mon cœur me fera oublier la cruauté de votre dernière lettre et celle de votre attitude.

« Celle qui est toujours votre amie,

« Anna Bourdin. »

Commentaire de la lettre

Il faut reconnaître que l'intérieur d'Anna Bourdin était coquet mais jusqu'à quel point doit-on admettre avec la maîtresse de Charles que celui-ci soit pour quelque chose dans le chambardement auquel il est fait allusion plus haut ? Non, Anna Bourdin, soyez franche ! n'est-ce pas vous qui avez été frappée de ce que madame Protaize vous avait dit : « Le laqué blanc ne se fait plus ! » De même pour le piano ! pourquoi rendre Charles responsable de ce dégoût du piano ? Charles aime la musique, mais avouez que la vôtre n'était pas supportable. Il n'est guère agréable d'entendre ânonner une chanson de Mayol avec un ou deux

doigts. Or jamais Charles n'a proféré une plainte au sujet de vos amusements musicaux, c'est vous, permettez-moi de vous le dire, c'est vous qui avez été un soir attristée par le talent de madame Protaize laquelle joue vraiment assez allègrement les valses, les tangos et même des fragments de Manon. Vous avez vendu votre piano par rage ou bouderie, n'ayant ni le courage de travailler pour l'Art musical, ni celui d'envisager froidement la supériorité évidente de votre amie madame Protaize dans ses exercices. Quant à la question des amis chassés par ce pauvre Charles, laissez-moi rire. Vous étiez à cette époque très amoureuse de Charles, je le sais ; vos amis essayaient de vous détacher de lui pour des raisons que je n'ai pas à approfondir ici : vous avez préféré l'amour à l'amitié, ce qui est très naturel, et pour établir l'autorité amoureuse, vous avez établi la solitude à deux. Je n'insiste pas sur la femme de chambre qui connaissait trop bien un passé que vous vouliez oublier. Je n'insiste pas davantage sur le tapis en velours de Gênes, les torts sont ici du côté de Charles, il a brûlé le tapis en velours de Gênes et qui plus est, il a menti en vous faisant croire à des démarches faites dans le but de le remplacer : il n'en a pas fait une seule. Quant à l'araucaria, vous y teniez surtout parce que c'était un cadeau d'Aristide et c'était pour la même raison que Charles n'y tenait pas. Ne parlez donc pas de vos goûts artistiques au sujet de l'araucaria je vous assure que les goûts artistiques que je ne vous ai jamais déniés n'ont rien à voir avec ce cadeau d'Aristide. Je ne dénie pas non plus vos qualités de cœur, mais est-ce à moi de vous faire observer que briser la vie d'un homme par amour et faire la charité ou ne pas la faire cela ne vient pas des mêmes compartiments du cerveau ou du cœur ? vous le savez aussi bien que moi ; vous n'êtes pas innocente à ce point, ne serait-ce pas plutôt ici un peu de... comment dirais-je... de mauvaise foi. Charles vous reproche d'avoir brisé sa vie... nous allons examiner cette proposition tout à l'heure... que répondriez-

vous bien ? c'est difficile. Allez-vous nier que vous avez brisé sa vie ? si vous étiez plus méchante que vous n'êtes, vous seriez flattée d'avoir eu la puissance de briser une vie (il y a beaucoup de femmes de cette force-là) mais vous n'êtes pas méchante. Si vous étiez aussi bonne que vous prétendez l'être, vous trouveriez dans votre cœur des mots consolateurs très doux. Mais vous êtes avant tout indifférente et Dieu sait ce qu'est l'indifférence d'une femme qui n'aime plus. Et dans votre indifférence vous n'éprouvez que le besoin de démontrer votre vertu.

Passons à Charles ! Charles n'avoue pas, Charles n'a jamais voulu avouer qu'il est sujet au mal de mer ! quand on lui a proposé aux Chargeurs Réunis une place qui nécessitait des voyages dans les cinq parties du monde Charles qui aime le drame est venu pleurer dans les bras d'Anna Bourdin en jurant qu'il ne se séparerait jamais d'elle. Anna Bourdin a caressé sa tête chauve toute émue. Voilà que Charles reproche à Anna d'avoir pesé sur sa destinée : Charles est injuste. Charles dit à Anna : « Tu m'as brouillé avec ma mère pour la vie ! » Il y a du vrai dans cette assertion mais très indirectement. La mère de Charles fit des observations un soir à son fils parce qu'il sortait tous les soirs après le dîner. Charles répondit qu'il n'était plus un enfant. La mère de Charles voulut emmener Charles chez les Talabardon, gens qui ont des amis députés. Charles dont Anna espérait la venue, refusa d'accompagner sa mère. Sa mère lui dit en pleurant : « Avoue-le, Charles, tu as une liaison ! — Et quand même ce serait ! tu sais bien que je ne peux me marier puisque nous n'avons que juste de quoi vivre à deux. Penses-tu que je vais vivre en moine ? » Sur ce la mère de Charles se trouva mal ou presque, Charles prit la porte et vint habiter chez Anna Bourdin en attendant de « *trouver quelque chose* ». On voit par ce qui précède qu'Anna Bourdin n'est pour ainsi dire pas responsable de la brouille du plus brave homme des fils avec la plus affectionnée des mères.

Parlons du mariage de quatre cent treize mille francs ! Ce mariage n'a pas plus existé en projet qu'autrement. La mère de Charles le jour où elle apprit que Mlle Talabardon avait quatre cent treize mille francs provenant de sa grand'mère qui était aussi sa marraine, se mit dans la tête que son fils valait bien une pareille fortune par son intelligence et sa distinction native et acquise. Elle émit cette pensée devant Charles plusieurs fois, et Charles prit l'air de l'écolier puni. Un jour il déclara à sa mère qu'il ne se marierait pas parce qu'il ne voulait pas devoir sa fortune à sa femme. Charles vint raconter à Anna Bourdin qu'on voulait le marier à quatre cent treize mille francs et qu'il refusait parce qu'il n'aimait qu'elle. Ajoutons pour être véridique qu'Anna Bourdin répondit : « Accepte toujours, mon chéri, tu ne serais pas le premier mari qui jurerait fidélité devant le maire avec une arrière-pensée amoureuse. » Voilà que Charles écrit à Anna : « J'ai manqué pour vos beaux yeux un mariage de quatre cent treize mille francs ! » Voilà qu'Anna lui répond : « D'où venait cet argent ? de gains indignes, etc... » jetant l'opprobre et le discrédit sur l'honorable famille des Talabardon.

Finissons-en. Qu'est-ce qu'Aristide ? qui était Aristide ? Quelles sont les relations d'Aristide avec Charles ? Aristide est propriétaire à Montfort-sur-Meu et membre de la famille Talabardon. C'est par lui que Charles a connu Anna Bourdin : « J'ai une petite femme, mon vieux, si tu voyais ça... une femme du monde, du vrai monde et pas une petite mijaurée. Non ! une femme intelligente, pianiste. » Pendant un temps Charles fut un tiers distrayant devant un couple qui s'ennuyait. Un jour il y eut des silences, Aristide comprit qu'il était devenu une gêne et comme il était obligé de partir pour Montfort-sur-Meu, il s'éclipsa en galant homme. Lorsqu'il revint de Montfort-sur-Meu il tomba chez Anna et dans ses bras. Charles qui n'est pas un imbécile devina ou comprit ; comme il avait à ce moment selon son expression *un petit roman ailleurs*,

il fut indulgent pour celui d'Anna jusqu'au jour où l'héroïne de son « petit roman ailleurs » devint jalouse ; il se para de dignité, parla amèrement d'Aristide. Ces messieurs sont toujours de très bons amis Dieu merci. Charles a même lu à Aristide la lettre reproduite ici. Ils en ont ri ensemble au café.

II

DEUX LETTRES ÉCRITES A QUINZE ANS D'INTERVALLE

A Mademoiselle Marie V..., chez ses parents,
Nouveautés, 15, rue du Pont-Tournant, E. V.

« Mademoiselle,

« Il est toujours flatteur de recevoir une lettre d'amour surtout dans cette ville ci où on s'ennuie tellement. Mettez-vous bien dans l'idée que si je ne vous ai pas répondu tout de suite ce n'est pas qu'il ne m'était pas agréable de faire plus ample connaissance avec une charmante demoiselle mais c'est que j'ai beaucoup à faire à cause de mon concours. Ah ! mademoiselle ! je ne suis pas une personne poétique, comme vous dites. Ce n'est pas une raison parce que vous m'avez rencontré avec votre honorable famille en train de regarder le coucher de soleil sur le chemin de halage pour que je sois ce que vous dites. Je ne dis pas que à l'occasion je ne pourrai pas vous faire des vers comme vous me faites l'honneur de me le demander, mais je vous avertis que je ne suis pas un Lamartine ni même un Victor Hugo dans le genre. Savez-vous ce que c'est que les drains en pierres sèches et les drains en tuyaux ? Ce sont des questions qui n'intéressent pas et pourtant les drains en pierres sèches ne se bouchent pas aussi facilement que les autres et c'est cette science des ingénieurs des Ponts et

Chaussées qui empêchent que vos charmants petits petons ne soient mouillés quand vous allez vous promener du côté de Port-Prijean. Vous voyez que je suis au courant de vos habitudes et qu'il y a longtemps que moi aussi je vous aime. Malheureusement je n'ai pas beaucoup la tête à l'amour et certainement j'aimerais mieux penser à vos jolis yeux changeants vert bleu qu'aux différentes espèces de dragage : le dragage à pelle simple, le dragage à treuil, le dragage à cuillère, le dragage à griffe, le dragage à grappin, à chapelet, sans parler des dragues à aspiration (tout ça n'est jamais qu'une affaire de prix de revient). Je vous expliquerai tout cela un jour quand j'aurai passé mon concours. C'est un concours sérieux et avec messieurs les examinateurs la cote d'amour ne compte pas beaucoup — permettez-moi cette plaisanterie. Vous me faites l'honneur de me donner rendez-vous pour demain soir derrière le kiosque. Hélas ! mademoiselle ! c'est ma vie que vous me demandez là ! car je travaille avec Léonce Dupuis tous les soirs et il faudrait lui dire pourquoi et ainsi de suite. Donc à l'heure où je pourrais serrer votre mignonne petite taille dans mes pectoraux j'étudierai l'origine des Bateaux pompeurs dans le Pontzen qui est le meilleur ouvrage sur la matière.

« Vous me direz à ça : Vous avez une bonne place, êtes-vous si ambitieux de vouloir passer un concours encore ? Ah ! mademoiselle ! Paris ! Paris ! depuis que je connais la Ville Lumière, je ne vis plus dans ce trou-ci. Quelles distractions intellectuelles avez-vous dans notre ville : est-ce ici que j'aurai les premières représentations où l'on voit tous les journalistes au grand complet d'un seul coup d'œil et les concerts suaves avec de jolies dames en décolleté (pas si jolies que vous sûrement, petite mignonne) et les cirques en pierre alors que nous n'avons que des cirques en toile et encore ! une fois par an ! et les salons où on parle d'art, et où on fait la connaissance des ministres pour vous pistonner ou vous décorer ou n'importe. Eh bien, oui ! j'adore

les couchers de soleil à la Corot mais pour cela il faut des rentes, ou sinon des rentes, de beaux appointements. Voilà pourquoi je passe le concours du Ministère des Travaux publics, me comprenez-vous ? certainement avec votre intelligence vous m'avez compris ! D'ailleurs je suis un peu inventeur et il me faut l'appréciation des hommes de l'art. J'ai inventé une machine pour désagréger les déblais provenant de fonds résistants de manière à en rendre le transport plus facile. Que ferais-je avec ma machine sur papier dans ce pays ? Vous avez ici un magnifique musée, je n'en disconviens pas, mais comment voulez-vous, n'est-ce pas, qu'on ait confiance que tous les tableaux ne soient pas plus ou moins faux, étant donné que les originaux doivent être au Louvre ou dans les capitales comme le British Museum de Londres. Dès lors, qu'est-ce que l'amour pour un homme qui souffre ? une consolation passagère. Est-ce qu'un homme délicat peut demander à une personne qui croit en sa loyauté un moment de plaisir sans lendemain ? Le mariage, je ne peux le promettre étant donné que je ne suis pas mûr pour le mariage. Une heure de plaisir ! et ce n'est pas une réponse à l'amour que vous m'offrez avec franchise et ça prouve en votre faveur. Alors moi aussi je serai franc : j'ai mon concours et un concours ça n'attend pas !

« Oui ! votre mignonne petite taille, votre petite bouche mignonne, et tout votre petit corps trottera dans ma cervelle la nuit comme le jour. Bien des fois je verrai votre céleste image entre le tableau noir et mes yeux mais je dois penser à l'avenir. Qui sait ? qui sait ? qui sait ?

« Celui qui vous aime et qui souffre sans adieu.

« Lucien PERETTE. »

COMMENTAIRE

L'auteur de cette lettre est digne de l'estime de celui qui la rapporte et de l'estime du lecteur. Loin de nous la pen-

sée de mépriser les ambitieux : que l'ambition ici s'exprime avec quelque naïveté provinciale, que Lucien Perrette se fasse des illusions sur les charmes de la vie parisienne pour employé de ministère, cela n'est pas douteux mais qui ne reconnaîtra chez ce jeune homme des goûts élevés : plus de poésie qu'il ne le croit lui-même, plus d'amour des arts qu'il n'en entre souvent dans le cœur de nos dilettanti ; qui ne lui reconnaîtra cet amour du luxe et de la grande vie qu'on rencontre souvent uni à l'idéal le plus pur dans les âmes de l'élite. Il n'est pas douteux que ce garçon aime son métier. Le concours est important mais les dragages et les machines à déblaiement ont évidemment assez d'intérêt pour lui pour qu'il se soit donné la peine d'en inventer, ce qui n'est pas à la portée de tout le monde. Honorons les gens qui aiment leur métier, ils sont la force de la France. Enfin, il sacrifie un amour réel au succès d'un examen : cet esprit de sacrifice est vraiment respectable partout où il se trouve. Saluons l'esprit du sacrifice même quand il se fait à l'ambition.

Cependant il ne faudrait rien exagérer dans nos légitimes éloges. Lucien admire les duchesses mais il n'aime guère que les femmes de chambre, et s'il avait à choisir entre deux femmes de ces deux espèces, encore que sa vanité dût l'attirer vers la première, son instinct l'amènerait à la seconde. Marie V... n'est pas une femme de chambre. Lucien n'est d'ailleurs pas très bien portant ; et sa maladie est de celles qui se communiquent dans certaines circonstances sur lesquelles il ne m'est pas permis d'insister. Admirons ensemble la délicatesse de Lucien. Admirons aussi les goûts qui l'entraînent vers Paris ; mais soyons véridiques.

Lucien est un peu ridicule et dans une ville où chacun l'est à sa façon, celle de Lucien se distingue. Lucien s'habille avec prétention bien que pauvrement, il a un gilet de soie verte que ses chefs eux-mêmes n'ont pu parvenir à lui faire abandonner. Il a un chapeau noir bolero qu'il pose tout en haut de la tête et des cravates Lavallière claires ; il a les

muscles des cuisses très développés, il est très brun, mal rasé, porte un gros pince-nez. De plus il est toujours seul et silencieux sauf lorsqu'il tient un interlocuteur complaisant qu'il assomme de ses plaintes, de ses espoirs et de ses propos imagés. Cet ensemble fait rire de lui. Les gamins n'hésitent pas à crier « Au fou ! » quand il passe, ou à lui jeter au nez le nom d'une certaine Marie Maillon avec laquelle plusieurs personnes l'ont surpris un soir dans une posture scandaleuse.

Ces motifs sont assez forts pour pousser au travail des concours le malheureux Lucien Perette.

DEUXIÈME LETTRE DE LUCIEN (QUINZE ANS APRÈS)

« Chère Marquise,

« Que je baise d'abord les jolis ongles roses qui bordent les lys de vos doigts ! merci ! merci ! merci ! je le répète à vos pieds ! Le ministre est un très brave homme et nous nous sommes très bien compris. Je crois que désormais j'ai en lui plus qu'un collaborateur (les grands travailleurs s'entendent toujours), un véritable ami : l'espèce en est rare, c'est Lafontaine qui l'a dit, si j'ai bonne mémoire. Momesheim des Constructions métalliques du Creuzot m'est tout acquis et l'affaire de ma petite mécanique à déblai devient une cote de Bourse comme les autres cotes de Bourse. Certainement je viendrai lundi. Comment voulez-vous que je me refuse au délicat plaisir de vous contempler dans l'exercice de vos devoirs de maîtresse de maison. Mais non ! pourquoi vous moquer du marquis ! il est charmant ! Je vous assure que je le trouve charmant. Oui aussi pour le Lautrec ! dites au marquis que puisque cette bagatelle lui plaît tant, je me ferai un plaisir de la lui offrir.

« Je demeure à vos pieds, belle marquise,

Votre fidèle et un peu jaloux,

« LUCIEN PERETTE »

III

A PROPOS DE BACCALAURÉAT

« Mon cher Fils,

« Tu me dis par ta lettre du 15 courant que tu es surpris de ma conduite vis à vis de toi et que j'aie fait intervenir l'avoué de ta mère. Et en effet, mon cher fils, ayant eu des déceptions de ta part à cause de l'affection que j'ai pour toi et de la considération que j'avais pour ton caractère, je ne veux plus au moins provisoirement avoir affaire à toi. D'abord j'ai été étonné et contrarié que tu aies échoué à ton baccalauréat, mais voilà la troisième fois que tu échoues. D'abord c'était une malchance, la deuxième fois c'était à cause des courses de Deauville, cette fois c'est la haine d'un examinateur qui connaît la petite Juliette. J'en ai assez d'envoyer de l'argent à ta mère sous le prétexte de tes études. Sa susceptibilité plus ou moins justifiée par mes histoires de femmes m'a coûté assez cher. En tous cas que tout soit donc liquidé pour ce qui est de toi et de tes études. Fais ce que tu voudras mais vous n'aurez plus un sou pour les études. J'ai prévenu les personnes qui nous ont vus ensemble que je ne paierai pas tes dettes ; ne pense donc pas à vivre de dettes comme Lucien Coudray. Tu aimes la grande vie, c'est bien, je t'en félicite. Eh bien, s'il te faut la grande vie, fais ta fortune comme moi. Quand je t'emmenais avec mes amis en auto, je croyais que tu faisais le nécessaire pour tes études en dehors de la fête ; j'avais de l'estime pour toi parce que je croyais que tu me ressemblais. Mais non ! Tu n'es qu'un « fils de patron » et je n'aime pas les « fils à papa ». Il est possible que ce soit ta mère qui t'ait complètement gâté avec les jésuitières à la mode de son temps. Mais ne disons pas de mal de ta mère : c'est un prin-

cipe. Libre à toi de penser d'elle ce que tu veux selon le respect filial que tu lui dois. Cependant je connais les gens dits vertueux et tu les prendras pour le poids qu'ils valent si tu deviens l'homme que j'espère malgré tes échecs au début de la vie.

« Ne crois pas que j'agisse par mauvaise humeur contre toi ou contre ta mère ou par avarice. Je t'ai toujours traité comme un bon camarade ne te demandant pas que tu me traites autrement. Voilà mes principes : je n'aime pas la jésuiterie. Quant à l'avarice, il me semble que tu n'as pas eu à te plaindre de mon avarice jusqu'à ce jour dans la question d'argent. Donc c'est dans ton intérêt que j'agis ; tu échoueras à ton baccalauréat tant que tu iras en ballade en auto avec nos petites amies et il faudra bien que tu restes chez ta mère quand tu n'auras plus d'argent. Tu sais aussi bien que moi combien les femmes et les ballades coûtent cher. Il est vrai qu'à toi... mais tu verras les femmes que tu auras quand mon auto ne sera plus là ni mon argent pour les taxis.

« Et puisque nous sommes sur le chapitre, permets-moi de te le dire : je ne suis pas content de toi, car il y a des choses qui ne se font pas d'homme à homme et surtout de père à fils. Je ne te parle pas d'honneur ! on ne parle pas d'honneur à un enfant de dix-sept ans ; je te parle convenance. Ah ! j'ai compris pourquoi tu ne voulais pas aller chez Maxims ! tu ne voulais pas te trouver entre Louise Duchamp et moi par crainte de l'attitude des copines qui plus ou moins méchamment t'aurait trahi. Mais tout se sait, apprends-le pour ta gouverne et je donne cinq francs à Ernest chaque fois qu'il me fait un rapport sur Louise Duchamp. Ah ! oui ! « Maxim's est un endroit démodé ». La vérité, je l'ai sue par Ernest, le garçon que tu connais, et la vérité est que Louise t'a emmené chez elle. Elle t'a dit : « Je serai toujours chez moi pour toi ! » Ce n'est pas pour faire de l'escrime ou de la boxe, je pense ? Or tu sais quel attachement j'ai pour cette femme puisqu'elle est la principale

cause de mon divorce et des malheurs de ta mère. Tu es au courant, donc c'était une raison pour ne pas accepter. Qu'as-tu fait ? tout fier d'avoir plu — car je ne crois pas qu'elle te prenait pour l'argent — tu as oublié le respect que tu dois à ton père.

« Je ne me place pas au point de vue « cœur ». Laissons la question « chagrin ». Je sais assez le cas qu'on doit faire des sentiments, mais au point de vue « respect ». Ce n'est pas par les mômeries des jésuitières qu'on montre le respect qu'on doit à un père qui vous traite en camarade mais par une certaine attitude dans les grandes circonstances de la vie. Par rapport à cette femme qui est payée par ton père tu es devenu le monsieur qui ne la paie pas ! le mot, je ne l'écris pas, ne voulant pas insulter mon propre fils, tu devines à quoi je pense. Ce n'est pas une question d'honneur à ton âge, c'est une question de respect de la famille, de respect filial. Voilà ce que j'ai à te dire. Oh ! certes, je te félicite néanmoins de ton succès près de Louise ; ce n'est pas une femme facile et elle s'y connaît en hommes, mais je préfèrerais d'autres succès — en tous genres, tu me comprends. Pour le baccalauréat si ta mère y tient, vous vous débrouillerez ; tu es d'âge à gagner ta vie, en somme. Et moi je ne tiens pas à te donner de l'argent pour que tu t'amuses avec les femmes que tu as connues avec moi et qui sont plus ou moins les miennes.

« Voilà des explications puisque tu en veux.

« Ceci dit, je t'embrasse paternellement en te souhaitant bonne chance dans la vie.

« Ton père mécontent,

***

COMMENTAIRES

Premières réflexions du jeune homme : « Son père est un muffle. Sa mère a dû en endurer de vertes avec un type de cet acabit. Certainement ! il fera sa fortune ! il n'est pas

plus bête que tous les crétins qu'on voit millionnaires. Il fera sa fortune pour sa mère qu'il ne quittera jamais. Il ne voit d'ailleurs pas la nécessité d'être bachelier pour devenir riche.

Deuxièmes réflexions du jeune homme : Mon père ne vivra pas vieux s'il continue la vie qu'il mène. Je suis son unique héritier, je n'ai pas besoin de me la fouler.

Ceci dit il prend un taxi et vole vers Louise Duchamp pour la tenir au courant.

Du côté de la mère : Une lettre de l'avoué l'informant que le père ne donnera plus rien pour les études du fils : le père est las, cela se comprend ! Hubert ne travaille pas. Hubert a reçu une lettre de son père, à la suite de laquelle il a été bien tendre pour sa mère. La mère est émue et heureuse. Elle paiera les études sur sa pension de divorcée. Quel bonheur qu'il échappe à l'influence de cet homme monstrueux. Elle pleure un peu, mais c'est de joie et de tendresse. Elle provoque une conversation avec Hubert qu'elle trouve cette fois glacial et entêté.

MAX JACOB

LES NOUVELLES LETTRES DE STENDHAL A PAULINE

Les lettres de Beyle à sa sœur sont apparemment les plus sincères qu'il écrivît jamais. De tous les points de l'Europe où le promènent son caprice, son ambition ou son amour, il envoie à cette petite provinciale les plus précieuses confidences. Elle ne lui répond guère. N'importe ! Sans se lasser, pendant vingt-cinq ans, il lui écrit. A quelle femme Stendhal fut-il jamais aussi fidèle ?

Nous possédions, dans la *Correspondance* éditée par A. Paupe, 166 lettres d'Henri Beyle à Pauline. Les 117 nouvelles lettres que nous révèlent MM. L. Royer et R. de la Tour du Villard ne font, sur bien des points, que confirmer ce que nous savions déjà. Nous connaissions cette amitié singulière, où Beyle semble avoir concentré tout ce qu'il y avait en lui de sentiment familial sans emploi, — amitié fort peu caressante (à peine embrasse-t-il sa sœur, dans ses lettres), mais qui n'en parle pas moins, bien souvent, avec toute l'énergie de l'amour. A la façon dont Beyle aimait ses maîtresses, y avait-il pour lui tant de différence entre l'amour et l'amitié ? C'est la belle âme de Victorine, ou de Mélanie, ou même d'Angela, qui exalte son imagination, plus romanesque que sensuelle ; et n'écrit-il point à sa sœur : « Henri ne trouvera jamais une plus belle âme que Pauline » ; « J'épouserais une autre Pauline, si j'en trouvais une qui ne fût pas ma sœur » ? Henri Beyle est un chaste. C'est pour cela que, sans danger aucun, il lui arrive de confondre tous les sentiments.

Mais voilà un Stendhal qui nous était déjà familier. Ces nouvelles lettres [1] nous permettent seulement d'ajouter quelques retouches légères à son portrait fraternel.

C'est ainsi qu'un jour elles nous font découvrir en lui un brave homme d'oncle tout prêt à gâter ses neveux : « Aie donc des enfants, écrit-il à Pauline, que je puisse aimer autant que je vous aime » ; et il insiste : « Tâchez donc de me faire des neveux... » Mais Pauline ne voulut pas s'exécuter, et Beyle, vieillissant, n'aura point l'illusion d'une famille.

Nous le voyons aussi recommander à sa sœur la plus stricte observance de ses devoirs d'épouse. A vrai dire, si cet émule de Valmont, qui avait quelques maris sur la conscience, prêche à Pauline la fidélité conjugale, la morale n'y est pour rien. Plein de sagesse pratique et de froide raison, quand il s'agit des autres, Beyle a beau jeu pour montrer à sa sœur les dangers de l'adultère : n'est-elle pas entourée comme lui-même d'envieux à l'affût ? Car la nature les a faits tous les deux différents du commun des hommes, et vraiment d'une autre « espèce que ces animaux-là. »

Et c'est ainsi, nous le voulons croire, que François Périer-Lagrange, grâce à Beyle, ne fut point un mari trompé.

On recueillerait, en lisant ces lettres, bien d'autres menus épisodes pour illustrer la vie d'Henri Beyle, et par surcroît mille détails matériels, dates, itinéraires, adresses, qui seront fort utiles à ses biographes, ou qui toucheront ceux qui aiment à vivre dans son intimité, — sans parler de maintes pensées aiguës, où nous savourons un beylisme du meilleur cru.

Mais ces lettres apportent plus encore. Elles nous révèlent un Stendhal que jusqu'ici on pouvait seulement entrevoir, et par échappées, le Stendhal ambitieux, et homme d'argent.

1. *Lettres à Pauline* (Editions de *la Connaissance*).

Stendhal n'aime point l'argent pour lui-même, en avare, comme un paysan ou comme un bourgeois. Il est encore plus incapable, si par hasard il en possède, de l'étaler grossièrement, à la façon d'un Balzac. Ce n'est pas lui qui emplirait de ses comptes, de ses dettes et de son luxe, les lettres à sa maîtresse.

Pourtant, comme tous ceux qui ont des goûts délicats, Stendhal aime l'argent, seul moyen de les satisfaire. Ses lettres à sa sœur et à son beau-frère sont toutes pleines de calculs et de chiffres.

Mais Stendhal, même quand il fait son bilan, garde son âme de poète. Il bâtit, dans le rêve, sa fortune comme ses amours ; de chimériques hypothèses lui font ensemble espérer une maîtresse sublime et les plus copieux revenus. Et c'est ainsi qu'il se prépare, en fait de femmes ou d'argent, des désillusions parallèles.

Car Beyle, par la faute peut-être de son père (d'où sa haine féroce contre l'homme qui a tué tout l'infini de ses espérances : crime inexpiable, pour un rêveur), Beyle, malgré son imagination féconde, ne réussit point à faire fortune. Ce n'est pas faute du moins de combinaisons variées. Nous pouvons les suivre, au long de ses lettres, et en apprécier le succès. Il nous est ainsi permis de comparer, pour la première fois, les projets de Beyle, et ses rentes.

Le 17 mars 1805, il expose à Pauline un de ses plans. Il va se faire banquier et s'associer son ami Mante : « Me voilà, ma chère amie, avec la perspective du plus bel état. Si nous vivons encore 40 ans l'un et l'autre, nous aurons 100.000 francs de rente chacun... » Dix ans plus tard, il avait 37.000 francs de dettes, et, pour les payer, de chancelantes combinaisons.

A la vérité, nous savions déjà que Beyle n'était point devenu un capitaliste, mais nous croyions du moins qu'au temps de sa plus haute fortune, quand il était auditeur au Conseil d'Etat et inspecteur des bâtiments de la Couronne,

il cumulait de copieux appointements. Les *Lettres à Pauline* viennent bouleverser toutes nos idées sur le budget d'Henri Beyle. En 1811 il ne gagnait pas plus de six à huit mille francs par an, et il en dépensait quinze mille. Les usuriers comblaient la différence.

C'est que M. de Beyle menait la fastueuse existence d'un dandy. Il déjeunait au café à la mode, promenait sur les boulevards un élégant cabriolet, et entretenait une chanteuse, qu'il nourrissait de perdreau froid. Cela encore, nous le savions, mais nous pensions qu'il le faisait pour son plaisir. Nous apprenons aujourd'hui que c'était pour plaire à ses chefs. Napoléon n'aimait point les gueux ; il savait que les fortunes bien assises sont le meilleur soutien des gouvernements établis ; il lui plaisait que ses fonctionnaires fussent des fils de famille. Et Beyle bluffa, pour faire croire au gouvernement impérial qu'il était digne des plus hautes fonctions.

Les *Lettres à Pauline* nous ouvrent donc un jour nouveau sur l'art de devenir préfet, au temps du Premier Empire, ou du moins sur la méthode que Beyle croyait la plus efficace, — et apparemment la plus agréable, — pour atteindre à ce but suprême de ses ambitions.

Car Beyle était ambitieux, et c'est le second aspect de son caractère sur lequel ces nouvelles lettres sont pleines de confidences révélatrices. Il était ambitieux comme il aimait l'argent, à sa manière. L'ambition, c'était pour lui d'abord l'amusement de sa fantaisie. Mais il se piquait bientôt à ce jeu. Et, par un devoir d'orgueil, comme il se jurait d'avoir une femme, il se promettait d'obtenir un grade ou une préfecture. S'il n'obtenait pas plus la femme que la place, il avait connu tout au moins l'âpre plaisir de la chasse, et il se jetait à un nouveau caprice. En pleine partie, l'ingéniosité de ses manœuvres, son entêtement passionné [1], pouvaient

1. « J'ai eu, pendant quatre ans, une conduite suivie, je n'ai fait de dépenses que pour cela. Je n'ai pas agi un quart d'heure... sans songer au but que je voulais atteindre. »

tromper le spectateur. Mais lui ne s'y trompait pas; il savait bien qu'une heure de lecture, d'amitié ou d'amour, lui ferait oublier toutes ces « bêtises d'avancement et de fortune ». — « Tu me crois devenu un vilain ambitieux aux joues caves et ridées, à l'œil envieux..., écrit-il à Pauline. Pas du tout. Je suis plus joufflu que jamais... » Et il lui conte une escapade sentimentale digne d'un écolier.

Un jeu donc, un sport si l'on veut, parfois une fière escalade, — l'ambition n'était guère autre chose pour Henri Beyle.

Ajoutons qu'elle ne le rendait point servile. « On ne peut être avec honneur fonctionnaire public », déclare-t-il un jour, que si l'on est prêt à tout quitter dès qu'il vous faut agir contre vos « principes ».

Il quitta tout en effet, mais ce n'était pas de son plein gré. Du moins l'écroulement de sa fortune fut-il pour lui l'occasion de montrer un courage d'une qualité assez fine, une sorte d'épicurisme héroïque.

La chute de Napoléon, en elle-même, paraît l'avoir laissé assez indifférent. Beyle était de ceux qui s'enthousiasment surtout par le regret ou par l'espérance : de près, une observation trop aiguë ne leur laisse point assez d'illusion ; mais, à distance, leur imagination transfigure les hommes et les choses. Beyle, quoi qu'on en ait dit, ne semble guère avoir aimé Napoléon qu'à Sainte-Hélène. Il paraît sincère, lorsque, le 24 juin 1814, il écrit à sa sœur : «... vous vous laissez prendre aux *blagues* des journaux. Pour le bonheur de la France, les gens qu'on persécutait ont pris la conduite des affaires. Plus de massacre, plus de guerre ; la conscription ne viendra plus prendre l'artiste de 20 ans... »

Mais ce qui faisait « le bonheur de la France » apportait la ruine à Henri Beyle. En joueur trop confiant, il avait misé sur l'avenir ; il avait calculé qu'après cinq ou six années il était sûr de devenir préfet — et emprunté en conséquence : «... au bout du compte, j'obtiendrai une place qui vaut 24.000 francs. J'y arriverai avec 36.000 francs de

dettes, que je paierai en dix ans au plus. » Faute d'avoir prévu la Bérésina et Leipzig, en 1814 Beyle avait bien les 36.000 francs de dettes, mais il n'avait point de préfecture. Il n'avait même plus de place du tout. Sa situation était tragique. « Il faut se brûler la cervelle tout de suite, ou chercher à vivre comme je pourrai », écrit-il à sa sœur.

Beyle était courageux ; il chercha en effet à vivre, comme il pouvait. « Me voilà culbuté de fond en comble, au moment où on demandait tout pour moi. Ohimé ! Je vendrai mon mobilier et filerai dans deux mois. » Jolie crânerie d'un homme à qui quelques dures aventures, et l'approche répétée de la mort, avaient appris à jouir, sans illusion sur l'avenir, de la minute présente, et à ne point s'exagérer les accidents de la vie, — morale de poilu, que la guerre nous a de nouveau enseignée [1].

Beyle se mit donc à combiner des ventes et de nouveaux emprunts, pour s'assurer quelques années à peine d'une existence précaire. « Il me faut 6.000 francs par an, écrit-il à Pauline, dont deux mille pour payer de gros intérêts. » — « Je n'ai d'autre ressource que de manger ce que me doit M. Gagnon, de vendre la maison, de payer mes créanciers, et, au bout de trois ans, de mourir de faim. » Mais aussitôt il lui parle de ses lectures, de Mme de Staël et d'Helvétius.

Déchu, ruiné, mais toujours fier, Beyle se résout donc à aller « vivre en pauvre diable » à Milan, à Rome ou à Venise, résidences économiques. Avant de partir, il écrit à Pauline : « Je vais commencer une rude épreuve, et qui peut être longue. » — « ... dix ou vingt ans de misère viennent me tomber sur le corps. »

Et sans doute il va rencontrer, dès Turin, « une musique charmante », mais, à Milan, la sublime Angela, déçue peut-être de retrouver un amant aussi dénué et improduc-

1 «... ne jamais remettre au lendemain la jouissance que l'on peut se procurer le jour même, fût-ce celle d'avaler une huître. »

tif, l'accueille fort mal, l'envoie se promener à Gênes, et s'apprête à le tromper comme un homme qui ne mérite plus de ménagements.

Beyle a trop de pudeur pour étaler ses souffrances, même aux yeux de sa sœur. Mais ne nous y trompons pas, sa détresse est profonde. L'amour et l'argent, cruellement associés, comme il est d'usage, pour accabler le malheureux, lui font mener si dure vie, que de nouveau, et le plus sérieusement du monde, quand il aura vendu ses livres pour subsister, il songe à « quitter la compagnie, sans aller donner à Grenoble le spectacle inutile de sa misère ».

Cette détresse pitoyable, avant les *Lettres à Pauline,* nous ne la connaissions guère. Dans sa correspondance avec ses amis, Beyle nous apparaissait tout autre ; nous imaginions que la Scala, et ses amours, suffisaient à lui faire oublier la médiocrité de sa fortune. Et sans doute, en effet, souvent l'oublia-t-il. Mais nous savons aujourd'hui tout le courage et toute la misère que la fierté d'Henri Beyle cachait à ses meilleurs amis, sous ses allures d'épicurien et de dilettante.

Bénissons pourtant de si bienfaisantes souffrances. La ruine de Beyle, et tous ses déboires, nous l'ont gardé tel que nous l'aimons. Si l'Empire avait survécu, si Beyle était devenu un important fonctionnaire, son heureuse fortune nous eût assurément gâté ce tendre rêveur. N'écrivait-il pas lui-même en 1810 : « Pour peu que ma vie actuelle dure..., je crois que mon cœur s'ossifiera tout-à-fait... On prend l'habitude d'afficher la dureté pour échapper au ridicule du tendre ».

PAUL ARBELET

GENS

Notre-Dame des Belles Loques était une vierge en manteau bleu nichée dans le mur de la brasserie de M. Omer Locquart qui fabriquait la bière Notre-Dame, pur malt et houblon, en trois qualités : Bière forte, Bière de ménage, Bière en bouteilles. Les petits guenillons du quartier avaient nommé la vierge : Notre-Dame des Belles Loques, pour son vêtement de ciel étoilé. Morveux et recueillis, ils venaient à la porte aux camions regarder dans le mur de la cour la divine leur sourire. Leurs yeux ravis faisaient dans leurs nippes noires et leurs cheveux raides une constellation claire qui gravitait vers les astres du manteau. Les gros rinceurs de fûts ne tourmentaient pas leur adoration. Les mignons contemplateurs l'interrompaient pour des galopades en plein ruisseau. Faire gicler l'eau sale sous leurs pauvres chaussures était une grande joie à ces petits enfants. Si l'un pleurait pour une chute ou une griffade, quelque grande fille aimante le prenait à bras :

— Ne braie plus, viens voir la Dame des Belles Loques.

M. Omer Locquart, homme de grande fortune, possédait quatre-vingts cabarets où buvaient les ouvriers du bâtiment et ceux des usines ; il prétendait la Brasserie supérieure à la Boulangerie : « parce que les gens n'ont faim que deux fois par jour mais ont toujours soif. »

Il portait à sa cravate une fleur de lys faite de trois perles, car il n'aimait pas la République.

Elle est, disait-il, sans respect pour Dieu.

Elle veut maintenant empêcher l'alcool. Sous un gou-

vernement où il n'y a plus de liberté pour la religion et pour le commerce, la France est malheureuse.

On lui avait une fois demandé de fermer un débit qu'il possédait en face du lycée, et où les jeunes gens prenaient, auprès des deux femmes qui servaient la bière, ce qui était très suffisant à empêcher la continuation de leurs études. M. Omer Locquart avait répondu :

— J'ai payé mes contributions.

Il était le deuxième fils des Locquart, du Cambrésis, qui en avaient quatre et deux filles, tous richement établis.

La fortune de la famille avait commencé au grand-père Locquart, plaçant ses économies de petit brasseur en actions de la compagnie des mines de Bruay. Les petits-fils avaient retrouvé ce capital multiplié par vingt, mais ne s'en étaient pas contentés. Ils avaient créé des distilleries en acceptant comme actionnaires tous les petits cultivateurs de betteraves. Le conseil d'administration donnait de minimes dividendes, contre quoi les paysans n'osaient réclamer, par crainte que la distillerie n'achète plus leur récolte.

Les Locquart brasseurs et distillateurs avaient beaucoup d'estaminets près des puits de mines. Ils possédaient aussi une verrerie, un tissage, une sucrerie, un moulin. Ils installaient autour de ces lieux de travail assez de débits de boisson pour ne laisser à aucun autre brasseur la possibilité de reprendre tout ce qui était possible du salaire des souffleurs de bouteilles, des tisseurs de batiste, des ouvriers de sucrerie et de minoterie.

M. Omer Locquart s'était spécialisé dans la commandite des briqueteries. Il y prenait en plus de sa participation d'intérêts, le droit exclusif de fournir la boisson sur les chantiers où les ouvriers viennent en avril et travaillent jusqu'en septembre. Ils font dur métier par équipes de sept depuis le démêleur qui bêche l'argile et l'amollit d'eau, jusqu'aux enfants qui prennent la brique moulée, la portent sécher sur le sol sablé. La couche d'argile utilisable est généralement de deux mètres, de sorte que le travail

s'étend loin du four pendant 15 à 20 ans que dure l'exploitation. Quand la distance augmente entre la fouille de terre où travaillent les démêleurs et les tables du moulage, le travail est un peu ralenti, mais les hommes fatiguent plus et boivent mieux. Les bénéfices de M. Omer Locquart n'étaient pas seulement en proportion du nombre des briques moulées mais du nombre des litres absorbés.

Les équipes payées aux pièces accéléraient la besogne pénible aux petits porteurs. A deux par table, ils menaient à l'étendage les briques par paires, ce qui les faisait chacun aller, se baisser et revenir 250 fois dans l'heure, 3.000 fois par jour sur une distance de 20 à 100 mètres, soit 36 kilomètres à pieds nus. En plus du salaire aux pièces et du logis l'équipe reçoit une rondelle de bière : 160 litres par cent mille briques moulées. Le travail durant environ 150 jours ouvrables, le patron doit par équipe faisant 12.000 briques par jour, 2.880 litres de bière pour la campagne d'avril à septembre. Aux chantiers de dix tables la brasserie Locquart fournissait dans la saison 180 pièces de 160 litres et en plus le genièvre. Presque tous les briquetiers demandaient aux livreurs de la bière supplémentaire.

Des chantiers de cinq équipes où chaque personne buvait quatre litres par jour assuraient à M. Omer Locquart une fourniture d'un demi-million de litres de bière pendant la durée de l'entreprise. Ce rude métier de mouleurs de terre, demi-nus au soleil d'août, assoiffe les hommes. Leur nombre pouvait être réduit par le moulage mécanique, à quoi M. Omer Locquart était résolument opposé dans les entreprises où il engageait ses capitaux. Toutes ses constructions d'estaminets et d'agrandissement de brasserie étaient montées en briques moulées à la main, par des ouvriers vêtus de boue dont chaque équipe de sept faisait en moyenne mille briques par heure. Ils buvaient encore la bière du dimanche aux estaminets installés par M. Locquart en face des chantiers. Le brasseur y logeait le contre-maître briquetier gagnant moins que les ouvriers aux pièces, mais qui repre-

nait gain sur eux en leur versant la bière et surtout le genièvre, car les briquetiers ayant à domicile la boisson du repas prenaient au débit l'alcool boisson d'agrément. Le contre-maître verseur de liqueur détestait les hommes sobres qui lui laissaient peu en main, quand il leur réglait les acomptes de quinzaine donnés en attendant le calcul du total des briques moulées. La tactique du contre-maître pour obliger à boire est de ne payer que le samedi soir, à 9 heures ou 10 heures, les hommes assis chez lui depuis la fin de journée : 7 heures.

M. Locquart avait cependant une fois trouvé un contre-maître belge rebelle à une si habile organisation. Cet homme au visage taché de rousseur tenait la cantine de la briqueterie du marais de Wawrin :

— J'aimerais mieux, dit-il au brasseur, mille francs de plus par an pour être sur l'ouvrage que de tenir la cantine. Marche pas si vite, sais-tu, je te dirai quoi : il faut se tracasser pour gagner des sous. Quand la femme est cantinière elle doit rester le dimanche pour faire à manger aux pensionnaires. On ne peut jamais sortir, on ne gagne rien sur la nourriture, il faut saoûler les hommes. Quand ils sont pleins ils gueulent. C'est des ruses tout çà.

M. Locquart avait méprisé ce discoureur qui voulait abolir sur son chantier la dîme du genièvre, car, disait le brasseur : « s'ils ne boivent pas chez moi, ils boiront chez les autres. »

Son ambition était de débiter dans l'année plus de rondelles de bière et de pipes d'alcool que son concurrent Saelens. Abreuveur de multitudes il savait la qualité de gosier de chaque corporation : les verriers qui suent abondamment ; les fileurs de lin au sec, avaleurs de poussières, et les fileurs au mouillé, avaleurs de buée. Il connaissait très bien son métier.

Aux ouvriers de plein air une bière douce suffisait et le genièvre à 40 degrés, aux ouvriers des industries à poussières et à haute température il fallait de la bière mor-

dante et de l'alcool épicé. A dur métier, dure boisson. M. Locquart savait faire boire le peuple.

Son dépit était que les noirs gens du fer préféraient la bière Saelens, mais il cherchait les occasions d'ouvrir de nouveaux estaminets devant les usines métallurgiques à côté des débits Saelens. Il fabriquait pour cela une bière forte, vinaigrée et mettait mariner du poivre en grains dans les pipes du genièvre qu'il tirait en bouteilles pour les débitants.

Amoureux de sa profession et de l'estime publique, il allait régulièrement à la messe le dimanche, il était pieux aux heures fixées, il accomplissait dans son commerce et sa religion ce qui était écrit. Cette honnêteté lui donnait un grand orgueil.

Il surveillait lui-même la fabrication de la bière Notre-Dame si bien réputée dans le bâtiment et la briqueterie. Il goûtait les brassins et rougissait son fort visage à se pencher sur la bière bouillante dans les grandes cuves en cuivre, puis il élargissait dans la cour fraîche ses larges épaules et respirait à fond, content de sa marchandise expédiée en tonneaux marqués à feu de l'image de la vierge. Par les trappes des caves il les voyait alignés baver leur « purure » au trou de bonde où bougeait la mousse blanche. Dans la cour les chaînes de frottement roulant à l'intérieur des rondelles en lavage, faisaient un beau bruit de grande activité dans cette brasserie fumante, où travaillaient quarante forts hommes aux bras nus.

Les enfants sous la voûte d'entrée durent fuir devant les solides chevaux noirs d'un camion qui menait la bière aux estaminets. La marmaille admiratrice de la Vierge en grand manteau, était le lundi nombreuse à la rue. Hélène Fourment qui avait douze ans y menait son petit frère qui en avait trois. Le père venait de rentrer ivre, la mère disait : « Quand il est enbu, ce serait encore rien s'il dormait, mais il faut qu'il battille... »

Il frappait sur tout ce qui pouvait crier : le chat, la

femme et les enfants que la mère mettait dehors parce qu'elle les aimait bien :

— C'est assez de ma figure pour les cliques, il n'y a pas besoin de leur cul.

Ainsi Hélène Fourment conduisait chaque lundi le petit Marceau devant Notre-Dame des Belles Loques.

L'enfant aux yeux régalés d'azur tendait les bras vers le manteau fleuri d'étoiles et sa sœur disait :

— Guette-la, elle a une robe de beau temps.

Elle se serra contre le mur de la brasserie avec le petit Marceau car le père Fourment passait. Les bras levés et la tête portée en arrière il marchait par saccades, semblant devoir tomber sur le dos puis brusquement se remettait d'aplomb mais alors n'avançait plus. Enfin il se penchait lentement en avant et au point de choir, courait, les genoux lui battant la figure, il heurtait les murailles et leur hurlait :

— Ote-toi de là !

Il était vert de figure, ce qui est la couleur de l'espérance, il disait aux enfants :

— Je suis poli avec vous, moi, tas de salauds !

Eux suivaient sa folle allure, mais reculaient vite s'il s'arrêtait. Quand il recommençait à marcher, les grands prenaient les petits par la main et tous ensemble couraient derrière l'ivrogne. Comme il passait devant la brasserie, sa fille Hélène Fourment tourna le petit Marceau vers la Vierge radieuse :

— Regarde, la Dame des Belles Loques. Elle te rit.

D'autres petits venaient s'abriter au coin de la porte aimée par leur détresse, car c'était lundi jour de malheur pour eux, et de grand profit au brasseur.

Les enfants chassés des logis souillés où hurlaient des fous venaient à la Vierge bleu et or qui levait ses mains de bénédiction sur leur misère extasiée.

PIERRE HAMP

L'ŒUVRE DE ROBERT BROWNING

Le long poème de Browning dont nous donnons ici la traduction est extrait du recueil *Dramatis personæ* — que Browning fit paraître en 1864 à l'âge de 52 ans (né en 1812). *Sludge* fait pendant au *Bishop Blougram's Apology,* paru dans le recueil *Men and Women* en 1855. Les poèmes de Browning revêtent les formes les plus variées ; souvent même il invente des mètres nouveaux et se soumet aux rythmes les plus bizarres. Mais *Blougram* et *Sludge*, le premier de 1010 vers, le second de 1525, sont l'un et l'autre écrits en pentamètres iambiques non rimés, forme classique et miltonienne adoptée par Browning le plus fréquemment et dans ses plus longs poèmes, comme la plus souple et se prêtant le mieux aux plus subtiles nuances de la confession. La partie la plus importante, et à notre avis, de beaucoup la plus intéressante, la plus particulière, de l'œuvre de Browning consiste en monologues dont *Sludge* est un excellent spécimen. Il met en scène les personnages les plus divers, de tous les pays et de toutes les époques ; mais principalement de la renaissance italienne, qui présentait le champ le plus riche à son investigation psychologique, et l'exemple de toutes les passions. La manière dont chacune des *Dramatis personæ* se raconte rappelle parfois étrangement l'illogisme apparent et la logique profonde de certains des courts récits de Dostoïewsky, de *Krotkaya* par exemple, et c'est à cela seul que je trouve à les comparer.

« Avec *Men and Women*, — est-il dit dans la notice introductive de la grande édition en 10 vol. de 1912 — Browning atteignit le sommet de son génie ; tout au plus peut-on dire que certains des poèmes de *Dramatis personæ* et quelques uns des livres du *Book and the Ring* égalèrent ensuite les meilleurs des poèmes de ce recueil ; mais ils ne les surpassèrent point. »

Pourtant l'accueil qu'on fit à ce livre fut tiède. Sans doute les circonstances n'étaient pas favorables. Tennyson avec *Maud* et *In Memoriam*, s'était emparé de la faveur du public. A côté de lui, pas de place sur le Parnasse. Au surplus la question de Crimée accaparait les esprits. Sébastopol venait d'être pris et l'on ne prêtait plus attention qu'à des poèmes où, comme dans *Maud*, l'on pût trouver quelque écho des événements du jour. Browning était en Italie ; les Anglais se désintéressaient de lui. C'est pour la génération suivante qu'écrivait Browning — et pour *nous*.

Entre *Men and Women* (1855) et *Dramatis Personæ* (1864) se place le seul grand événement de la vie de Browning, la mort de sa femme (juin 1861). La mauvaise santé de celle-ci, les soins donnés également à l'éducation de son fils, les événements politiques avaient cependant ralenti considérablement sa production poétique, qui ne se ranima qu'en 1859.

C'est vraisemblablement vers cette époque que *Sludge* fut composé.

Il n'est pas inutile, pour l'intelligence du poème, de rappeler comment il a pris naissance. — Browning et sa femme rencontrèrent à Florence, en 1857, le médium américain David Douglas Hume. Mme Browning, nerveuse, impressionnable, enthousiaste, se passionna pour le spiritisme ; Browning, qui aimait profondément sa femme et la connaissait, vit sans doute pour elle le danger des idées et des émotions où elle se laissait entraîner. Convaincu que le caractère de Hume ne méritait aucune confiance et que ses expériences ne pouvaient mener à rien, très conscient, d'autre part, de ses responsabilités d'homme et d'époux, il intervint, non sans violence, et fit cesser, brusquement, toute relation avec Hume. A l'égard des médiums et de leurs adeptes, il garda une méfiance et une aversion compréhensibles, mais il était d'un esprit trop ouvert, et il vouait à sa femme une trop tendre admiration, pour n'avoir pas compris l'attrait intellectuel et sentimental qu'elle pouvait éprouver. Aussi le poème de *Sludge* n'est-il pas, comme on semble l'avoir cru, lors de son apparition, une simple attaque contre le spiritisme. On y trouve à vrai dire une assez féroce caricature d'un personnage de médium et une satire des milieux spirites, mais tout entremêlées d'aperçus profonds sur les sentiments humains

que le spiritisme intéresse et de lumières projetées sur les problèmes qui se posent dès que l'on touche aux mystères de la mort et de l'au-delà.

C'est, en quelque sorte, un examen général de la question, dans cette forme affectionnée par Browning et souvent employée par lui du *monologue dramatique*. Pour qui sait l'employer, forme avantageuse entre toutes : son pittoresque permet l'extension du poème au delà des limites admises ; son unité facilite le va-et-vient d'une pensée active qui réfléchit sur un même sujet, s'en écarte, y revient, et se permet toutes les digressions sans que le lecteur s'égare. Le monologue étant confié à un homme dépourvu de tout scrupule, l'intérêt de ce débat unilatéral s'en trouve singulièrement accru : le vrai y alterne avec le faux suivant les besoins de la cause, le mal s'y mêle avec le bien quand cet avocat de sa propre honte n'y voit plus clair lui-même, et nous nous renseignons sur sa psychologie intime lorsque nous perdons le fil logique de son discours. Cela permet en outre de mêler aux plus hautes préoccupations le grotesque le plus courant, le plus vulgaire ou le plus inattendu : cet homme parle pour soi et comme il pense, il ne s'adresse pas à la galerie ; sincérité basse mais vraie qui frappait beaucoup Browning, qu'il relevait partout et dont nous-mêmes découvrons plus d'un exemple dans la littérature anglaise, spécialement au théâtre. De plus c'est une facilité pour envisager une question sous tous ses aspects, franchement et presque cyniquement, c'est un moyen de se servir des avantages de la scène en évitant ses inconvénients, c'était enfin une façon d'échapper à la terrible censure victorienne (n'oublions pas la date de *Sludge*), à une époque où le lecteur anglais se choquait de la moindre atteinte à ses préjugés et n'eût jamais compris en quoi Robert Browning, qui n'était point poète lauréat, pouvait se croire autorisé à parler, à penser et à écrire autrement que dans les limites d'une règle reconnue et suivie par le plus grand nombre. — Il faut avouer, d'ailleurs, que Browning profitait de certaines licences dues à la réputation d'obscurité qu'il s'était faite et dont il ne se formalisait pas. Un auteur difficile a de ces avantages.

ANDRÉ GIDE, PAUL ALFASSA ET
GILBERT DE VOISINS

MONSIEUR SLUDGE, LE MEDIUM

Non, je vous en prie, Monsieur !... ne me dénoncez pas ! pour cette fois ! C'était la première et la seule,... je suis prêt à le jurer, — regardez-moi, voyez, je me mets à genoux, — la seule fois, je le jure, que j'aie jamais fraudé !... Oui, sur l'âme de Celle qui nous entend (votre sainte mère, Monsieur !) tout, sauf ce dernier accident, était vérité pure... tout, sauf cette petite sorte de défaillance. Et même cela, c'est votre propre vin, Monsieur, ce bon champagne, — du Catawba [1], si je ne me trompe... vous êtes si aimable, — qui m'inspira une pareille folie.

« *Debout* », dites-vous ? Toujours la menace de ce terrible visage ? Vous êtes sans pitié ?... Quoi ! pas même pour l'amour d'Elle, l'âme sainte dont la douce haleine à l'instant évente ma joue, (vous ne sentez pas quelque chose, Monsieur ?)... vous me dénoncerez ?

Allez donc, dénoncez ! Qui diable s'occupe de ce qu'il plaît à un querelleur de votre espèce de...

Aïe ! aïe ! aïe ! De grâce, Monsieur ! Vos pouces m'entrent dans le gosier ! Ch !... Ch !...

Ah bien ! vous avez fini maintenant, j'espère ? Seigneur Dieu ! Hier, Monsieur, je ne pensais guère, quand votre défunte mère prononça par mon entremise ces paroles de paix et vous émut si fort que vous me fîtes don (ce fut très gracieux à vous) de ces boutons de chemise, — mieux

1. Champagne américain de la Caroline.

vaut les reprendre, je vous en prie, Monsieur, — oui, je ne pensais guère que, sitôt après, une fraude de rien du tout, due à un verre de trop de son propre champagne, changerait mon meilleur ami en un gentleman furieux !

Pourtant, c'était mal, je ne conteste pas le point ; votre colère était juste : quelle que soit la raison qui m'ait mis en tête cette folie, je sais que je suis coupable. Il y a un esprit épais, crépusculaire et mal développé qui me garde une dent (je l'ai remarqué)... l'esprit d'un nègre, je pense, ou bien celui d'un émigrant irlandais ; vous-même expliquiez le cas si bien, dimanche dernier, Monsieur, quand nous fîmes venir Franklin pour élucider certain point touchant ces actions du télégraphe ; oui, et il jura... (ou bien était-ce Tom Paine[1] ?)... en cognant la table près de l'endroit où j'étais accroupi, qu'il me jouerait avant longtemps un vilain tour. — Il disait vrai !

Ah ! je vois que votre figure s'éclaire ! J'en étais sûr ! Alors, pour cette seule fois... (ne retirez pas votre main ; à travers elle, certainement, je baise la main de votre mère) vous m'assurez de mon pardon ? — ou, du moins, de ne rien dire à personne ? Réfléchissez, Monsieur : quel mal peut faire la pitié ? Ah ! si seulement l'ombre de la vénérée défunte voulait frapper ou frôler le bois de la table !... Qu'est-ce que c'est que ce bout de papier ?... Si nous prenions un crayon, qu'elle écrive ou fasse le moindre signe pour conjurer son enfant de pardonner ?... Ah ! Voilà ! Hein ?... Oh !... c'était votre pied, Monsieur, pas un craquement naturel ?

Répondez donc ! Une, deux, trois... Voyez, j'attends pour dire « trois ! »... Rien n'y fait ? Aucun espoir pour moi ? Tout sera envoyé au Journal de Greeley[2] ?

Eh bien ! et si je vous racontais toute la fraude ? Sur

1. Un des champions de l'Indépendance Américaine.

2. *La Tribune de New-York*, journal fondé en 1841 par Horace Greeley.

mon âme ! toute la vérité, rien d'autre, et d'où le mensonge est venu ? De votre côté, vous engagez-vous à payer mon passage pour partir et à ne rien dire avant que je sois en sûreté à bord ? C'est en Angleterre qu'il faut aller, pas à Boston (soit dit sans offense !)... Je vois ce qui vous fait hésiter. Ne craignez rien ! je compte changer de métier et ne plus frauder... Oui, cette fois, vraiment, cela me pèse sur l'âme ! Soyez mon sauveur... après le ciel s'entend ! Je raconterai des choses singulières. Soixante billets de cinq feront l'affaire. Une bagatelle de plus, pourtant, comme viatique ! Chargeons la table de répondre... ?

Comme vous êtes changé !... Alors, tranchons la différence ; disons trente de plus... Oui, mais vous me laissez les cadeaux ! Si non, j'affirmerai qu'ils sont cause de tout, que vous regrettiez votre bien et que, pour le ravoir, vous m'avez cherché querelle. — Marchez sur un reptile, il se retourne, Monsieur ! Si je me retourne, c'est de votre faute ! c'est vous qui m'y aurez forcé. Qui donc est obligé de renoncer à la vie sans essayer de se défendre ? En tout cas, j'en cours la chance. Hein ?

C'est dit ! Puis-je m'asseoir, Monsieur ?... Ah ! cette brave vieille table ! Vous me donnerez bien, Monsieur, le cigare et l'egg-nog du départ ? J'ai été si heureux chez vous ! de bons sièges rembourrés, et des buffets sympathiques... Quelle fin à tant de soirées instructives ! (J'ai du feu...) Que voulez-vous ! rien ne dure, comme Bacon est venu nous le dire... A votre santé !... mais ne vous fâchez pas ou je crie !

Tra la la la laire ! Tra la la la la ! Voyez-vous, Monsieur, il y a plus de votre faute que de la mienne : c'est tout de votre faute, curieux gens du monde ! Vous êtes des poseurs (sauf votre respect), vous aimez à paraître si malins, si intelligents, quand vous vous tenez par une patte au perchoir où vous vous juchez pour faire bouffer vos plumes,

oui, ce bout de vanité qui vous sert de perchoir et qui vous paraît sûr parce que vous l'avez choisi. Oh! par ailleurs, vous êtes assez perspicaces! Vous distinguez bien qui perd l'équilibre, qui glisse, qui, faute de pouvoir prendre pied, s'accroche par une aile, et qui ne peut se tenir droit sur le perchoir d'à côté qu'a choisi votre voisin, pas vous! En ce qui le concerne, pas moyen de vous tromper!

Prenons un exemple: les hommes aiment l'argent, vous savez ça? et ce que font les hommes pour le gagner? Eh bien! imaginez un pauvre garçon (mettons le fils d'un domestique de votre maison) qui, en écoutant aux trous de serrure, entend la compagnie faire des phrases sur les dollars, les billets de banque, etc., dire comme il est dur de les gagner, comme il est bon de les tenir, et ce qu'ils peuvent acheter, — si, tout à coup, il entre et s'écrie: « *Moi, j'ai un billet de cinq dollars!* », que lui répondez-vous? Quel est le premier mot qui suit votre dernier coup de pied? « *Où l'as-tu volé, coquin?* » Cela parce qu'il vous a trouvé descendu du perchoir (et il pourrait bien se payer votre tête), de ce bout particulier de sottise, que vous avez choisi, Monsieur, comme terrain d'exercice. Supposez qu'il essaie toute sa liste de mensonges:

Il a ramassé le billet par terre.

Son cousin est mort et le lui a laissé par testament.

Le Président le lui a jeté en passant à cheval.

Une actrice l'a troqué contre une mèche de ses cheveux.

Il a rêvé de veine et a trouvé sa chaussure enrichie.

Il a tiré de terre de l'argile et de cette argile a fait de l'or...

Comment traiteriez-vous ces possibilités? Ne feriez-vous pas votre enquête, au plus vite, avec un nerf de bœuf? « *Mensonges! mensonges! mensonges!* » crieriez-vous. Et pourquoi? Est-il une seule de ces histoires qui ne puisse être la simple vérité? La dernière peut-être, celle de l'argile changée en pièces d'or? Voyons... passez-le moi maintenant, ce garçon, pour que je parle en sa faveur.

Combien de nos plus excellents philosophes, en d'affreux bouquins où j'ai dû mettre le nez, ont dit que l'or peut être ainsi fait, l'ont vu faire ainsi, en ont fait ! Oh ! avec de tels philosophes vous prenez des formes, tandis qu'avec ce garçon... ! Avec lui, vous décidez des vraisemblances en un clin d'œil et vous ne doutez pas un moment de la façon dont lui est venue son aubaine. Dans son cas, vous entendez, jugez et exécutez tout d'une haleine ; et la plupart des gens sensés feraient comme vous.

Mais que le même garçon, par le même trou de serrure, vous entende, vous et vos invités, faire d'autres belles phrases sur les signes et les prodiges et le monde invisible ; raconter que la sagesse méprise un vulgaire manque de foi davantage encore que la plus vulgaire crédulité, et comment des gens de bien ont désiré voir un esprit, et ce que Johnson avait coutume de dire et ce que faisait Wesley [1], et ce que pensait Ma Mère l'Oye, et patati et patata, — s'il fait irruption en criant : « *Moi, Monsieur, j'ai vu un esprit !* » ah ! les façons changent ! Il vous trouve, cette fois, perché et paré : c'est une de vos idées, cela, qu'il peut y avoir des esprits. Il n'est plus question de nerf de bœuf à présent ! « *Allons, raconte ! N'aie pas peur de nous ! Prends ton temps et rappelle tes souvenirs. Et d'abord, assieds-toi. Que dirais-tu d'un verre de vin, mon garçon ? Et surtout, David (c'est bien là ton prénom ?), surtout, si cela arrive encore — c'est possible — ne manque pas de nous l'apprendre pendant que tu l'as encore présent à la mémoire.* » Le garçon dit-il des bêtises, s'embrouille-t-il ici, bafouille-t-il là ; reste-t-il court ailleurs, comme font les commençants... tout est candeur, tout est prudence ! « *Pas de hâte ! arrête-toi ! recueille-toi ! Nous comprenons. C'est l'effet de la mauvaise mémoire, ou de la secousse bien naturelle, ou des phénomènes inexpliqués !* »

1. Samuel Johnson (1709-1784), le grand érudit anglais ; John Wesley (1701-1793), fondateur de la secte protestante des Méthodistes.

Pardieu ! le garçon prend courage et trouve, n'ayez crainte, le plus court moyen de s'ouvrir tout grand votre cœur, de faire apparaître ce que j'appelle votre perchoir à paon, poste d'élection pour se pavaner, faire la roue et piailler. « Comme vous le pensiez bien, comme vous vous y attendiez, il est plus de choses dans le ciel et sur la terre, Horatio [1]... », et ainsi de suite. Croyez-vous que David ne va pas comprendre à demi-mot, gagner en audace, vous caresser le dos plus prestement ? — S'il ébouriffe une plume : « *Doucement*, dira-t-on, *patience. Les premières manifestations sont si faibles ! Le doute au surplus les tue, coupe court à tout, arrête les frais !* »

Voilà, Monsieur, votre manière. Ce garçon que vous avez, de telles peines prises avec lui (ou avec n'importe quel cerveau de valeur moyenne) pour lui apprendre... mettons le grec, l'instruiraient bien vite à fond, en feraient un Person (Porson ? [2] Merci, Monsieur !) ; à plus forte raison le rendront très habile dans l'art du mensonge. Vous n'interrompez jamais la leçon. Le feu une fois allumé, allez donc le laisser éteindre ! Vous avez des amis : impossible de cacher ce que l'on sait, surtout à ceux qui sont portés à chercher ailleurs leur nourriture spirituelle. Pourquoi ne feriez vous pas parade du bien légitimement acquis ? Celui qui découvre un tableau, déterre une médaille, tombe sur une première édition, celui-là, désormais, lui donne son nom, devient notable : à plus forte raison celui qui déniche un médium ? « *David est à vous, homme favorisé par la fortune ! Ayez pitié des âmes moins privilégiées. Souffrez que nous profitions de votre chance !* » Et David tient le cercle, préside à tout, fait le récit de la vision, regarde dans la boule de cristal, se met à l'écriture spirite, entend les coups frappés, suivant le cas.

Remarquez, — je tiens à préciser, — que si j'appelle

1. Hamlet, I. 5.
2. Richard Porson (1759-1808), le grand helléniste anglais.

tout cela des « mensonges » dans cette première phase, c'est simplement par égard pour la science : je nomme ces larves du nom de ce qu'elles seront plus tard, une fois devenues libellules. Exactement c'est ce que les gens vertueux appellent ne pas dire la vérité ; mais jusque-là, cependant, la chose n'a pas atteint sa pleine croissance : c'est encore imaginer, faire des contes, inventer des balivernes (ce qui n'a jamais été d'intention bien criminelle), c'est l'habitude prise de raconter des histoires et d'astiquer tous les vieux bouts de faits qui perdent leur éclat. On voit toujours quelque chose quand on ferme les yeux, ne fût-ce que des points et des lignes. Les tables sautent d'elles-mêmes de la façon la plus étrange, et les plumes, Seigneur Dieu ! sait-on jamais si on les conduit ou si c'est elles qui vous conduisent ? Ce n'est que tremper un pied dans l'eau pour le retirer aussitôt, non pas y faire le saut qui oblige à plonger. Notez ceci, c'est important : écoutez pourquoi.

Je vais prouver que c'est vous qui poussez David jusqu'à ce qu'il plonge et cesse de grelotter.

Voilà votre cercle réuni : les deux tiers de vos invités, doués de cervelles pareilles à la vôtre, lèvent les yeux au ciel et s'écrient comme vous y comptez : « *Seigneur, qui l'eût cru !* » Mais il y en a toujours un pour prendre l'air raisonnable, sourire avec pitié et déclarer : « *De votre sincérité, aucun doute. Mais êtes-vous aussi certain de celle de ce garçon ? En vérité, je reste rêveur. Pour ma part, je suis, je l'avoue, plus avare de ma foi.* » C'est très blessant, Monsieur ! Eh quoi ! il veut faire des enquêtes, émettre des sentences, quand tout est fini, quand vous venez de fermer les yeux, d'ouvrir la bouche et de gober David d'un seul coup, vous ! Ce serait une terrible catastrophe. Alors on répète l'expérience, une fois, deux fois, une fois encore et l'on dit : « *Il a entendu, nous avons entendu, vous avez entendu, et eux aussi, votre mère et votre femme, vos enfants et l'étranger qui est dans vos murs : est-ce exact, oui ou non ?* » ... Et voilà pour lui, la brebis galeuse, le convive sans robe de noces, l'incrédule

Thomas ! A votre tour de chanter victoire : « *Il est bien bon de nous croire si bêtes ! Sludge fraude ? ... Laissez-nous le soin des précautions !* »

Aussitôt les autres font chorus. Thomas demeure confus, goûte en silence à quelque breuvage comme celui-ci, et se demande s'il est plus dur de fermer les yeux et de gober David en bon camarade ou d'aller ailleurs pour trouver en échange (sans egg-nog qui fasse glisser le morceau) un aliment tout aussi coriace. De l'autre côté de la rue, le capitaine Sparks tient sa cour... Est-on mieux là ? N'a-t-on pas des histoires de chasse, des scènes de scalp et des exploits de la guerre du Mexique à avaler d'un trait, si l'on veut goûter en paix la chaleur du poële, le rocking-chair et la compagnie du trio des charmantes filles de la maison ?

Le doute succombe ! Victoire ! Tout votre cercle est reconquis. Grâce au concours de ces esprits soumis, la prouesse de David s'arrondit, toutes les fissures se bouchent, la moindre saillie est limée et polie : la boule est à point pour qu'on l'envoie rouler autour du monde et qu'elle revienne à David en fin de course, large de sept pieds, alors qu'elle n'avait au départ qu'un demi-pouce d'épaisseur. Admirable naissance que voilà du surnaturel auquel le pauvre David se trouve lié ! Vous n'avez employé aucune arme que les lois réprouvent, sauf celles du diable, et néanmoins vous avez contraint David à vous tromper dorénavant jusqu'à plus soif, — et tout est sorti d'un seul demi-mensonge !

S'il y a eu un demi-mensonge, ou la centième partie d'un mensonge, c'est sa faute à lui, pensez-vous, — qu'il en porte la peine ! D'accord. Mais vous, résisteriez-vous mieux à sa place ? Trouveriez-vous le courage, — une fois calmé le premier émoi, une fois terminé cet inoffensif petit ouvrage d'imagination, — d'interrompre en disant : « *Ceci devient sérieux, il faut s'arrêter ! Monsieur, je n'ai jamais vu le moindre fantôme. Apprenez à vos amis que... eh bien ! que je me suis*

payé leurs têtes et que j'ai trouvé la vôtre payée d'avance. J'ai vécu comme un coq en pâte durant ces trois semaines. Faites-le moi payer à coups de pied » ?

J'en doute fort. Interrogez votre conscience ! Nous verrons, dans douze mois d'ici, avec quel petit nombre d'embellissements vous aurez raconté à la toute-puissante cité de Boston cette passe d'armes entre nous, le premier coup de fleuret reçu de Sludge, qui ne connaissait rien à l'escrime, Monsieur ; de Sludge votre familier ! — J'ai menti, Monsieur, c'est entendu. Je me suis levé du repas où, dans le ruisseau, j'avalais des viandes de rebut et j'ai préféré vos canards sauvages : j'ai pris la mesure de celui qui les découpait, j'ai pesé le peu qu'il avait d'intelligence, je lui ai chatouillé le cœur avec une plume de paon et, la semaine suivante, je me suis trouvé, frais et propre, faisant un dîner fin, bien nippé, installé sur une chaise appuyée à des genoux de femmes ; toutes ces belles sourieuses me choyant, encourageant mon histoire à se dérouler et à sortir petit à petit de son trou : « *La nuit dernière. à peine étais-je couché bien au chaud, bien bordé, que j'entendis, comme on venait de me quitter, des coups frappés, tandis que passait une lumière subite.* » — « *Avait-elle un peu la forme d'une étoile ?* » — « *Mon Dieu, Madame ... la forme de certaines étoiles.* » — « *C'est bien ce que nous pensions ! Et aucune voix ? Pas encore ? Efforcez-vous la prochaine fois d'entendre une voix ; nous pensons que vous y arriverez. Du moins, c'est ce qu'ont fait les médiums de Pensylvanie.* » Oh ! la prochaine fois, la voix arrive ! « *Tout comme nous l'espérions !* » Celles qui espéraient ne sont-elles pas fières maintenant et contentes, et prodigues d'une reconnaissance toute naturelle ?

Cela va sans dire ! Donc, nous poussons au large ; à Dieu vat ! barque droite ! Nous filons, ayant une cataracte devant nous. Nous voici à mi-chemin du Fer-à-Cheval [1] : arrête qui pourra la danse joyeuse des bouillons contre

1. Chute du Niagara.

notre proue ! Les expériences valent à présent la peine qu'on les attende. Les esprits parlent sans crainte, révèlent le fond de leur pensée et font au médium d'honnêtes compliments : ils s'intéressent à son habit du dimanche, se plaisent à voir des bagues à ses doigts. — Demandez-vous comment vous accueilleriez toute une série de fêtes pareilles ! Prenez le cheval le plus doux, mettez-le à l'écurie et bourrez-le d'avoine, un mois durant, puis menez-le par un beau matin d'avril au milieu de ses compagnons, en lui laissant le champ libre. Oui ou non, va-t-il caracoler, faire des écarts et des sauts de mouton ? A plus forte raison, un jeune homme dont les fantaisies jaillissent avec autant de vigueur que des champignons d'une couche à melons. Bientôt on en arrive à ceci : « Allons l'Esprit, maraud ! viens ! va ! cherche ! rapporte ! lis ! écris ! frappe ! rataplan, et va te faire pendre ! »

Je suis débarrassé de tout souci ; tout est réglé ; votre cercle fait mes affaires ; je puis divaguer à la façon du derviche épileptique dont on parle dans les livres, écumer, me jeter à plat ventre, mettre mes vêtements en lambeaux, peu importe : mes admirateurs, amis et compatriotes formuleront des lois spirituelles, trouveront un sens juste à des choses fausses par la loi des contraires. Si François Verulam se présente comme Bacon, s'il va jusqu'à écrire son nom avec un *y* ou un *k* [1], s'il dit qu'il a vu le jour à York et qu'il a rendu l'âme dans le pays de Galles sous le règne de Cromwell (comme je crains bien, Monsieur, qu'il l'ait pu dire avant que j'eusse trouvé le livre utilement renseigné) eh bien ! quel mal à cela ? Le cercle sourit aussitôt : « *Après tout,* dit-on, *vous voyez, ce n'était pas Bacon ! Nous comprenons : le tour n'a rien que de naturel. L'individualité de tels esprits est difficile à mettre en évidence. Elles ont une tendance à se moquer, à railler, ces espèces mal évoluées.*

1. François Bacon, baron Verulam (1561-1626), le célèbre philosophe et homme d'Etat. La prononciation de son nom avec l'accent américain peut être figurée en anglais par l'orthographe *Bykon.*

Voyez-vous, leur monde ressemble beaucoup à une prison dont on a forcé la porte, tandis que le nôtre, ici-bas, reste clos, verrouillé, fermé de barres et n'a qu'une seule fenêtre. Notre ami Sludge est cette fenêtre, épaisse ou mince, claire ou ternie ; il est la vitre de communication à laquelle, pour nous voir et se laisser voir, les esprits viennent regarder. Ils se pressent, se bousculent pour trouver une place, marchent sur les engelures de leurs voisins, se jouent mille tours. Si Bacon, fatigué d'attendre, s'écarte, voici Barnum qui surgit à la place : « Je suis votre homme, dit-il, je vous répondrai au lieu de Bacon ». — Essayons une autre fois ».

Ou bien on dit : « *Qu'est-ce qu'un médium ? C'est un moyen (bon, mauvais ou passable, mais le seul moyen) par lequel les esprits peuvent parler. Parfois il comprend mal, il bafouille, et bégaie : il n'est jamais que leur Sludge et leur souffre-douleur ; ils le prennent ou le quittent. Mais ils doivent se taire ou consentir que leur science ne s'exprime qu'à demi, à cause de son ignorance. Supposez que l'esprit de Beethoven veuille répandre la musique nouvelle dont il déborde, eh bien ! il tourne la manivelle de l'orgue que voici, il vient moudre chez Sludge, et ce qu'il a versé à la gueule du moulin comme trente-troisième sonate (hein, quelle idée !) sort de la trémie comme du Sludge battant neuf, sans plus : « l'Hymne des Shakers » en sol avec un fa naturel ou « la Bannière étoilée » avec une succession de quartes pour accompagnement.* »

Ah ! Monsieur, de quels embarras ne m'avez-vous pas aidé à sortir, vous qui êtes sage ! Quant aux imbéciles, ces gens qui venaient voir, quant à vos invités... (notez bien ce mot) : avez-vous jamais vu des invités critiquer votre vin, vos meubles, votre syntaxe ou votre nez ? Alors pourquoi critiqueraient-ils votre médium ? Où est la différence ? Prouver que votre vin est fait d'encre rouge et de gomme-gutte, prouver que votre Sludge est un trompeur, c'est dire que quelqu'un est un serin s'il a vanté leur authenticité. Des « invités » ! N'ayez crainte ! Ils feront la grimace (et encore, pas trop), puis ils vous laisseront dans votre gloire.

« *Non*, dites-vous, *ils doutent quelquefois, et le font savoir.* »

Eh parbleu ! oui, ils doutent. Et qu'en résulte-t-il ? Vous en profitez pour triompher : « *Bien entendu, ils doutent, voilà qui explique aussitôt l'anicroche : ce doute a gêné notre médium, a troublé son esprit si pur. Il les a payés de retour : jetez-y de la balle, sortira-t-il de la farine d'un moulin honnête ?* » Là-dessus les fidèles applaudissent ; on cite à foison les cas analogues : « *Un mauvais plaisant ayant, un jour, voulu qu'un médium appelât Jacques un esprit nommé Georges,* « *Jacques !* » *cria le médium, — c'était la preuve de la vérité !* » Bref, un coup qui touche le but prouve beaucoup, un qui le manque, davantage. Vous êtes convaincu par ceci ? Tant mieux. Vous ne l'êtes pas ? C'est alors le moment de lâcher la double bordée, puis... les grands moyens, dernière ressource. Prenez l'air sombre et important : « *Vous nous traitez d'idiots,* direz-vous, *par conséquent (pourquoi s'arrêter en chemin ?) de complices d'une canaillerie ? Et cela, nous l'entendons dans notre propre maison, de la bouche de notre invité qui trouve assez de courage pour faire affront à un pauvre garçon exposé par notre bonne foi ! — Vous vous êtes bien fait entendre ? Entendez-nous un peu maintenant. Un homme seul n'en vaut pas tout à fait douze. Vous voyez un trompeur ? Nous sommes douze ici qui voyons un âne ! Excusez si je fais ce calcul, et bonsoir !* » Le sceptique s'esquive, tous les rires éclatent... Sludge triomphant agite son chapeau.

Ou bien... il ne l'agite pas. Il y a quelque chose dans la vérité vraie (explique qui pourra) que l'on regarde avec un œil d'envie, comme fait le cheval qui reste mélancolique sous des rateliers bourrés de foin et ne veut pas manger parce qu'il aperçoit un sac d'avoine. Au diable cette vérité là ! Elle gâte toutes les douceurs que l'on offre à sa place. Il m'a semblé parfois, quand la susdite Société me choyait, me caressait, me cajolait ou m'engageait à prendre plaisir à ses taquineries (ce qui ne m'empêchait pas, croyez-le bien, de cracher par-dessus leurs épaules sur l'homme en fuite), il m'a semblé parfois que j'étais un enfant, mais un enfant terrible : sa nourrice, sa tante, sa grand'mère, le dorlotent,

le tiennent éloigné de la niche du chien, du soleil et du vent, des bonnes farces et de la saine boue ; on lui enjoint de se montrer gentil, gracieux et digne, mais lui, du coin de l'œil, regarde les enfants déguenillés du ruisseau, occupés à leurs jeux ; il voudrait être là-bas, avec eux, au milieu de l'ordure, faire des pâtés de crotte et rire à son aise et parler franc, et traiter bonne maman de vieille toupie (ce qu'elle est en effet). Je vous en ai voulu, je vous le dis, à vous, à eux, de ces embrassades, de ces sottises. Je grinçais des dents par désir de voir passer un honnête chien... C'est mal, je vous le dis, de détruire une âme ainsi !

Mais qu'est-ce qui demeure « ainsi » ? Qu'est-ce qui est fixé ? Où peut-on s'arrêter ? Nulle part. Couvez le mensonge, il en sort la fraude, lentement et sûrement filée, juste à votre taille, Monsieur. Moi, je m'arrêterais bien, mais vous, vous êtes pour le progrès : « *Rien que du vieux ? jamais de neuf ? Rien que le parler d'usage, par la bouche, ou l'écriture par la main ? Je croyais, je l'avoue, que lui se développerait, deviendrait démontrable, rendrait le doute absurde, donnerait des formes que nous pourrions voir, des fleurs que nous pourrions toucher. Personne ne doute de vous, Sludge ! Vous rêvez les rêves, vous voyez les visions de l'esprit, les discours vous naissent dans la cervelle, sans conteste. Néanmoins, à cause des sceptiques, pour clore le bec à tous, nous voulons une manifestation extérieure. Les Pensylvaniens y sont bien arrivés, pourquoi pas Sludge ? Il peut faire des progrès avec le temps* ».

Ah ! oui, il peut en faire ! Il voit son sort : on n'évite pas le destin. — C'est d'abord une vétille : « *Eh ! David, entends-tu ? C'est toi qui as poussé la table ? Ton pied qui l'a fait craquer ? Cette fois, tu veux ...plaisanter, n'est-ce pas, mon garçon ?* — « *N... non* » — Et me voilà perdu, vendu, acheté, désormais. Le bon vieux train-train facile, le... quoi ?... le ... non ! pas si faux que cela en tant que fausseté !... le filage et le fin tracé... vous savez bien... en vérité, rien qu'une façon de faire du roman, de jouer la comédie, d'improviser, de feindre, mais à coup sûr pas l'absolue tromperie !

De toute manière, il n'en est plus question, le sort en est jeté : « Trompeur » voilà mon nom dorénavant ? Le fatal filet de cognac versé dans votre thé a fixé ce que vous croyez être la saveur du Souchong : la boîte à thé cède le pas à la gourde.

Et puis, c'est si terriblement facile ! Oh ! ces tours qui ne peuvent être des tours, ces faits de passe-passe qui ne sont à coup sûr pas d'un vulgaire escamoteur ! Non certes ! Un escamoteur ? Choisissez-moi n'importe quel métier sur terre auquel un homme puisse s'appliquer ; avec six mois de travail, je ferai vingt tours tenant du miracle aux yeux des gens ignorants de la perfection. Avez-vous vu souffler du verre ? percer des tuyaux ? Tenez, ne fût-ce que ce biscuit que je casse, avez-vous jamais regardé le pâtissier en aplatir un sur le four ? Essayez d'en faire autant ! Croyez-moi : exercez-vous la moitié moins de temps, quand vos membres sont souples, à tourner, pousser et soulever une table, à faire craquer vos jointures, à faire agir vos pieds, à placer vos mains comme il convient, à commander des fils de fer qui tirent les rideaux, à manœuvrer le gant au bout de votre escarpin, — puis soufflez les lumières et... voilà ! voilà ! tout ce que vous désirez vous l'obtiendrez, j'espère !... Pour ma part, je vis qu'on y glissait aussi facilement que dans un vieux soulier.

Maintenant, que l'on remette les lumières sur la table ! J'ai joué mon rôle. Prenez ma place pendant que je remercie et me repose.

« *Eh bien ! Juge Humgruffin*, dites-moi, *quel est votre verdict, à vous, la plus forte tête des Etats-Unis ? Avez-vous découvert un trompeur ici ? Un instant... Voyons un peu... faisons d'abord une expérience, pour être impartial : je vais essayer de vous tromper, Juge ! La table penche : est-ce moi qui la fais bouger ?... Ecrivez ! Je pose ma main sur la vôtre : criez quand je pousserai ou dirigerai votre crayon, Juge !* » — Sludge triomphe encore. « *Cela un coup frappé ?* vous dit-on dans l'assistance. *Vraiment ! Cela de la véritable écriture ? On dirait*

d'une baleine !... Eh bien ! si vous, Monsieur, un homme éminent... — et si le Juge n'était pas là, je dirais... mais peu importe ! — si vous, Monsieur, vous échouez, si vous ne parvenez pas à nous tromper, il y a peu de chances pour que Sludge y arrive ! »

Vous croyez, Madame ?... Mais que serait-il advenu si votre éminent amphytrion avait pris, comme Sludge, Dieu à témoin qu'il n'usait d'aucune supercherie, lorsque vous étiez convaincue que l'auteur des coups frappés n'était autre qu'un certain enfant qui est mort, vous savez, et dont vos lèvres ont cru sentir le dernier souffle ? Hein ? C'est là un point capital, Madame. Sludge commence à votre prière avec votre mort le plus cher ; la petite voix se remet à zézayer, la main mignonne cherche de nouveau la vôtre, la pauvre image perdue revient, claire comme un rêve, cette image qui, si par hasard un mot la rappelait, amenait devant vos yeux le nuage coutumier, faisait à votre cœur rendre son ancien battement et souffrir son angoisse. Voilà bien la disposition qui convient pour une enquête, n'est-ce pas ? On se sent à l'aise avec Saül et Jonathan, Pompée et César, mais avec son propre enfant qu'on a perdu... Je me demande si, à l'instant où vous avez entendu choir la première pelletée de terre sur le bord de la tombe, vous vous sentiez l'esprit assez libre pour rechercher qui avait touché votre voile de deuil ou frôlé les volants de votre robe. Alors, il va sans dire, vous deviez être assommée et stupide ; alors (comment en eût-il été autrement ?) votre souffle avec votre sang s'arrêtaient, votre cerveau refusait tout service. Mais aujourd'hui, les mêmes causes n'ont plus les mêmes effets ! Tout est changé : la petite voix se remet à parler, et cependant vous êtes calme, vous êtes raisonnable, vous pouvez essayer, sonder la vérité, en chercher les preuves. — « *Des preuves ?... L'enfant n'a-t-il pas dit le nom de sa nourrice et qu'il avait vécu six années et qu'il montait sur un cheval à bascule ?... Pas besoin d'autres preuves ! Jamais Sludge ne peut avoir appris cela ?* »

Ha ! il ne peut pas ? Vous le flattez. « Il ne peut pas ? » Parlez pour vous ! Je voudrais bien savoir quel homme il m'est arrivé de voir une fois, — peu importe où, quand, pourquoi ni comment, — de voir une fois et de qui je ne me rappelle pas quelque chose dont il jurerait (cœur plein de sagacité !) que je « ne peux pas » le savoir. Eh quoi ! est-il possible que vous viviez dans le souffle de ce monde chargé de suie, de bavardages et de potins, est-il possible que vous y viviez une heure sans qu'un petit grain de suie se dépose sur votre nez ? La valeur d'un grain de suie, ni plus, ni moins : un fait échappé du courant des faits et par lequel vous apprenez ce qu'était quelqu'un, où il était, et quand, et pourquoi ? Vous ne dites pas aux gens : « *Voyez ce qui vient de se coller à moi : Juge Hungruffin, vous notre plus éminent concitoyen, votre oncle était tailleur et votre femme qui comptait épouser Miggs, s'est rabattue sur vous, faute de mieux !* » Lui dites-vous ça, bien que vous le voyiez deux fois par semaine ? « *Non*, répondez-vous, *quelle utilité de colporter ces choses ? Pourquoi faire ?* » Mais, un jour, vous apercevez qu'il y a lieu de le faire, parce qu'un jour cela devient très utile, — c'est le jour où ce fait vous amène le Juge sur ses deux genoux goutteux aux pieds du surnaturel, et que cela prouve que Sludge sait, comme vous dites, une chose qu'il « ne peut pas » savoir. — Est-ce que désormais Sludge ne se tiendra pas le visage tendu du côté où souffle le vent ?

« Ne peut pas !... » Ecoutez un peu : je vais conter une histoire. Je connais un type à favoris, un étranger qui est professeur de musique ici et, faute de connaître un moyen meilleur, gagne ainsi son pain. Il dit que l'individu qui l'a dénoncé et forcé de fuir son pays pour échouer dans l'Ouest était un savetier bossu qui se tenait assis, cousant des semelles et chantant, en certaine cité lointaine... la ville de Rome..., dans une cave sur leur Broadway [1], et cela tout le long du jour. Il ne posait jamais de questions, ne s'arrê-

1. Une des rues principales de New-York.

tait jamais pour écouter ni regarder, ne levait pas le nez de sa pierre à battre. Il laissait le monde rouler autour de son escabeau et les nouvelles entrer dans son oreille qu'il semblait à peine dresser. Eh bien ! cet homme, voyez-vous, allait chaque dimanche toucher sa paye et recevoir les éloges du gouvernement. Pour deux dollars, à peu près, par semaine, il s'engageait à vous dire, au sujet d'un certain homme, certaine petite chose qui menait à beaucoup d'autres (parce qu'une seule vérité mène tout droit au bout du monde) et il vous rendait maître de cet homme, vous ayant appris quand il dînait et de quels plats, où il faisait sa promenade hygiénique et dans quelle rue. Son métier était de projeter ainsi son intelligence comme un fourmilier sa longue langue, douce, innocente, tiède, humide, impassible... et quand elle était tout encroûtée de petites bêtes, vite, son palais s'enrichissait de leur jus. — « Il ne peut pas, ce Sludge ! »

Je vais plus loin ; et je maintiens que l'imposture, ayant une fois atteint la profondeur convenable dans le pourri de vos natures, à vous tous (à moins que l'on ne soit fou, ou ivre... et encore !) je maintiens qu'il est impossible de tromper, — j'entends d'être découvert. Allez raconter à votre confrérie ce premier faux pas que j'ai fait, toute l'histoire d'aujourd'hui, comment vous avez surpris Sludge et agi de façon désagréable à son égard, jusqu'à ce qu'il fût forcé d'avouer et qu'ainsi il lui arrivât malheur ! Vous n'aurez pas de peine, je pense, à trouver la raison pour laquelle Sludge continue cependant à vous faire la nique.

Vous le leur avez dit, bon ! Que répliquent-ils aussitôt ? « *Monsieur, ce jeune homme m'eût-il avoué lui-même qu'il m'avait trompé, je ne le croirais pas. Il se peut qu'il trompe parfois : c'est dans la nature du médium ; ils sont ainsi faits, vains et vindicatifs, lâches, enclins à griffer... les chats aussi. Et pourtant le chat est cette bête dont vous arrivez à tirer d'étranges étincelles en frottant son poil à rebours. Il n'en va de même d'un chien, ni d'un lion, ni d'un agneau : c'est de la nature du chat.*

Monsieur ! Pourquoi pas du chien ? Demandez à Dieu qui a créé ces bêtes. Pensez-vous qu'un homme sain et bien équilibré... (à part : *comme moi*)... (à voix haute :) *comme moi-même, soit du bois dont on fait un médium ? Sacrebleu, c'est de ces êtres ambigus, hystériques, hybrides, de cette équivoque et méprisable vermine que jaillit le feu ! Il nous faut les prendre comme ils sont, quitte à nous garder de leurs tours, car nous avons besoin de leurs services. Sludge vous a trompé, Monsieur — comment, je ne puis le dire n'ayant pas été présent pour observer : il a été tenté par votre facilité à vous laisser faire — moi, il ne m'a pas trompé !* »

Merci pour Sludge ! Il me faut avoir de la reconnaissance envers de tels patrons, n'est-ce pas ? puisque ce que vous venez d'entendre est ce que je pourrais dire de mieux. C'est un défi que vous me jetez : « *Chien sauvage mal apprivoisé, donne un coup de dents à tous les étrangers, mais rampe comme il convient au signe de ton maître ! Chat, montre à quoi servent les griffes, ne les rentre que pour moi seul ! Trompe les autres si tu peux, moi si tu l'oses !* » Et, mon très sage Monsieur, j'ai osé. Je vous ai trompé d'abord, je vous ai fait ensuite tromper les autres et votre fermeté de caractère si vantée m'a aidé à malmener l'incrédule. Vous vous êtes servi de moi ? Ne me suis-je pas servi de vous ? N'ai-je pas pris pleinement ma revanche ? N'ai-je pas persuadé aux gens qu'ils ne savaient pas leur propre nom ?... et, sur-le-champ, ils avouaient leur erreur. Qui donc tenait le rôle de l'imbécile quand à un cercle de gens sensés, saisis d'effroi, les yeux ronds, la bouche bée, Sludge présentait Milton composant des chansons de nourrice et Locke raisonnant en charabia, Homère écrivant le grec avec des ronds et des croix, Asaph mettant des noires et des trilles comme musique à ses psaumes ? J'ai fait crier un esprit en déguisant ma voix, puis bravement je reprenais ma voix naturelle, narguant les imbéciles ; j'ai copié pendant une demi-page des gribouillages de fantômes, puis j'achevais de ma propre écriture sans la déguiser : « *Je conçois !* disait-on, *l'esprit se servait tout*

simplement de Sludge, et s'arrangeait de ce fonds imparfait ! »

Non, ne me parlez pas de reconnaissance. Reconnaissance de quoi ? D'être traité en singe savant ; d'être encouragé à mal faire et à me moquer du monde, à gémir ou à bouder, à ricaner ou à pleurnicher, à n'importe quoi, pourvu que le singe s'y retrouve et non l'homme. — Car alors toute disposition d'esprit se paie également d'une noisette. Maudite soit votre espèce supérieure et qui veut tout régenter ! Parce que vous détestez la fumée vous faites grimper des gosses dans votre cheminée pour la ramoner, vous forcez un médium à mentir pour vous descendre la vérité à coups de balai. Maudites soient aussi vos femmes, vos épouses, vos filles insolentes qui prennent feu ou se trouvent mal quand la main d'un homme serre la leur, mais qui, pour encourager Sludge, peuvent bien jouer avec Sludge puisqu'il n'est rien qu'un médium, rien qu'une sorte de chose qu'elles doivent ménager, cajoler... Oh ! s'y laisser prendre serait par trop ridicule ! Mais je me suis vengé, elles ont eu ce qu'elles souhaitaient : elles demandaient la vérité toute nue, et voilà qu'elle est entrée d'un pas léger, s'est assise et les a invitées à la contempler ! Il ne leur restait plus qu'à rougir un peu et à pardonner. « *Le fait est*, disaient-elles, *que les enfants parlent ainsi. Dans l'autre monde, toutes nos conventions sont infirmées, — peut-être même négligées... cela rappelle un peu les anciennes gravures, ma chère ! Le Juge en possède une qu'il a rapportée d'Italie : une grande ville dans le fond, — sur un pont, un équipage de chevaux de poste au trot — des groupes joyeux de voyageurs au bord du chemin, des paysans à leur travail, et, tout au premier plan, fort insouciantes (pourquoi pas ?), trois nymphes causant avec un cavalier, et pas un chiffon à elles trois : « Superbe ! » s'écrient les gens... Les habitudes célestes ne semblent pas très différentes. Que Sludge continue ! Nous nous imaginerons que c'est dans une gravure.* »

Si tels qui venaient chercher de la laine s'en sont retournés tondus, quel tort leur ai-je fait ? C'est eux qui l'ont

voulu : ils ont tenté l'aventure, couru le risque, joué à pile ou face et perdu, comme il arrive forcément à quelqu'un quand on joue. Ils se figuraient que moi seul devais perdre, — que j'étais un verre fumé utile pour observer le soleil en protégeant leurs yeux. Et si je m'étais trouvé être une plaque de fer rouge qu'ils eussent essayé de percer du regard et que, pour la peine, ils eussent perdu la vue, à qui la faute sinon à eux ? Au lieu que, de la façon dont vont les choses, leur perte équivaut à un gain : c'est d'autant plus honteux pour eux !

Ils ont jeté un coup d'œil dans le monde spirituel et tout ce monde-ci peut en être informé. Ils ont engraissé leur vanité qui, sans cela, serait morte de faim : quelle occasion meilleure de glousser sur un œuf d'or et, du coup, de se distinguer des autres oiseaux de même plume ? Eh bien ! pour cela, ils ont payé, et pas un prix exorbitant : à peine, sans compter d'agréables intermèdes, la valeur d'une pièce vulgaire. Lorsque vous achetez le talent d'un acteur, osez-vous demander à acquérir aussi son âme ? Tandis que mon âme à moi, vous l'achetez ! Sludge joue Macbeth, il est forcé d'être Macbeth ou vous n'écouteriez pas son premier mot. Une petite formalité suffit, qu'il jure être lui-même Macbeth, et dès lors il peut vivre son heure de parade et d'agitation [1], pérorer, cracher en parlant, brandir son bouclier, nul n'y trouve à redire. Pourquoi ne me permettait-on pas de faire des tours, Sludge étant Sludge ? — En voilà assez ! Nos comptes sont réglés. J'ai subi votre galimatias, je me suis laissé zébrer par vous d'ocre et de carmin comme un bouffon, j'ai porté le costume bariolé dont, pour métamorphoser quelqu'un, vos respectables doigts avaient cousu les pièces... oui, j'ai gagné mon salaire, j'ai avalé le pain de ma honte... où en secouerais-je les miettes, sinon dans votre figure ?

Quant à la religion... mais je l'ai servie, Monsieur ! Je

1. *Macbeth*, v. 5.

n'en démordrai pas. Avec mes « phénomènes » j'étalais l'athée les quatre fers en l'air, je donnais un coup d'épaule à saint Paul, ou tout au moins à Swedenborg. En réalité, c'est le bon moyen de déjouer ces fâcheux gaillards, — menteurs tous tant qu'ils sont, n'est-ce pas, ces sceptiques ? Pour les confondre, rien ne sert de faire le délicat : mentez vous-même ! Construisez, de votre côté de la ligne qui vous sépare d'eux, un arc-boutant, juste à la même distance que celle où, du leur, ils dressent leur contrefort ; là où les deux se rencontreront, en un point à mi-chemin, très au-dessus de nos têtes, là est la vérité ; donc choisissez votre place, entassez vos briques, mentez !... Oh ! toute honte a sa petite volupté. Ce que la neige perd en blanc, elle le gagne en rose : Miss Stokes devient... Rahab [1]... On ne perd pas au change ! Gloire à elle, pour le bien qu'elle a fait en ranimant la foi sous les côtes de la mort, en intimidant un jour ceux qui jusque-là ne s'étaient jamais laissé troubler, en nous débarrassant de toute la paillasse de leur vie par un charbon ardent pris sur l'autel ! Jadis de grands hommes ont passé des années et des années à écrire des livres pour prouver que nous avons une âme, sans parvenir à prouver grand'chose : Miss Stokes et son charbon ardent, voilà ce qu'il nous fallait, à vous, à moi ! Sûrement, pour parvenir à ce bon résultat, tout était permis : non seulement de cajoler Sludge, mais encore (à supposer qu'il lui échappât quelque petite friponnerie) de se refuser sagement à la voir. Ne louez-vous pas Nelson d'avoir mis sa lunette à son œil aveugle et d'avoir dit... comment donc ? ... qu'il n'apercevait pas le signal qui le gênait ? Oui, parbleu !

J'irai plus loin : il y a un véritable amour du mensonge que les menteurs trouvent tout prêt pour les mensonges qu'ils font, comme sont prêts la main pour le gant et la langue pour les sucreries. Au mieux, une croyance n'est jamais pure et complète. Ceux qui sont le plus avant dans

1. Rahab, l'hôtelière qui, à cause de sa foi, ne périt pas avec les incrédules (Hébreux, XI, 31).

le marécage, n'allez pas croire qu'ils se soient égarés là sans être avertis, sans avoir reçu au visage quelque éclaboussure qui leur ait fait serrer les dents et froncer le sourcil. Ils ont eu des doutes, soyez-en sûr, ils n'ont pas manqué d'invites loyales à éprouver du pied l'apparente solidité du sable. Mais comment s'arrêter ? Ils avaient engagé leur foi, avisé aussi leurs amis, il ne restait qu'un dernier pas à faire, on avait agité les mouchoirs et traité Sludge de noms d'amitié : il était plus facile de continuer d'avancer vers la terre promise pour rejoindre ceux qui, jeudi prochain, comptaient rencontrer Shakespeare ; mieux valait suivre Sludge, — avec prudence (oh ! bien sûr !) se tenant sur ses gardes (naturellement !), — mais en se dirigeant vers le centre du marécage, tout de même. A entendre les cris que vous jetez, dirait-on pas que j'ai pris Miss Stokes par la peau du cou et que je l'ai jetée à terre tout de son long, sa sotte tête la première !

Ecoutez ces nigauds, — c'est tout ce que je vous demande, — avant que j'aie commencé mon travail, avant que je les aie seulement touchés du bout du doigt ! Voici comme ils m'accueillent — écoutez, je vous en prie, car c'est du raisonnement ceci ! ... malheureusement je ne saurai pas imiter cette voix de bébé : « *Dans toutes ces histoires il doit y avoir un peu de vérité, peut-être pas plus gros qu'une tête d'épingle, mais un peu tout de même. Un seul homme peut se laisser tromper, mille difficilement : qu'un seul trompeur soit capable de les duper tous les mille serait beaucoup plus miraculeux que tous les miracles reconnus par nous...* » et cœtera. Puis, le Juge résume les faits, — ce qui ne lui arrive pas souvent, — vous prie de respecter les autorités qui s'élancent tout de suite au tribunal : comment ne remarquez-vous pas la nature limpide, la vie sans tache, l'honneur immaculé, le bon sens indiscutable du premier début, en écoutant son histoire ? Quoi ! outrager ce garçon que vous n'aviez jusqu'ici vu de votre vie parce qu'il est inquiété par des coups frappés ?

Ces gens sont des imbéciles, oui ; mais que dire de ceux de l'autre camp qui, dans le fond de leur cœur, n'ont jamais cru un seul instant ? Hommes émasculés, vides de foi, qui ont joué avec la superstition à la manière des eunuques, sans rien risquer ; gens de sang-froid qui, voyant le profit à tirer du mystère, ont saisi l'occasion et soutenu Sludge... En prosélytes ? Non, grand merci, bien trop malins !... Mais en prometteurs d'impartialité, en partisans du demandeur, en hommes que leur bonne foi oblige à hisser Sludge jusqu'à l'Aréopage et à lui soutirer des discours dont ils puissent s'emparer pour faire le critique et le cafard. Athènes ne traita-t-elle pas ainsi saint Paul ? ... En tout cas, il s'agit d' « une chose nouvelle », que la philosophie ne sait par quel bout prendre...

Et puis, il y a cet autre chercheur de perles dans les tas de fumier, — oui, votre homme de lettres qui enfile ses gants de Suède pour entreprendre Sludge avec élégance et discrétion; qui fait tomber un peu de la poussière de la doctrine et en assaisonne (il connaît la recette) sa nouvelle ou son roman, qui croit à-demi, uniquement à cause de son livre, de l'œil du public fixé sur lui et de l'argent, seule chose solide que Dieu ait créée en ce monde ! Regardez-le. Essayez d'être trop hardi, trop grossier pour le maître ! Rien à faire ! Il est l'homme à qui plaît l'ordure. Lancez-la à la pelle, éclaboussez-le en plein, il travaillera votre brun et en fera des beautés artistiques, n'ayez crainte ! Fournissez-lui la matière brute ; le jour où vous reconnaîtrez votre mensonge, vous lui tirerez votre chapeau : il sera en toilette, prêt à aller dans le monde ! Je dis « dans le monde », car c'est là qu'on goûte le succès : tous auront les égards qui conviennent, nommeront le mensonge vérité, sauf ce Monsieur silencieux, minaudier et doux qui a introduit l'étranger ; vous ne manquerez pas de soupirer : « *Comme c'est triste ! lui seul est incapable de saisir la portée de cette vérité à laquelle il a lui-même donné naissance !* » Voilà qui a la vraie saveur du triomphe ! Cet homme-là verrait volon-

tiers rouler la terre entière dans la fange du bourbier, afin de pouvoir seulement tremper le bout de son pinceau dans ce que j'appelle le plus beau des bruns et en colorer des histoires de fantômes, des contes spirites, bien plus puissamment qu'avec la terre d'ombre et le bistre banals.

Pourtant, il me semble qu'il y a une forme de sottise plus haïssable encore : c'est le sage de société, Salomon du salon, et dîneur-en-ville philosophe, le bel esprit qui se sert d'une doctrine comme d'un billot pour essayer dessus le tranchant de ses facultés et montrer combien d'opinions sensées il peut couper en morceaux durant l'instant critique qui sépare la soupe du poisson. Ces gens-là furent mes protecteurs ; et c'est à ces gens-là et à leurs pareils, dont le souvenir remonte en moi et me soulève le cœur, que j'aurais fait tort ! De la reconnaissance à ces gens-là ? La reconnaissance, alors, d'une fille envers le gigolo et le maquereau, envers ses bons amis, depuis le loustic qui cherche des plaisanteries douteuses à répéter au cercle jusqu'au décorateur de tabatières qui (l'honnête homme) se creusait inutilement la tête pour découvrir une Pasiphaé aussi « nature ». Tous et chacun la paient, lui font des cadeaux, la protègent de la police, — et comme elle les hait pour la peine ! Moi, de même. Et voilà pour le remords que j'ai de mon ingratitude envers un digne public !

Mais Dieu ?... Oui, c'est une question grave. Eh bien ! Monsieur, puisque vous insistez.., (vraiment comme vous savez me forcer à tout dire ! Je ne parle pas de vous, bien entendu, quand je dis « ces gens-là » : Moi vous haïr ! Mais cette miss Stokes, ce Juge !... Assez, merci... oui, du sucre... Merci, Monsieur).... Allons-y donc ! Me croirez-vous, pourtant ? Vous avez entendu mes aveux, je ne m'en dédis pas d'un seul mot : j'ai trompé quand j'ai pu, j'ai imité des coups frappés en faisant craquer mes doigts de pieds, j'ai fait mouvoir de fausses mains, j'ai écrit, sans

appuyer, des noms avec de l'encre sympathique, obtenu des lumières odiques en frottant le phosphore des allumettes, etc... Croyez cela; croyez ceci, sur le même témoignage, bien que j'aie l'air de redresser ce qui était de travers, de dédire ce que j'avais dit, de remettre debout ce que j'avais renversé. Je n'y puis rien : c'est la vérité. La vérité, on dirait que j'en vomis aujourd'hui. — Ce métier que je fais, je ne sais pas..., je ne suis pas sûr qu'il n'y avait pas, au fond, quelque chose, malgré les trucs et le reste. Vraiment, j'ai besoin d'éclairer mon propre esprit. Il y avait des trucs, c'est vrai, — mais ce que je vais ajouter est vrai aussi.

D'abord (ça ne vous frappe pas, Monsieur, quand vous remontez à l'origine ?), le premier fait qu'on nous enseigne est qu'il existe, au-delà de ce monde, un autre monde occupé non par des hommes mais par des esprits; que beaucoup d'habitants de cet autre monde ont jadis séjourné ici, que tous ceux de ce monde-ci iront dans celui-là et que, par suite, nous qui sommes incarnés ici-bas, nous devons avoir, à connaître les façons de ce monde supérieur, exactement le même intérêt que (selon toute analogie probable) le peuple désincarné à regarder ce qui nous arrive, dans l'ancien monde, à nous ses fils, ses successeurs et tout ce qui s'ensuit. Oh oui! sans doute ils ont des facultés accrues convenant à leur état nouveau, — anciennes amours pacifiées, anciens intérêts mieux compris, — ils nous surveillent, ayant des yeux pour voir, des oreilles pour entendre, des mains pour assister, tout cela en proportion de leur état d'évolution : ils nous devancent, voilà tout. Ils font ce que nous faisons, mais de façon plus noble, ils usent de vaisselle plate (pour me servir d'une image) au lieu que nous mangeons dans de la faïence.

Cela étant admis, je demande maintenant quel peut être le mode de communication entre nous autres hommes, ici, et ces ex-hommes, là-bas. D'abord il y a les paroles de la Bible, puis l'histoire avec son élément surnaturel, — vous

m'entendez — tout cela, nous l'avons sucé avec le lait maternel, nous avons grandi avec, enfin cela nous a pénétré jusqu'à devenir os de nos os et chair de notre chair. Vous le voyez, dès le départ, nous sommes en contact avec le miraculeux, nous savons, en tout cas, qu'il a existé autrefois : quel est dans cette discussion qui va du connu vers le mystérieux, le premier pas que nous faisons, que nous sommes forcés de faire ? Evidemment celui-ci : « Ce qui a été jadis, pensons-nous, peut encore être aujourd'hui. Puisque le fantôme de Samuel est apparu à Saül, il va de soi que l'esprit de mon frère peut m'apparaître à moi. » Allez dire cela à votre professeur ! Que répondra-t-il ? D'où vient cette première ombre de doute sur son front naguère si brillant de foi ? « *De telles choses ont été*, dira-t-il, *et assurément de telles choses peuvent être encore : mais je conseille la méfiance aux yeux, aux oreilles, à l'estomac et, par-dessus tout, à votre cerveau, à moins qu'il ne s'agisse de votre arrière-grand'mère, toutes les fois qu'on viendra vous proposer un fantôme.* » En fin de compte, on fait un compromis : C'est entendu, nous avons aujourd'hui un moyen de communication, tout comme au temps de Saül ; seulement le moyen diffère : Comment, quand et où le trouver ? à nous de chercher. Je demande alors : n'est-il pas tout naturel qu'une personne née dans ce monde et ayant subi l'empreinte d'un tel enseignement débute avec la ferme espérance et le désir sincère de trouver sa part personnelle du secret, — bref son fantôme particulier ? J'entends une personne née pour regarder dans cette direction, car les natures sont diverses : voyez, par exemple, l'espèce des peintres ; tel homme vivra cinquante ans sans savoir si l'herbe est rouge ou verte, — « *Il est absolument insensible à la couleur* », dites-vous ; — tandis que tel autre, tout enfant, ramasse et met de côté des cailloux polis, à cause de leurs taches bleuâtres et de leurs veines rosées : « *Donnez-lui sans tarder une boîte à couleurs... !* » De même, je suis né, moi,... vous ne me permettez pas de dire « médium »... mettons :

voyant du surnaturel en tous temps, lieux et modes... cela va-t-il ?

Bien entendu nous avons été, au départ, tous les garçons de même âge et moi, munis du même fonds de vérités bibliques ; seulement ce que chez les autres vous nommez sentiment, instinct, raisonnement aveugle mais impératif, leur a de bonne heure enseigné que l'ancien monde avait une loi et le nôtre une loi différente, — « *A un monde nouveau, des lois nouvelles,* » se sont-ils écriés, — moi j'ai crié : « *Il n'est pas d'autres lois que les anciennes, on les voit partout en action !* » ; et, à l'aide de ces lois, j'ai expliqué ma vie à la manière des Juifs, qui pour moi restait valable. C'étaient des esprits qui causaient les bruits, les fées qui agitaient les lumières, Santallam qui descendait, la nuit de saint Sylvestre, pour bourrer de gâteaux le bas pendu à mon lit, remplacer les souliers usés, nettoyer l'ardoise, maculée par les doigts, de l'addition à qui la veille il était arrivé malheur [1].

Cela ne pouvait durer longtemps : je découvris bien vite qui faisait ces prodiges et dans quel but, mais est-ce que j'en pris mon parti comme mes camarades ? Dorénavant, plus de surnaturel ? Pas le moins du monde. Qu'est-ce qui pousse les billes de billard ? Vous répondrez : « Une queue de billard » : « Oui, me suis-je dit, une queue de billard, mais quelle main appuyée à la bande a fait mouvoir la queue ? Quel agent invisible, hors du monde, a soufflé à ses marionnettes de faire ceci ou cela, leur a mis dans l'esprit les gâteaux, les souliers, l'ardoise, à ces mères et à ces tantes et même à ces maîtres d'école ? » Voilà le point où je me suis élevé d'un bond et où, depuis lors, je me suis tenu. Je raisonne exactement de même aujourd'hui, en toute sincérité, au sujet des événements imprévus de

1. En Angleterre et en Amérique, la coutume de mettre les souliers dans la cheminée la nuit de Noël est remplacée par celle d'exposer le 31 janvier les bas où les enfants croient que le vieillard Santallam vient déposer les cadeaux.

plus grande importance, ce que vous appelez les pertes et les gains sérieux de ma vie. Que sais-je de votre monde et que m'importe ? Qu'il soit ou paraisse être, je m'en bats l'œil ! Ce qui m'importe, c'est moi-même ; moi-même, je suis l'entière et seule réalité au sein d'une foire, d'un marché public qui se presse alentour : les choses n'ont pas d'autre usage. Il est facile de dire qu'elles servent de vastes desseins pour le plus grand profit de leurs illustres individualités ; que ce soit vrai ou faux, ça m'est égal : toute chose peut avoir deux usages. Qu'est-ce qu'une étoile ? Un monde, ou le soleil d'un monde : mais ne sert-elle pas aussi de chandelle, d'horloge, de baromètre et d'almanach ? Les étoiles ne sont-elles pas mises là comme signes qu'il faut tondre nos moutons, semer le blé, émonder les arbres ? — La Bible le dit.

Eh bien ! j'ajoute un usage de plus à tous les usages reconnus, et je vous déclare que si j'aperçois la Grande Ourse aujourd'hui à minuit, elle me donne l'avertissement suivant : « Sludge ! va, sans perdre un jour de plus, te faire couper les cheveux ! » — Vous riez ? Pourquoi donc ? Cet avertissement donnerait-il trop de peine à Dieu ? Non ; mais Sludge paraît bien petit pour une telle faveur : Merci, Monsieur ! C'est là votre avis, ce n'est pas celui de Sludge. Vous et vos gens vertueux, vous vous ébahissez bien devant la Providence, vous allez bien chercher dans l'histoire pour nous y faire remarquer non seulement les complots-des-poudres déjoués, les couronnes maintenues sur les têtes des rois de façon suffisamment miraculeuse, mais aussi les grâces particulières ! ...Oh ! Monsieur ! vous m'avez parlé d'inventions de ce genre ! Vous m'avez raconté comment vous-même, certain jour mémorable, ne trouvant pas votre mouchoir, — juste au moment où vous veniez de sortir, vous savez ! — vous étiez rentré le prendre, aviez manqué le train, et, de ce fait, sauvé votre précieuse personne du sort subi par les trente-trois autres que la Providence avait oubliées. Vous me racontez ça, et vous me

demandez ce que j'en pense ? Eh bien ! Monsieur, puisque vous tenez à le savoir, — je pense ceci : si vous et la ville de Boston par-dessus le marché aviez été soufflés en l'air comme pelures d'oignons brûlées,... quelle importance ? Très grande pour vous, sans doute ; mais moi, indubitablement, la coupe de mes cheveux m'intéresse davantage, parce que, si triste que puisse sembler cette vérité, Sludge est de toute importance pour lui-même. — Chaque année, vous réservez ce jour-là pour une action de grâces spéciale (on n'est pas un païen !). Eh bien ! moi qui ne puis me vanter de l'avoir échappé belle comme vous, supposez que je dise : « *Je ne remercie pas la Providence, ne lui devant pour ma part aucune gratitude* », vous me reprendriez aussitôt : « *Ah ! mais vous lui en devez, vous et tout homme vivant, pour les bienfaits reçus à toute heure du jour... Si seulement vous saviez ! Moi, j'ai vu ma grâce suprême : chacun à la sienne... Si seulement ils voyaient !* » Tout de même, Monsieur, pourquoi ne voient-ils pas ? « *C'est qu'ils ne veulent pas regarder — ou peut-être qu'ils ne peuvent pas.* »

Alors, Monsieur, supposez que je puisse faire, que je veuille faire et que je fasse au microscope, comme il convient, l'examen de chaque heure avec son infinité d'influences qui travaillent au profit de Sludge. Car tel est bien le cas : j'ai aiguisé ma vue jusqu'à apercevoir un signe providentiel dans le feu qui s'éteint, dans l'eau du thé qui bout, dans la pièce de dix cents qui adhère à la poche trouée. Dites que ce sont des idées que je me fais, que de tels faits sont trop infimes pour occuper la Providence, et, du coup, ces mêmes remerciements que vous me soutirez deviennent un paiement démesuré : remerciements de quoi, si rien ne nous protège ni ne nous guide, nous pauvres hommes ? Non, non, Monsieur ! Il faut mettre votre orgueil de côté et vous résoudre à admettre Sludge aux bénéfices ! Ma vie se règle sur les signes et les présages. J'ai regardé le toit où les pigeons se posent : « Si c'est l'oiseau du bout, le blanc, qui s'en-

vole d'abord, j'avouerai tout quand il me rossera ; mais pas si c'est le bleu », voilà ce que je m'étais dit, la semaine dernière, pour le cas où vous me surprendriez ; c'est le blanc qui s'envola, — et, vous voyez, Monsieur, j'avoue ! Peut-être sont-ce là des façons capricieuses que la Providence me réserve à moi seul, comment savoir ? « *C'est peu probable* », dites-vous. Voyons, était-il plus probable que ce monde-ci, seul entre tous les autres, les millions de je ne sais quoi, serait justement choisi pour la confection d'Adam et toute la suite de l'histoire ? Pourtant l'histoire est vraie, vous savez. Cette argile indigne fut ainsi honorée jadis ; pourquoi ne serait-il pas honoré de même, l'indigne Sludge ? Sommes-nous trafiquants en mérite ? Faisons-nous étalage de haillons immondes ? Tout ce que vous pouvez opposer à mon privilège c'est qu'avec vous on ne s'y est pas pris de même, — ce dont je ne doute pas.

Ma chance est toute gratuite : je suis rompu aux signes de tête et aux clignements d'yeux, je n'ai pas besoin qu'on me convoque officiellement. Vous, vous avez un domestique, vous criez son nom, vous sifflez, vous battez des mains, vous frappez du pied ou tirez le cordon de sonnette : c'est tout un ; il comprend que vous avez besoin de lui, le voilà qui arrive. J'arrive de même à un coup frappé. Vous, Monsieur, vous attendez la voix de la sonnette, vous ne bougez pas avant d'avoir perçu le tintement clair de la raison ou l'appel bref de la nature ou ce rire traditionnel qui avait coutume d'égayer le visage de votre mère levé vers le ciel : hors ceux-là, vous pensez qu'il n'y a pas d'appels authentiques, pas vrai ? —... Eh bien ! quand vous les aurez entendus, vous y répondrez, vous vous lèverez précipitamment, vous irez à grands pas silencieux vous présenter, et vous trouverez Sludge arrivé avant vous, Sludge qui avait bondi au bruit du doigt frappant sur la cloison !... De nous deux, je considère que c'est moi l'homme le plus religieux. La religion, c'est tout ou rien ; ce n'est pas qu'un sourire de satisfaction,

Monsieur, ou un soupir vers le ciel — une qualité spéciale à l'argile fine comme la blancheur ou la légèreté, c'est plu tôt l'essence même de l'essence, la vie de la vie, le moi du moi. Je vous dis que les hommes se refusent à le voir ; quand ils s'y décideront, ils comprendront. Moi, je ne vois rien d'autre : mes yeux, mes oreilles, ma bouche, ne sont que regard et qu'attente ; rien ne m'échappe, tout m'est une indication, un instrument, une aide. Tout cela est absurde, et cependant, au fond, il y a quelque chose, je le sais : Jusqu'à quel point ? Pas de réponse ! Qu'est-ce que ça prouve ? Tout compte fait, l'homme reste un homme, voué à sa pauvre part de maladroite besogne ; mais si quelque chose se fait, de ce genre, le cas se présente-t-il de même que si rien ne se fait ? — Admettons qu'en devinant le sens de l'appel qu'a frappé le doigt, je me trompe neuf fois sur dix... Et si la dixième fois je tombe juste ? Si la dixième pelletée de quartz pulvérisé me livre la pépite ? Je ramasse, je broie, je crible le tout, et négligeant l'insuccès, je saute sur la réussite.

Ainsi, pour vous en donner une idée, (rira bien qui rira le dernier !) quand je vois un homme pour la première fois, qu'est-ce que je fais ? — Je compte les lettres qui forment son nom et, suivant que le chiffre est pair ou impair, je conclus et m'oriente. Votre respectable nom est Hiram H. Horsefall, — et n'ai-je pas en vous trouvé un patron ? « *Vais-je tromper cet étranger ?* » — Je prends des pépins de pomme, j'en fourre un dans chaque coin de mon œil et si celui de gauche tombe d'abord (pour vous, Monsieur, celui de gauche resta en place), je suis averti, il faut cette fois lâcher l'affaire. Vous, Monsieur, qui souriez, vous sentant bien au-dessus de ces sottises, vous jugez les gens par d'autres règles : vos règles ne sont-elles jamais en défaut ? Dites-moi, de grâce, par quelle règle avez-vous jugé Sludge jusqu'ici ?

Oh ! soyez-en sûr, vous faites des bévues, tout le monde en fait, tout comme moi, et dans des matières beaucoup

plus simples que celle-ci ! Par exemple, j'ai connu deux fermiers, l'un, prétendu sage, qui étudiait les saisons, fouillait dans les almanachs, alléguait les températures de rosée, enregistrait les gelées, et qui déclara, comme résultat de ses travaux, que l'été suivant serait plutôt humide... Ce fut la sécheresse. Son voisin prédit cette sécheresse, sauva son foin, son blé, gagna ainsi cent pour cent. D'où venait sa science ? De ce que, dans les derniers jours de mars, une génisse tavelée raidissait sa queue vers le soir, et, je ne sais comment, il se mit dans la tête que cela annonçait la sécheresse ! Je ne m'attends pas à ce que tout homme puisse en faire autant : un tel baiser se reçoit par faveur. Il faut, pour cela, se donner un certain tour d'esprit spécial, — faire prendre un pli à la chair aussi. Soyez paresseusement éveillé, la bouche ouverte comme mon ami le fourmilier qui laisse tous les atomes mal surveillés de la nature se fixer sur sa langue, et d'un coup les avale ! Croyez que vous êtes en ce monde le seul, celui pour qui le monde a été fait ; attendez qu'il vienne vous chatouiller la bouche... Alors vous verrez l'essaim bourdonnant des mouches actives, nuées de coïncidences, éclore, grandir, se reproduire, se multiplier et vous donner à manger tout votre saoûl.

Je n'ai pas la prétention de m'affecter de votre sourire, Monsieur, oh ! je vois bien ce que vous pensez ! Une intimité pareille, un commerce aussi suivi, un échange de services aussi déclaré, cette sympathie étroite de l'infiniment grand avec l'infiniment petit que dénote ici une succession de signes et de présages, de bruits et de feux, — comment les concilier avec le texte traditionnel et auguste du « Nom grand et terrible » ? Le Saint des Saints s'abaisse-t-il à de tels jeux d'enfants ?

Je vous en prie, Monsieur, suivez-moi un moment, et je tâcherai de vous répondre. Le « *Magnum et terribile* » (est-ce bien dit ?), c'est avec ça que les gens ont débuté aux premiers jours ; et tous les actes qu'ils tenaient pour probants

étaient les coups de tonnerre, les éclairs, les tremblements de terre, les cyclones, dirigés sans conteste contre les hommes dont ils causaient la mort. Là, et là seulement, ils voyaient la Providence à l'œuvre, — ce que voyant, il était naturel que les têtes se missent à trembler, les mains à se tordre, les genoux à s'entrechoquer au souffle de la première lettre du Nom. — Même, je me suis laissé dire que les Juifs se refusent à l'écrire, oui, aujourd'hui encore, ou à la prononcer tout haut (vous savez mieux que moi si c'est vrai). Une fois passé chaque accès d'épouvante, les hommes allaient se blottir (parce qu'il faut bien que les gens, une fois nés, vivent) hors de son influence et de son contrôle, dans un coin du monde resté dans l'ombre, lieu sûr que la peur n'avait pas atteint. C'est là qu'ils regardaient alentour, qu'ils reprenaient haleine et se sentaient vraiment « chez eux », si l'on peut dire. Quant au courant des choses ordinaires, à la vie quotidienne, ils méprisaient cela comme il sied ; aucun Nom ne poursuivait l'homme, du sommet de la montagne où règnent les feux jusqu'au pied où se trouve son trou de souris personnel, dans lequel il mangeait, buvait, en un mot vivait : telles étaient les affaires ordinaires de l'homme — trop petites pour mériter le tonnerre, « petites », disaient les gens, « petites », ils y insistaient avec complaisance en ces grands jours ! Un grain de sable, un brin d'herbe... quoi de plus méprisable qu'un brin d'herbe, sauf peut-être la vie de la mouche ou du ver qui s'y nourrissait. Ceux-là étaient « petits », les hommes étaient grands. Eh bien ! Monsieur, l'ancien état a, depuis lors, quelque peu changé et le monde aujourd'hui a pris un autre aspect. Quelqu'un retourne notre lunette, ou bien y met une nouvelle lentille : l'herbe, le ver, la mouche deviennent gros ; nous nous apercevons que les grandes choses sont faites de petites et que les petites vont en diminuant jusqu'à ce qu'enfin, derrière elles, paraisse Dieu. Parlez de montagnes maintenant ? Non, nous parlons d'une motte de terre qui s'accumule en montagne, des infiniment

petits qui peuplent la motte et de Dieu qui les créa. Le Nom surgit derrière une cellule, la plus simple des choses créées : rien qu'un sac qui est à la fois bouche, cœur, jambes et ventre, mais qui vit cependant et qui sent et qui, concluons-nous, ne pourrait faire ni l'un ni l'autre s'il était encore simplifié d'un degré. Le petit devient l'effrayant et l'immense ! La foudre ?... allons donc ! ne parlez plus de çà ! Une bouteille en étain, un bout de soie graissée, avec un brin de fil de fer et un bouton de cuivre, — et vous avez de la foudre pour un dollar ! Mais la cellule... la vie de la plus petite des choses ?

Non, non ! Ceux qui prêchent et qui enseignent essayent autre chose et, cette fois, se rapprochent de la vérité. Ils écartent le tonnerre et l'éclair : « *C'est une erreur*, disent-ils, *la foudre ne tombe ni pour effrayer, ni pour amuser, mais pour faire un bien appréciable, comme en font les marées, les variations du vent et autres phénomènes naturels, — par « bien », il faut entendre un bien pour l'homme, pour son corps ou son âme. Directement ou indirectement, toute chose est destinée à l'homme, voilà un point réglé. Que notre texte soit à l'avenir* : « *nous sommes Ses enfants* ». Et les voilà qui discourent de l'intention et des moyens, de tout ce qui entretient le jeu d'un incessant amour... Voyez le livre qui a reçu le prix Bridgewater.

Disons amen ! Eh bien ! Monsieur, je vous pose une question. Je suis un enfant ? Soit ! sans perdre de temps, je vous prends au mot : comment vais-je bien jouer mon rôle d'enfant ? Pensez à votre sainte mère, Monsieur... viviez-vous avec une pensée de ce genre-ci pour vous tracasser ? « *Il est en son pouvoir de m'étrangler, de me poignarder ou de m'empoisonner ; elle peut me mettre à la porte ou m'enfermer à clef ; elle peut même ne pas s'en tenir au présent mais encore me dépouiller dans l'avenir de la fortune qui me revient* (puissiez-vous en jouir longtemps, Monsieur !), *pour tout dire, elle peut désenfanter l'enfant que je suis* ». Vous n'avez jamais eu de pareilles idées ? Moi non plus. Moi, qui m'avouant

enfant avec franchise dès le début, ne puis à la fois avoir peur et me sentir rassuré. Par conséquent, ne craignez rien : sachez ce qui pourrait être, sans doute, mais sachez aussi que cela ne sera pas, du moins dans mon cas à moi qui suis l'héritier légitime du royaume, ainsi que vous le proclamez. Mais croyez-vous que je m'arrête là ? Vous étonnerez-vous que j'ose prétendre à trouver l'habit et le service auxquels a droit l'héritier légitime, si cherchant les signes qui s'appliquent à une telle personne, je les reconnais aussitôt pour irrésistibles ?

Convenez que cet hommage, un fils y a strictement droit et (sans vous arrêter aux signes de tête, aux coups frappés, ni aux clins d'œil) que c'est purement et clairement le surnaturel qui s'avance et rend hommage. Oui, bien entendu, j'ai des pressentiments, mes rêves se réalisent. Je vois un ami qui siffle, tout vêtu de blanc, gai comme pinson et j'apprends qu'il est mort. Je prends en grippe un chien qui longtemps fut mon favori ; je le vends ; il devient enragé la semaine suivante et se met à mordre. Je gage que cet étranger va s'amener aujourd'hui, que je n'ai pas vu depuis trois ans : le voilà qui frappe à la porte. Je parie qu'il y a soixante pêches sur cet arbre, que je ramasserai un dollar au cours de ma promenade, que le cousin du frère de votre femme s'appelle Georges — et je gagne sur toute la ligne. Ah ! ici vous vous cabrez ! Il y a don et don, pensez-vous, vous voudriez distinguer entre la prédiction de Washington et la démangeaison que Sludge sent à son coude quand, au whist, il doit jouer atout. Pour Sludge, dites-vous, c'est trop absurde !

La démarcation il faut bien la tracer,
Mais je ne la mets pas là où vous la placez...

Dieu nous garde, je deviens poète ! Il est temps de finir. — Comme vous m'avez fait parler, Monsieur ! — Je demande seulement ceci : Suis-je ou ne suis-je pas l'héritier ? Si je le suis, alors, Monsieur, rappelez-vous que ce personnage

(à en juger par ce que nous lisons dans le journal) a besoin, en plus d'un chevalier tout doré pour promener sa couronne, d'un autre serviteur, — un duc, je pense, — qui lui tienne son egg-nogg tout prêt. Je ne vois pas pourquoi il se priverait de services, puisque, dans la maison de son père, les domestiques abondent.

Assez causé ! Mon erreur est de proclamer une vérité trop évidente. Eh quoi ! en est-il un seul de ces gens qui se disent incrédules, de vos gens intelligents, qui n'a pas rêvé son rêve, rencontré sa coïncidence, bronché sur un fait qu'il ne peut expliquer, que (vous dira-t-il en souriant) il est trop philosophe pour considérer comme surnaturel, en vérité, — qu'il nommera donc une énigme, un problème, et dont il sera fier ? Il vous recommandera toutefois de ne pas cesser d'être sur vos gardes, parce qu'un fait, vous savez, ça ne suffit pas à bâtir un système ni à prouver que ceci est une fuite occasionnelle d'esprit sous la matière. Voilà le genre ! De même que les peaux-rouges sauvages ont recueilli, morceau par morceau, le fait en Californie, je veux dire le bel or gisant sous le gravier, l'ont amassé, mais jamais n'ont bâti de systèmes et n'ont creusé le sol, de même que les hommes raisonnables présentent dans le creux de chacune de leurs paumes une poignée d'expérience, un fait étincelant qu'ils ne peuvent expliquer ; et, parce que tout le reste de leur vie est explicable, « qu'est-ce que ça prouve ? » disent-ils. Au lieu que moi, je saisis le fait, la parcelle d'or, et je rejette le sale résidu de vie ; j'ajoute cette parcelle à la parcelle que chacun des cent mille imbéciles de philosophes du même genre a découverte, — cela jusqu'au moment où je vois l'or, tout or, rien que de l'or : vérité sans conteste bien qu'inexplicable ; et voilà le miraculeux qui apparaît banal ! Les autres imbéciles croyaient à la boue, et ne reconnaissaient pas l'or qu'ils voyaient : était-ce si étrange ? Tous les hommes naissent-ils capables de jouer les fugues de violon de Bach, de terminer l'assaut avec le fleuret en quarte, de sauter leur hauteur, de découper le gigot avec

un sabre, de dessiner un cinq en patinant, de blouser la rouge au billard, de se couper les ongles en nageant, de couvrir à la rame un mille en cinq minutes, de se hausser de trois pieds en l'air à l'aide du bras gauche, de faire de tête des additions de cinquante chiffres, etc... car les exemples abondent ? La veine aidant, Sludge voit les faits spirites que ses compagnons s'efforcent en vain de voir, peut rivaliser avec ces gens-là et prendre sa part des avantages !

Mais sa part, aussi, des inconvénients ! Réfléchissez-y tout seul : moi, le courage me manque, Monsieur, et le feu est en cendres. Toute médaille a son revers, chacun sait ça. Oh ! Monsieur, nous sommes égaux, vous et moi ! Le gaillard aux longues jambes, si ses longues jambes gagnent la course, a le bras court et peu de cervelle : pensez-vous que j'échappe au sort commun ? Je suis né avec une chair si sensible, une âme si éveillée que, l'entraînement aidant l'une et l'autre, je devine ce qui se passe derrière le voile, tout comme la grue captive sent la saison des amours dans les îles où vit sa race, et, par quelque nuit de lune, se livre à des danses solitaires, comme si votre cour intérieure était un plant d'épices ; c'est de la même façon que je sais ce qui se passe dans le monde des esprits. Tandis que vous, aveugle comme une taupe à ce point de vue, vous pouvez, en compensation, Monsieur, serrer le poing et m'envoyer rouler par terre : vous pouvez monter ce sacré cheval que vous avez, si chaud avec une bouche si dure ; rire quand il fait des éclairs ; jouer avec le grand chien ; dire tout ce que vous pensez, même si quelque ami doit en prendre ombrage, ne jamais vous vanter, ne jamais fanfaronner, ne jamais rougir... En un mot, vous avez du courage et moi je suis un lâche... Voilà ! — Je le sais, je n'y peux rien... Sottise ou non, devant le danger, je suis paralysé, ma main n'est plus une main, ma tête n'est plus une tête. Vous pouvez sourire et passer votre pipe dans l'autre coin de votre bouche : vos dons ne sont pas les miens. Voudriez-vous d'un échange ? Non, mais vous ajouteriez volontiers les miens aux vôtres : par-

bleu ! Moi aussi parfois, je soupire, j'ambitionne d'être plus solide, de pouvoir dire la vérité sans flancher, de garder mon sang-froid devant la menace, de tenir moins à me bien vêtir, à provoquer l'étonnement des étrangers, à manger de bonnes choses. Quand je veux m'amuser, je ferme les yeux et je m'imagine dans ma tête que je suis tantôt le Président, tantôt Jenny Lind, tantôt Emerson, tantôt le Benicia Boy [1] et tout le monde civilisé s'émerveille et adore... Je sais que c'est de la sottise et pis encore : je sens que ces habitudes vous sapent, criblent l'âme, mais je ne puis me guérir... découragement, désespoir, et puis, hé là ! presto ! un tour de roue, le dessous vient au-dessus, le destin donne pleine compensation : Sludge sait et voit et entend cent choses qui vous échappent à tous. J'ai mon goût de vérité tout comme ma teinte de mensonge ... C'est du vice, à coup sûr, mais vous avez aussi vos vices : je suis satisfait.

Quoi, Monsieur ! Vous refusez de me serrer la main ? ... « *Parce que je triche ! Parce que vous avez découvert ma tricherie !* » Voilà de quoi faire sacrer un apôtre ! Mais, quand je triche,

En désir, en action, et suis pris sur le fait,
Etes-vous ou, plutôt, suis-je très sûr du fait ?

(Encore des vers ! Que voulez-vous, je me sens comme inspiré !) Parfaitement, je n'en suis pas sûr ! Peut-être suis-je innocent comme l'enfant qui vient de naître. Comment il débuta, ce don que j'ai, peu importe ; ce qu'il est devenu finalement aujourd'hui, voilà la question : répondez à cela ! Peut-être, si j'avais vu quelle main tenait la mienne et où elle me conduisait, serais-je mort de peur, et ainsi je fus amené à croire que je me conduisais tout seul. Si, d'un toit à l'autre, je posais une planche large de six pouces, vous ne feriez pas un pas pour traverser la rue, même à l'appel de votre mère, mais moi, malin, si je colle du

1. Jenny Lind, cantatrice suédoise qui fit en Amérique une tournée célèbre dirigée par Barnum ; le Benicia Boy, pugiliste nègre.

papier de chaque côté de la planche et vous jure qu'elle est un pavé solide, vous traverserez, en sifflotant un air, ne sachant pas que Beacon street s'étend à cent pieds au-dessous. J'ai marché de cette façon : J'ai pris le papier trompeur pour de la pierre. Je me sentais poussé à mettre en route une chose qui, le départ donné, courait vraiment toute seule. Ainsi la bière coule une fois le siphon amorcé ; lancez le cerf-volant, il prend le vent et flotte par ses propres moyens. Ce morceau de vérité, ne le laissez pas pourrir inerte, faute du levain d'un mensonge salutaire venu à point. Mettez un œuf de plâtre sous la poule qui glousse, louablement déçue, elle en pondra un vrai tous les jours, durant six semaines. J'ai dit mon mensonge, et j'ai vu la vérité venir à sa suite : merveilles qui ne sont pas de mon fait. Tout n'était pas tromperie, Monsieur, j'en suis certain. Je ne sais vraiment pas si parfois je pousse votre main quand l'écriture spontanée s'étend si loin, ni si mon genou soulève la table à toute cette hauteur, ni pourquoi l'encrier ne tombe pas du bureau qui penche, ni pourquoi l'accordéon joue une valse plus jolie que celle que je pourrais tapoter au piano, ni pourquoi je parle tellement plus que je ne comptais faire et décris tant de choses que je n'ai jamais vues. Je vous assure, Monsieur, que dans un sens, je me refuse à rien croire : chacun peut tricher, veut tricher et triche ; mais, dans un autre sens, je suis prêt à croire, moi-même, que toute tromperie est inspirée et qu'un germe de vérité anime tout mensonge.

Peut-être demandez-vous pourquoi je m'abaisse jusqu'à tricher du tout si je sais un moyen de m'en passer ? Je vais vous dire.

Il y a toujours un étrange et doux sentiment de sacrifice à s'avilir l'âme dans un noble but. N'est-ce pas Hérodote (je voudrais tant savoir le latin !) qui décrit l'holocauste de la virginité du pays que demandaient les vieux riches égyptiens ? (je n'en ai qu'une idée vague... aidez-moi, Monsieur !). Cela représentait une intention dans l'univers, un

jour dans la vie, une heure dans le jour... après quoi, la pureté et un voile jeté sur le passé pour jamais. Eh ! ils comprenaient pas mal de choses, là-bas, dans cette cité sur le Nil... ou ailleurs ! J'ai toujours juré qu'après le mensonge d'un instant et le gain final, je m'en tiendrais à la vérité : ceci, Monsieur, ce fait tout simple, tout rond, touche au fond même de la question ; admettez-le, vous aurez la clef de bien des énigmes. Aussi bien, en fin de compte, pourquoi me donner du mal pour tant faire reluire les choses ? Qu'est-ce que ça me fait ? Je trompe pour me défendre, voilà une réponse à un monde de trompeurs ! Tromper ? à coup sûr, Monsieur ! le monde mérite-t-il rien d'autre ? Qui donc le prend comme il le trouve et remercie son étoile ? N'a-t-il pas besoin d'être arrangé, tourné, fourbi et poli ? Vos soi-disant grands hommes acceptent-ils une seule vérité dans l'état où on la trouve, ou s'essayent-ils à la remettre à neuf ? — Qu'est-ce que votre monde ? Vous êtes né ici, vous qui, je me hâte de le dire, êtes un des mieux partagés, que ce soit pour la tête et le cœur, le corps et l'âme ou pour tout ce qui leur vient en aide. Eh bien ! regardez en arrière : laquelle de vos facultés est parvenue à sa plénitude, s'est fait rendre justice entière, en croissant par temps de pluie, en attendant son heure, en solidifiant son développement quand le sol était mort, en lançant ses pousses, en s'étendant de tous côtés, la saison venue ?... Jamais cela n'arrive ! Vous avez poussé, et le froid vous a mordu ; vous vous êtes endormi quand le soleil vous invitait à bourgeonner ; chacune de vos facultés a entravé sa voisine et, en fin de compte, tout ce que vous pouvez dire en votre faveur c'est : « *J'eusse été un arbre sublime sous d'autres climats.* » Et pourtant celui-ci était le climat qui vous convenait, si vous aviez su prévoir les saisons.

Jeune, on a de la force à revendre, comme en ont les sources profondes. Vieux... oh ! alors, en effet, voyez le labyrinthe de tuyaux hydrauliques qui vous serviraient à

faire marcher de merveilleux jeux d'eau !... seulement, il ne reste plus d'eau pour alimenter. Jeune, vous avez un espoir, un but, un amour, vous jouez à pile ou face ; c'est pile : vous perdez... vous ne renoncez pas, gardant au fond du cœur, malgré le froid et la douleur, je ne sais quelle étincelle abritée contre les souffles d'alentour. Tout cela se calme avec le temps ; le moment est venu du triomphe de l'âge : la lumière secrète que vous comptiez répandre sur la face changée des choses, élevez-la sur le trépied !... Trop tard : elle est éteinte. — Ce qui vous reste de temps à vivre, passez-le à vous demander lequel valait mieux de la lumière enfouie qui jamais ne se révéla ou du flambeau qui, une fois refroidi, eut toute liberté de briller.

Admettez-donc ceci encore : cherchez-en le fruit, non pas dans le plaisir (nous savons que ce n'est qu'un rêve ici-bas), mais dans la connaissance qui peut servir en une autre occasion, en une autre vie... Ce monde vous échappe : vous avez acquis sa connaissance pour le prochain. Quelle connaissance, Monsieur, sinon que vous ne savez rien ? — Oui ! vous vous demandez s'il valait mieux être créé homme ou bête, s'il existe rien de vrai, si le mal et le bien s'opposent. — Sans noblesse ni vilenie, sans dedans et sans dehors... voilà votre monde !

Livrez-le moi ! Je le frappe vivement du sceptre en carton d'Arlequin : de quoi a-t-il l'air, maintenant ? — Il a changé, comme au premier retour de la vague montante, une roche plate, rugueuse d'algues rouillées : toute cette matière sèche, morte, inutile, renaît à la vie, à la lumière : pareillement ce monde envahi par l'afflux de l'autre.

Je trompe... et quel est l'heureux résultat ? Aussitôt, vous trouvez que pleine justice vous est rendue, que tous vos besoins sont satisfaits, apaisées toutes vos ignorances, dissipées toutes vos folies. Désormais, plus de labeur d'une vie entière au prix de moins que rien ! plus de voile qui vous maintienne enchaîné plus durement, semble-t-il, que des fers, sans que vous puissiez seulement étirer vos bras et

vos jambes dans la lumière du soleil interdite par les moralistes. — Que désirez-vous ? Vous n'avez qu'à parler et, voyez... vos lacunes sont comblées, vous vous sentez enfin complet. Bacon offre ses avis, Shakespeare vous écrit des chansons, et Marie Stuart vous serre dans ses bras... Et cela se déroule ainsi, non pas tout à fait comme dans la vie, peut-être, mais si près que la différence même est piquante, montrant que ce très bon deviendra meilleur encore... divertissement passager dans une cabane dont les murs nus vous plaisent déjà, car, une étape encore, et vous arrivez au palais : tout cela, à demi réel, et vous-même, pour vous y accorder, moins que réel aussi, plongé dans un rêve, une façon de mort léthargique et vivante, qui aide à cet échange de natures, à cette pénétration de la chair par des âmes, et quelles âmes ! — Oh ! c'est délicieux ! et si, de temps à autre, la bulle, soufflée trop mince, semble près de crever, si vous voyez presque le vrai monde à travers le faux, que voyez-vous en effet ? Le vieux est-il tellement en ruines ? Vous vous trouvez dans une troupe formée de ce qui est jeune, sincère, passionné (génie et beauté, haut rang et fortune aussi, au cas où vous tiendriez à ces choses), et tous, ils se dépouillent de leurs droits naturels, saluent en vous (c'est-à-dire en moi, Monsieur !) leur camarade, leur compagnon de joug, se joignent à la confrérie Sludge, bien mieux, se donnent à moi (je les possède vraiment), bannissent le doute, la retenue et la modestie tout ensemble !... Mais, c'est l'âge d'or, cela ! l'ancien Paradis ou l'Utopie nouvelle ! C'est, à coup sûr, la vraie vie et le monde désormais bien gagné, vôtre pour la première fois ! Et tout cela pourrait être, peut même être et, avec l'heureux secours d'un léger mensonge, sera : c'est pourquoi Sludge ment. Quoi ! à mettre les choses au pire, Sludge ressemble à votre poète dont les chants nous disent comment des Grecs qui jamais n'existèrent, dans la ville de Troie qui n'exista jamais, firent ceci ou telle autre chose impossible. Il est Lowell —

c'est un monde, dites-vous en souriant de sa propre invention, — il est le merveilleux Longfellow, le surprenant Hawthorne ! Sludge les dépasse et met en action les livres qu'ils écrivent : louez-le d'autant plus !

Mais pourquoi m'élever jusqu'aux poètes ? Prenons la simple prose : les marchands de sens commun, mettez-les à l'œuvre, que peuvent-ils faire sans leurs secourables mensonges ? Chacun présente la loi, le fait, l'aspect des choses, tout comme il veut les voir ; il découvre ce qui lui paraît convenir et reste aveugle à ce qui ne lui convient pas, rapporte tout juste ce qui vient confirmer sa thèse et ignore complètement le reste. Que ce soit une histoire de l'Univers, de l'âge des sauriens, des premiers peaux-rouges, de la guerre de l'Indépendance, de Jérôme Napoléon ou de ce qu'il vous plaira, tout arrive suivant les besoins de l'auteur. A un tel écrivain, vous donnez de l'argent et des louanges pour avoir animé des pierres, illuminé le brouillard, fait du passé votre monde. Vous lui répétez abondamment : « *Comment donc avez-vous réussi à saisir le fil qui vous a permis de traverser ce labyrinthe ? Comment, avec du vent, avez-vous pu construire un édifice aussi solide ? Comment, sur des bases aussi frêles, avez-vous pu fonder cette histoire, cette biographie, ce récit ?* » Ou en d'autres termes : « *Combien de mensonges vous a-t-il fallu pour fabriquer cette majestueuse vérité que vous nous offrez ici ?* » — « *Oh !* dit l'homme de plume, *tout est imagination, il n'y a pas l'ombre de vérité ! J'étais pauvre et râpé quand j'ai écrit le livre intitulé* JOURS HEUREUX DANS LA CITÉ D'OR. *Moi à Thèbes ? Nous autres écrivains, voyez-vous, nous peignons d'imagination.* » — « *Ah ! votre don n'en est que plus merveilleux ! quel art divin !* ». Mais moi, si je vous offre mon ouvrage, vous dites : « *Comment, Sludge ! lorsque ma sainte mère a récité les derniers vers composés par Lady Jane Grey sur le bosquet de roses où elle se trouve logée, dans le septième ciel, avec la reine Elisabeth, — c'est vous qui frappiez les coups ? c'est vous qui avez inventé ça ? Chien ! Vil esclave !*

Démon ! »... Huit doigts et deux pouces se plantent dans ma gorge !

Oh ! si les marques semblent avoir disparu, c'est qu'un cocktail sérieux, pris à temps, vaut mieux pour les contusions que l'arnica.

Allons, Monsieur, je ne vous en veux pas : ce n'est pas dans mon caractère. Je sais que j'ai mal agi ; pourtant, j'ai tâché de dire ce que je pouvais pour m'excuser, pour montrer que le démon n'est pas démon tout entier... je ne prétends pas qu'il soit ange, encore moins un gentleman de votre qualité, Monsieur !... Et je vous ai perdu ! je me suis perdu moi-même ! j'ai t... t... tout perdu !

Quoi !... c'est pour de bon, Monsieur ? oh, Monsieur, votre rôle est celui d'un ange ! Je sais à quoi pousse la prévention et comment s'y prennent ordinairement les hommes pour calmer leurs blessures d'amour-propre ! Vous seul vous élevez au-dessus de cela !

Non, Monsieur, ça ne fait pas très mal ; c'est d'avoir parlé longtemps qui m'étrangle un peu ; les marques passeront !

Quoi ! vingt billets de cinq en plus, et aussi mes frais d'équipement ? et pas un mot à Greeley ?.. Un seul, un seul baiser sur la main qui me sauve ! Vous ne voudrez pas me laisser parler, je le sais bien, et j'en ai perdu le droit, ce n'est que trop vrai ! mais il faut que je vous dise, Monsieur, que si Elle entend (elle entend)... votre très sainte... Eh bien, Monsieur, soit ! Voilà, je crois, le bougeoir de ma chambre. Bonsoir ! que Dieu vous g... g... garde, Monsieur !

* * *

Br...r...r... ! oh ! la brute ! la canaille ! oh ! le sale lâche ! Ah ! si j'osais seulement mettre le feu à la maison ! Ça t'arrêterait de te payer ma tête ! Eh bien quoi ! tu as le dessus, te voilà enfin satisfait ! Tu as démasqué Sludge ?.. nous verrons ça tout à l'heure. A mon tour,

maintenant ! Moi aussi, je puis raconter mon histoire ; entends-tu, sauvage ?... Tu as étranglé ta sainte mère, ce vieux chameau, dans un accès de colère tout pareil... non ! c'était... pour avoir cette maison qui lui appartenait, et plus d'un billet comme ceux-ci... En tout cas, je les empoche... cinq, dix, quinze... Oui, tu lui as tordu le cou ... ou bien tu l'as empoisonnée ! Au diable, l'animal ! où donc avais-je la tête ? — J'aurais dû prophétiser qu'il mourrait dans un an et irait la rejoindre : voilà ce qu'il fallait faire !

Vraiment, je ne sais où j'ai la tête ! Qu'avais-je fait ? comment tout s'est-il passé ? — Ah oui ! Je lui ait dit qu'il l'avait empoisonnée, et que j'espérais que la grâce lui serait accordée de se repentir, sur quoi, il m'a cherché querelle, il a essayé de m'intimider et m'a traité de tricheur. Je l'ai rossé ! (qui m'en eût empêché ?) il a crié grâce en hurlant, m'a imploré à genoux de partir au plus vite et le sauver de la honte. Je le fais et, quand je suis parti, il me calomnie ... Assez parlé de lui ! Je recommencerai ailleurs ! Boston est un trou ; la mare aux harengs est large, les billets de cinq dollars ont leur valeur, la liberté davantage ... et puis, est-il le seul imbécile qui soit au monde ?

ROBERT BROWNING

(Traduction de Paul Alfassa et Gilbert de Voisins).

BILLETS A ANGÈLE

I

Il me revient que la *Nouvelle Revue Française* déçoit nombre de ses lecteurs, de ses amis et des meilleurs. On attendait d'elle autre chose. « Je ne me console pas, m'écrit Michel Arnauld, de voir la *N. R. F.* renoncer à ce que son ancien effort avait si bien préparé : une révision des valeurs françaises — et des valeurs européennes — sans préventions d'école ni de parti... » Et de cela, je vous avoue que je ne me consolerais pas non plus, car j'estime que jamais ce travail n'a été plus utile. Mais d'abord, ce renoncement, si tant est qu'il soit réel, je ne crois pas qu'il soit volontaire ; je ne crois pas surtout qu'il soit seulement imputable au nouveau directeur de la Revue. Il vient surtout de ce fait, que nombre des premiers et plus actifs collaborateurs, ayant « évolué » durant la guerre, n'apportaient plus le même esprit à la critique de ces « valeurs » et qu'ils cotaient différemment. Pour ma part, ne les approuvant pas toujours, n'approuvant pas plus souvent Rivière, je me suis tu par grande crainte d'envenimer les débats auxquels la reprise de notre revue donnait lieu ; et soucieux, surtout, de ne point diminuer l'autorité de notre directeur, de la renforcer au contraire, je lui donnai du moins l'appui de mon silence. Il y avait à celui-ci d'autres motifs, que peut-être aujourd'hui je puis vous dire :

Quand j'abandonne à leur penchant naturel mes pensées,

elles vont vers la gauche extrême, et je ne les ramène à droite que par l'effort de ma raison. Cet effort je l'ai donné durant la guerre, par opportunité, par urgence, et je le donne encore par égard pour quelques amis à qui il me déplaît de déplaire — et qui ne se doutent sûrement pas de ce que je prends sur moi pour eux. Je ne dis point que mon raisonnement soit faussé, par quoi j'obtiens cette *rectification* de mes idées ; je dis simplement que cette direction ne leur est pas naturelle. Et je ne parviens pas à me persuader que la direction naturelle de la pensée ne soit pas la direction la meilleure. On l'incline aisément par intérêt patriotique ou personnel, par sympathie ; mais je ne lui reconnais quelque valeur que si je la sens non inclinée. Voilà pourquoi je me suis tu durant la guerre ; on a traversé de lugubres moments, où toutes les pensées du cœur et du cerveau s'enrôlaient ; il n'était plus question que d'aider, chacun de tout son modeste pouvoir ; aider la France ; l'aider à vaincre, à en sortir vivante. La France en sort ; victorieuse, mais épuisée. Et maintenant, cette soumission de la pensée, on vient nous dire qu'elle est plus nécessaire que jamais. Certains qui, durant la guerre, ont mis héroïquement leur cerveau dans leur giberne, veulent nous persuader qu'il est fort bien en cette place et n'a que faire d'en sortir. Que tout au moins il est *utile* qu'il y reste — pour permettre le relèvement de la France. Le pis est qu'ils le croient. Voici donc le dilemme : risquer de troubler momentanément un ordre factice et manifestement provisoire, par la mise au vent de certaines idées qui ne s'accommodent pas de lui — ou consentir aux compromissions de la pensée, laisser se fausser notre jugement, s'émousser notre sens critique et se ternir enfin ce beau miroir qu'offrait la France, où la vérité, mieux que partout ailleurs, reconnaissait son clair visage [1].

1. « L'intelligence française, dans cet état de mobilisation permanente, risquerait bientôt non seulement de ne plus être l'intelligence, mais de ne plus être française », disait votre ami Thibaudet dans son

L'idée de patrie est un très complexe faisceau. Il n'y a pas seulement des champs, des intérêts, des cathédrales à protéger ; il y a aussi des qualités intellectuelles et morales, inévaluables, dont l'effacement progressif risque de demeurer inaperçu, puisque se perd avec elles le sentiment de leur valeur ; celles-ci sont en grand danger.

Je sens bien que ces considérations vous assassinent ; si vous préférez mon silence, vous le direz. Mais laissez-moi d'abord vous lire ces quelques lignes d'une lettre de Michel Arnauld :

« Ce qui m'effraie, c'est de voir à quel point les hautes activités de l'esprit sont à présent séparées. Tout ce que je regarde, tout ce que je lis, montre que le goût n'est pas en péril. L'art prospère ; il se met au rang des nouveaux riches ; il laisse la pensée du côté des vieux pauvres. S'il y eut un temps où le savoir et la logique abstraite gênaient le jugement intuitif, nous n'en sommes plus là, et le mal d'aujourd'hui est pire. Ce qui demanderait rassemblement d'informations et enchaînement des conséquences, on en décide comme on ferait du choix d'un trait ou d'une valeur dans un tableau. On prétend penser comme on sent, et, sentant juste, on pense faux. Pour la patrie et pour la paix sociale, les votes d'un Congrès de Tours sont moins menaçants que cette irréflexion des classes cultivées. »

J'hésite à vous envoyer ces pages ; car cette lettre répond bien peu, je m'en persuade, à ce que vous espériez de moi. Puissé-je, un autre jour, répondre mieux à votre attente. A cause de ce silence que j'ai si longtemps observé, il faut que je sorte d'abord ce qui d'abord se met en travers.

excellent article « sur la démobilisation de l'intelligence » (*N. R. F.* du 1er janvier 1920) — article après lequel je ne trouve plus rien à dire.

II

Plus je me retire de la *N. R. F.*, plus on croit que c'est moi qui dirige. Il est vrai que Rivière me fait cet honneur souvent de me demander conseil ; pour moi qui surtout ai souci de donner à chacun de l'assurance, je l'encourage en ses initiatives ; or c'est toujours dans celles qui diffèrent le plus de ma façon de voir, que le public se plaît à reconnaître le plus mon esprit. On s'userait à protester et c'est pourquoi je garde le silence ; mais ce faisant on laisse une fausse image de soi se former ; de tous les monstres c'est celui contre lequel il est le plus difficile de lutter. Vous m'avez fait observer déjà que, pour ce qui est de la fausse image, je n'ai souvent à m'en prendre qu'à moi-même et qu'avec ma *Symphonie Pastorale* j'avais donné le change à plus d'un. Il est vrai. Et c'est ce qui, ma morosité aidant, m'a retenu de remercier aucun critique, si élogieux fût-il, si sensible que je fusse, si excellent que me parût l'article. Plus encore que ceux-ci, je crois, m'a touché certaine lettre d'un jeune auteur, qui me prenait à partie, sentant subtilement que je n'avais pu me plaire à ce livre, s'étonnant que je l'eusse écrit, après les *Caves*, m'en demandant raison... A quoi je ne savais répondre, de la manière la plus gauche, que par la phrase des Goncourt : « On n'écrit pas les livres qu'on veut », et qu'il ne me paraissait point tant que je voulusse écrire ce livre, mais bien que ce livre voulût être écrit par moi. Que je ne faisais, en l'écrivant, que m'acquitter d'une ancienne dette contractée jadis envers moi-même. Que jusqu'à présent je n'avais pas écrit un seul livre qui n'eût été conçu dès avant ma trentième année, de sorte que chacun d'eux me tirait en arrière et ne répondait nullement au plus récent état de mon esprit ; mais qu'à présent, enfin, j'étais quitte ; que ce livre était ma dernière dette envers le passé ; que je l'avais écrit pour m'exonérer ; que pour l'écrire et le mener

à bien j'avais dû terriblement me contrefaire, ou du moins rentrer dans des plis effacés ; que durant tout le temps que je l'écrivais, je pestais contre ce travail au petit point qu'exigeait la donnée du problème, contre ces demi-tons, ces nuances — tandis que ce que je souhaitais maintenant, c'était... mais je vous dirai cela une autre fois.

Cuverville.

ANDRÉ GIDE

RÉFLEXIONS SUR LA LITTÉRATURE

PSYCHANALYSE ET CRITIQUE

On sait quelle influence considérable exercent aujourd'hui hors de France les théories psychologiques et les moyens de thérapeutique morale que Siegmund Freud a formulés sous le nom de psychanalyse. Je dis hors de France, car des étrangers et Freud lui-même ont manifesté plusieurs fois un étonnement un peu attristé en voyant que non seulement le public instruit, mais même, ce qui est plus grave, les psychologues paraissent les ignorer à peu près. La *Revue Philosophique*, qui est restée après son fondateur et illustre directeur, Ribot, principalement un organe d'étude et d'information touchant la psychologie, n'y a guère fait attention, jusqu'ici, que par des comptes-rendus sommaires, un peu ironiques. Seuls des médecins en ont donné des exposés, mais la littérature dogmatique et courte des médecins est une chose, et la psychologie en est une autre. A Freud la maison Alcan n'a pas encore fait l'honneur d'un de ces commodes 2,50 (8,40 aujourd'hui !) par lesquels MM. Ribot, Lichtenberger, Le Roy mirent Schopenhauer, Nietzsche ou Bergson, alors dans leur nouveauté relative, à la portée du grand public, et qui sont une des formes de la popularité philosophique.

On s'en étonnera moins quand on songera que, pour des raisons qu'il serait peut-être possible de voir en se servant de fortes lunettes, la psychologie est une science qui prend à ses heures une figure curieusement nationaliste. Des fenêtres sur le dehors, comme les grands livres de Ribot sur la *Psychologie anglaise* et la *Psychologie allemande*, sont rares chez nous, et ces belles informations, ces justes mises au point n'ont guère été continuées après lui. La France, avec sa vieille et forte tradition

psychologique, l'esprit de finesse qu'en cette matière lui ont transmis ses moralistes et qui nous met immédiatement en état de défiance et de sourire devant certaines insistances de théorie ou certaine lourdeur d'exposition, a vu surtout dans les doctrines psychologiques de ses voisins une matière à critiquer et à dépasser. L'associationnisme anglais a servi longtemps d'adversaire traditionnel à une psychologie non moins traditionnelle, comme l'Anglais lui-même à nos marins, et tout bachelier de philosophie se souvient de Fechner comme tout certifié d'études primaires se rappelle le vase de Soissons. C'est que Fechner était le type du psychologue qu'on « réfutait » victorieusement, comme Kant était celui du philosophe qu'on « dépassait » majestueusement (les Kantophobes de notre littérature politique ont fait là-dessus des confusions bien comiques) et il occupait à ce titre dans le cours de psychologie une place rituelle. Ne nous moquons pas d'ailleurs : cela a amené la psychologie française à prendre davantage conscience de son élément moteur, de ce que ses traditions contenaient de fécond, de préciser la qualité par cette critique de la quantité, l'esprit de finesse par cette critique de l'esprit de géométrie. Que dans tout cela le psychologue allemand fût un peu dénaturé, et qu'on réfutât moins Fechner que ce que Fechner aurait dû dire pour être bien réfuté, c'est ce qui n'étonnera personne de ceux qui savent que la discussion de la psychologie relève, comme toutes les autres, de la psychologie de la discussion.

Plus précisément nous dirons que la psychologie, comme toutes les sciences qui portent sur les phénomènes de la vie, comporte des écoles, procède par écoles ; que, dans ces écoles formées autour de la personne d'un maître presque autant qu'autour de l'œuvre imprimée qui fait sa doctrine partout présente dans l'espace, les considérations de langue, de nation, de religion, de clientèle, d'éloquence, de savoir-faire jouent un rôle important ; que, sciences de la vie, elles baignent par ailleurs de toutes parts dans les conditions et dans les nécessités, souvent humiliantes, de la vie. Un mathématicien n'a pas besoin d'élèves : ses élèves ce sont les quelques douzaines ou centaines de têtes mathématiques vivant ensemble sur la planète, capables de le comprendre, et auxquelles quelques pages dans une revue spéciale donnent toute la connaissance utile de

ses travaux. Il n'en est pas de même d'un médecin, d'un psychologue, d'un sociologue, dont les découvertes ne peuvent manifester à leurs propres yeux une fécondité que si elles sont continuées sous leur direction et leur influence par une équipe de travailleurs. En ces matières un professeur, ayant des qualités de professeur, fera deux ou trois fois plus de travail utile qu'un isolé qui se contente de penser, d'écrire et de publier. La place considérable de Durkheim est due moins peut-être à ses livres qu'à son enseignement, aux groupes de sociologues qu'il a formés, aux recherches qu'il a guidées et encouragées. Quand la Sorbonne a refusé par deux fois d'accepter M. Bergson, elle savait parfaitement qu'elle entraverait ainsi l'action d'une philosophie qui autant et plus qu'une autre a besoin de collaborateurs et d'élèves, attentivement formés, capables de l'appliquer à des domaines nouveaux, de l'étendre dans ces directions imprévisibles où l'impulsion du maître ne ferait que donner une lumière à l'originalité des trouvailles. L'enseignement du Collège de France ne permet à peu près aucune action réelle. Si M. Bergson vivait en pays germaniques, où il n'y a pas comme en France une seule Université vivante pour quarante millions d'habitants, il aurait peut-être non seulement sa chaire d'université et ses équipes de travailleurs, mais, comme Freud, une revue spéciale pour les travaux inspirés par sa méthode.

Les équipes de Freud prolifèrent aujourd'hui et se répandent de façon merveilleuse sur l'Allemagne et sur la Suisse. (Elles ont peu touché les pays scandinaves.) Il me semble que leur influence devrait se conjuguer à peu près avec celle de la philosophie ou simplement de la psychologie bergsonienne : les théories de Freud s'éclairent singulièrement à la lumière de *Matière et Mémoire*. Elles figurent une spéculation ou plutôt une observation hardie et profonde sur la conservation de notre passé, sur la totalité de notre durée qui nous suit et qui est nous, sur les mécanismes qui font passer nos états psychologiques du conscient à l'inconscient et de l'inconscient au conscient. Et je sais bien que ces théories nous paraîtront en France moins neuves qu'elles ne semblent ailleurs, et que Freud nous semblera parfois avoir simplement nommé de certains vocables nouveaux et prestigieux des faits d'observation que l'analyse

psychologique nous avait révélés depuis longtemps, comme les médecins qui croient avoir fait avancer la science du mal de tête en le nommant céphalalgie. Mais rien de plus complexe et de plus délicat que cette question de la nouveauté. M. Bergson s'étant pendant la guerre quelque peu employé à notre propagande, des professeurs allemands en ont conclu que toute sa philosophie, bien surfaite, était déjà dans Schelling et dans Schopenhauer. Et je ne dis pas qu'ils aient absolument tort et que cette malveillance utile ne les amène pas à éclairer les antécédents du bergsonisme, ce que des critiques n'ont pas laissé de faire aussi chez nous. Mais si d'une part il n'y a pas de philosophe, fût-il Descartes ou Schopenhauer, qui ne doive plus à la philosophie qu'il ne croit, d'autre part tout philosophe ou psychologue ou savant qui a groupé un public, suscité un courant, éveillé une attention comme Bergson ou Freud, ne l'a pu faire qu'en vertu non de ce qu'il tenait d'autrui, mais bien de ce qu'il tirait de lui-même.

*
* *

Tout cela nous fera comprendre pourquoi ces deux sources de renouvellement psychologique ont coulé de façon assez diverse et inégale. Et je me borne ici à un seul terrain, celui de la critique littéraire. La philosophie bergsonienne aurait pu avoir sur cette critique une influence considérable (je m'expliquerai là-dessus ailleurs) ; de fait elle n'en a pas eu, pas plus que sur quoi que ce soit hors la philosophie elle-même, et cela se comprend : il faut longtemps à une philosophie pour passer dans le domaine des idées courantes, morales, politiques, esthétiques, fleuves qui ne grossissent que lorsque fondent, la saison suivante, les hautes neiges de la pensée. Conformément d'ailleurs à une tradition de la philosophie française, la psychologie bergsonienne est elle-même trop commandée par une métaphysique pour jouer dès aujourd'hui à l'état d'influence autonome. Au contraire Freud et ses disciples ont pensé que la psychanalyse jetait une très neuve lumière sur la genèse des œuvres littéraires, ils ont essayé, parfois avec ingéniosité et parfois avec une bien lourde fantaisie, de l'appliquer à l'histoire intérieure des artistes et des écrivains. On en trouve de nom-

breux exemples dans la revue de Freud, *Imago*. J'en relèverai seulement deux, qui nous arrivent de la Suisse où la psychanalyse exerce dans les Universités un prestige parfois dangereux pour les têtes faibles : une préface de M. Pierre Kohler à *Adolphe* et un singulier petit livre de M. Vodoz sur *Roland*. (La *Revue de Genève* a d'ailleurs commencé la traduction de quatre leçons de psychanalyse par Freud, précédées d'une bonne introduction de M. Claparède.)

M. Kohler, ayant publié à Lausanne une fort jolie édition d'*Adolphe*, avec des éclaircissements et des documents bien choisis, l'a fait donc précéder d'une préface des plus curieuses. Tous ceux qui s'occupent de Constant sont aujourd'hui tributaires de la science et du labeur de M. Rudler, qui a donné d'*Adolphe* une édition modèle et a porté beaucoup de lumière dans les coins et recoins de son auteur. Or, dans sa thèse sur la *Jeunesse de Constant*, arrivé aux rapports de Constant et de son père, il écrit : « On saisit mal comment Juste Constant, qui ne vécut pas beaucoup avec son fils durant ses vingt premières années et qui n'eût jamais avec lui de conversation suivie, put avoir une influence à la fois si intermittente et si décisive. Je pense qu'il y avait entre le père et le fils une identité de nature qui se résolut immédiatement, par le frottement et le choc des caractères, en une opposition irréductible. Deux électricités de même nom, qui se repoussaient. »

On voit à quel point l'explication, armée de la seule psychologie courante, reste superficielle et verbale. Et M. Kohler a bien raison de remarquer que voilà un cas où les théories de la psychanalyse sur le complexe paternel apportent à la critique une précieuse lumière. Il est bien certain que lorsqu'il nous rend compte de ses rapports avec son père, un psychologue artiste comme Constant arrivera à des profondeurs de vérité que la psychologie traditionnelle ne peut classer (et la plus grande partie d'*Adolphe*, qui nous paraît aujourd'hui si claire et si proche de nous, étant vraiment, quand le livre parut, et même longtemps après, inclassable et sans commune mesure). Mais précisément la psychanalyse nous montre que les cadres de la psychologie traditionnelle sont faits, malgré tout, de réalités conscientes, de réalités sociales, c'est-à-dire de réalités secondes et dérivées. Les réalités premières et originelles, celles qui ont

une prise directe sur l'inconscient, ont au contraire pour expressions naturelles les formes de l'art et du mythe. « L'étonnant, dit M. Kohler, c'est que la psychologie ait tant tardé à isoler, à reconnaître, à nommer des états des nerfs et du cœur qui furent de tous les temps. » Cela cesse d'être étonnant dès qu'on voit fonctionner, dans le monde social et même dans le monde du langage, l'équivalent et l'adjuvant externes de ce que Freud appelle, dans le monde interne, le refoulement, et il est bien difficile à la psychologie elle-même, réalité sociale toujours par quelque côté, d'échapper à cette loi du refoulement : sinon c'est elle-même qui est refoulée, et on pourrait peut-être trouver une des causes du peu de succès de la psychanalyse en France en ceci que d'une part nous en connaissions déjà une bonne partie, que d'autre part, les puissances sociales de notre vieille culture la refoulent automatiquement.

Les quelques pages discrètes de M. Kohler nous indiquent cependant une voie où les travaux de la psychanalyse peuvent rendre à la critique des services réels. Malgré bien des lourdeurs et une hantise probablement exagérée de l'inceste (les recherches psychologiques ne sauraient guère aller ici sans les recherches sociologiques qui les complètent, et l'étude de la prohibition de l'inceste par l'école de Durkheim prépare heureusement la voie aux travaux psychanalytiques) la psychanalyse a ce mérite de substituer à des spéculations toujours un peu extérieures et vaines sur l'hérédité, un examen plus serré et plus profond des conditions familiales où s'est formée et développée dans sa première enfance l'âme d'un écrivain ; le complexe paternel, le complexe maternel sont bien des réalités importantes que personne avant l'école de Freud n'avait encore mises à leur vraie place, et qu'elle nous apprend à voir dans leur source authentique, non dans des images déformées par la mémoire et par la convention sociale.

*
* *

Le livre étrange de M. Vodoz sur Roland nous paraîtra plus fantaisiste, et il risque souvent, surtout dans sa dernière partie, d'être considéré par un lecteur français comme une mauvaise plaisanterie. Je crois cependant que si on sait en abattre les

angles bizarres et carguer pour les faire rentrer dans le bon sens des pages un peu folles, on en tirera des indications utiles.

Ce qu'écrit M. Vodoz, à propos de Roland, sur la psychologie du symbole, est fort juste. Un héros de légende comme Roland n'acquiert son immense popularité que si ce héros est « pour ainsi dire, la projection d'une certaine quantité de forces vives, accumulées en nous, sur un objet capable d'accomplir, dans le domaine moral, une tâche, un devoir qui nous paraît être au-dessus de nos forces, des forces du sujet », ce qui signifie simplement qu'un héros est l'idéal d'un pays ou d'un temps, et que ni les divers pays ni les divers temps n'ont les mêmes idéaux, et tout cela on n'avait pas attendu la psychanalyse pour le savoir et le dire. Pareillement il est peut-être inutile de déranger un aussi gros personnage psychanalytique que « le complexus négatif paternel » pour expliquer que Ganelon ayant épousé la mère de Roland, le beau-père et le beau-fils s'entendent mal, et la psychologie de cette mésentente est sans doute bien loin d'impliquer toujours le genre d'obscure rivalité amoureuse qu'y voit obstinément l'école viennoise.

Mais le sujet principal du livre de M. Vodoz consiste à étudier d'un point de vue psychanalytique le *Mariage de Roland* de Victor Hugo et à le relier à l'inconscient du poète. Le *Mariage de Roland* est lui aussi un symbole, le symbole, pour M. Vodoz, de la lutte entre le classicisme et le romantisme. « Du premier jusqu'au dernier vers, les passages, les épisodes se succèdent comme autant de représentations symboliques des diverses phases, des divers traits caractéristiques de ce long duel, des deux tendances qui luttaient pour dominer dans l'âme de Hugo, ne lui laissant aucun répit. » Le poème est écrit en 1846 et publié seulement treize ans après. En 1846 Hugo était à un tournant de sa carrière que tous les critiques ont marqué et que M. Vodoz rappelle une fois de plus, mais ce qu'aucun critique n'avait certainement vu c'est que le Roland de son poème, inspiré d'un résumé populaire de chanson de geste, représente le romantisme, et Olivier le classicisme. Si vous en doutez considérez que :

« L'un de ces chevaliers, nous dit le poète, s'appelle Olivier, l'autre, Roland. Olivier doit représenter les tendances classiques, cela ressort avec évidence de la façon dont il est équipé. Il est

de bonne souche, son aïeul est le célèbre Garin, son père le non moins célèbre Gérard : les classiques sont les descendants de Corneille et de Racine ! Pour ce combat Olivier fut habillé par son père. Les Romantiques reprochaient aux Classiques leur manque d'originalité, leur dépendance, leur imitation servile des grands modèles ; ils leur reprochaient de continuer à puiser à la source tarie de l'antiquité... Serait-ce pour cela que Roland appelle Olivier un vassal ? Un étrange combat est représenté sur la targe d'Olivier : Bacchus, le dieu du vin, faisant la guerre aux Normands, buveurs de cidre. Cela ressemble fort à de l'ironie. Le poète veut-il faire ressortir combien le Français se rend ridicule en se laissant griser par l'antiquité, qui prend la forme du grotesque Dieu du vin, tandis que son sol lui fournit une boisson plus saine et plus conforme à sa nature ?

Il porte le haubert que portait Salomon,

le moraliste, le sage, la personnification de la raison et de la vertu ? (Le point d'interrogation est de M. Vodoz et signifie qu'il doute non de son raisonnement, mais de la vertu de Salomon.) Inutile d'insister sur le sens de cette image. La raison n'était-elle pas la faculté maîtresse des Classiques ? N'étaient-ils pas, eux aussi, à leur façon, des moralistes ? Corneille ne prêchait-il pas la vertu ? et, dans ses pièces, le vice n'est-il pas toujours puni, tandis que la vertu est récompensée ?

Son casque est enfoui sous les ailes d'une hydre.

Les Classiques, eux aussi, rendaient un certain culte au merveilleux mythologique... Olivier a gravé son nom sur son estoc afin qu'on s'en souvienne. La vanité des Classiques est assez connue, ce qui ne veut pas dire que les Romantiques eussent été étrangers à ce défaut... Il était également sous l'impression de la religiosité des Classiques... Voilà pourquoi au moment du départ l'archevêque de Vienne « bénit le pieux chevalier ». Puis lorsque Roland et Olivier se battent, l'un avec un chêne, l'autre avec un orme, c'est que le chêne est « l'emblème du sol gaulois, de la vieille France », tandis que l'orme est « l'arbre de Racine, l'arbre dont l'élégance, la finesse, la distinction, contrastent avec la robuste carrure du chêne ».

En lisant cela nous nous disons : Où diable ai-je donc déjà trouvé ce genre de raisonnement ? Il doit y avoir des gens très bien qui se sont fait une réputation avec de telles trouvailles. M. Vodoz nous cite un de ses précurseurs. C'est M. Jean Richepin. En 1915 cet académicien apprenait à ses auditrices que Victor Hugo était un visionnaire, un prophète et qu'il avait prédit la guerre précisément dans le *Mariage de Roland*. « C'est la France et l'Angleterre, dit M. Richepin, qui ont lutté pendant la guerre de Cent ans. Elles aussi ont déraciné des chênes, elles se sont battues, non pas quatre jours et quatre nuits, mais des années, toute leur vie, et toujours avec grandeur, et toujours avec loyauté, toujours avec générosité. Et aujourd'hui elles ont pu se tendre la main et se dire : Plus nous nous sommes battues, plus nous pouvons nous aimer maintenant. Et alors Roland, c'est-à-dire la France, a donné l'accolade à Olivier, c'est-à-dire à l'Angleterre, et ils ont épousé tous les deux la belle Aude, c'est-à-dire la Russie. » M. Vodoz estime que cette interprétation est « très ingénieuse, très poétique, admirable dans son cadre et inspirée par la solennité de l'heure ». Il parle...

Nous avons pourtant vu cela ailleurs encore que dans le cadre de *Conferencia*. Je me souviens maintenant. Cela fait même toute une littérature, celle du symbolisme chrétien. Depuis que des Juifs d'Alexandrie ont découvert que la Bible était pleine d'allégories platoniciennes et autres, et que par exemple Sara représentait la vie contemplative et Agar la vie active, ce genre d'interprétation a pris place dans la littérature religieuse. Saint Augustin, le moyen-âge, Bossuet lui-même en sont remplis. On faisait un usage analogue du mythe solaire, au temps où il resplendissait dans sa gloire. Œdipe avait exercé la profession de mythe solaire avant de personnifier le fameux complexe des psychanalystes, et ses incarnations suivantes provoqueront sans doute d'aussi subtiles comparaisons. Le petit livre sur Napoléon mythe solaire rappelle assez l'interprétation du *Mariage* par M. Vodoz, et l'on sait qu'un humoriste allemand a ramené la vie de Max Müller lui-même, champion du solarisme, au développement d'un mythe solaire analogue : Maximus Müller, le grand meunier, dont tourne la meule enflammée, et tout le reste, qui se tient très bien.

*
* *

Et pourtant il y a une âme de vérité dans tout cela, il y a une poésie dans l'ivresse du Thrace et le Strymon glacé. Et si je trouve à M. Vodoz une certaine lourdeur, je ne lui refuse pas le don de m'instruire.

Gardons-nous d'abord d'une confusion qui dénaturerait sa pensée. Il serait absurde de lui faire dire que Victor Hugo a eu conscience du symbolisme qu'il lui prête. Bien au contraire tout cela se passe dans son inconscient, ou à peu près. « Le poète n'était pas conscient de la valeur de son travail. Il se disait simplement que le sujet lui avait plu, l'avait attiré parce qu'il lui permettait d'exercer toutes ses facultés d'artiste, de visionnaire ; la source de la force impétueuse qui s'y manifeste lui était inconnue. » Ajoutons que la critique de M. Vodoz a au moins le mérite d'être très hugolienne. Elle eût plu à Victor Hugo, et je vois d'ici la lette enthousiaste que l'auteur, s'il eût écrit son livre soixante ans plus tôt, eût reçue de Guernesey. Comme il l'a fait pour l'article de Jubinal sur Roland, l'auteur du *Satyre* eût peut-être transposé ce livre en un poème éblouissant de l'inspiration, qu'il a esquissé d'ailleurs dans le poème des *Quatre Vents* où il traite un peu les mascarons du Pont-Neuf comme M. Vodoz traite son *Roland* :

Shakespeare, ô profondeur ! savait-il tout Shakespeare... ?
Ce songeur était-il dans son propre secret ?

Et c'est là un point que nous devons retenir au bénéfice de M. Vodoz.

D'autre part on a déjà reconnu une des méprises qui rendent un peu comique ce livre écrit à Zurich. Ce que M. Vodoz explique par l'inconscient, nous l'expliquons par des associations de mots, d'assonances, d'allitérations, et surtout de rimes. Nous sommes habitués depuis longtemps à voir le génie de Hugo conduit docilement et splendidement par ces êtres vivants que sont les mots ; nous plaçant à l'intérieur et dans la chair de sa poésie, nous en suivons la circulation, l'ondulation physiques, nous la connaissons surtout comme corps et nous lui donnons comme âme la seule beauté sensuelle de ce corps. Nous la

plaçons dans un courant d'histoire littéraire, dans une continuité poétique où l'autonomie des mots, la liberté de leurs associations, le milieu sonore et passif qu'est l'inspiration du poète, prennent jusqu'à Mallarmé et même plus loin une place grandissante. En critique comme en psychologie c'est en nous fondant d'abord sur cet élément physique que nous pourrons tabler sur quelque chose de solide. Mais est-ce bien tout? Et ne risquons-nous pas d'encourir le même reproche que nous adressons au poète, de nous laisser conduire par des abstractions et des idées toutes faites comme lui-même se laisserait conduire par les mots?

En tout cas ces mots le conduisent par certaines voies plutôt que par d'autres. L'être réel et vivant qu'est un poème hugolien ne se ramène pas à de la chair verbale, il a une âme et même une pensée, et il implique, comme le dit justement M. Vodoz, une part d'inconscient. Cet inconscient représentait probablement chez Victor Hugo une force formidable et hors de proportion avec celui de n'importe quel poète français. Dans les expériences de spiritisme qu'on faisait à Guernesey, Molière et Victor Hugo dialoguaient en fort beaux vers, qui étaient bien entendu tous également hugoliens, et l'étude des profondes sources psychiques de ce génie poétique reste à faire : la psychologie nouvelle y contribuera.

Sans tenter rien qui concerne cette étude, il me semble que peut-être déjà une psychologie assez courante nous permettrait de reconnaître ce qu'il y a après tout de vrai dans les enluminures bizarres de M. Vodoz et même, Dieu me pardonne ! dans les cabrioles de M. Richepin.

Tout poème de Victor Hugo est construit non pas sur une idée, non pas sur des associations physiques de mots et d'images, mais sur un élément qui comprend l'un et l'autre, sur un élément primitif d'où l'un et l'autre ne se dissocient que postérieurement et artificiellement, et qui est un schème moteur. On sait que la création linguistique, dont l'invention poétique ne constitue qu'un état plus parfait, procède par schèmes moteurs, que les racines verbales sont, dans les langues indo-européennes et plus encore dans les langues sémitiques, des assemblages de consonnes, c'est-à-dire des mouvements verbaux, et non pas des sons, c'est-à-dire des corps verbaux. Toute

racine, tout mouvement verbal, peut se résoudre selon les cas en des mots fixes, en des vocalisations précises, s'arrêter en se solidifiant autour de voyelles ; *esprit*, *inspiration*, *respirer* représentent des réalisations locales et précises en lesquelles il ne nous paraît pas que la racine élémentaire faite de consonnes épuise toutes les possibilités verbales dont elle est grosse, étant vivante : les centaines de mots indo-européens actuels qu'elle a comme déposés sur sa route sont peu de chose à côté de ceux qu'elle y a un moment déposés et qui ont péri, à côté de ceux qu'elle aurait pu y déposer. Et pourtant cette réalité indéfiniment féconde de la racine faite de consonnes est une réalité simple. Elle nous représente le type du schème moteur, type élémentaire de toute vie linguistique : c'est par schèmes moteurs que nous apprenons une langue, c'est par schèmes moteurs que nous lisons une page, des expériences précises l'ont prouvé, et M. Bergson a utilisé cette vue avec profondeur pour fonder une psychologie de la mobilité.

Le rôle des schèmes moteurs est analogue dans la poésie, qui ne fait que mettre en jeu de façon plus complexe les mécanismes du langage. En particulier ce sont les schèmes moteurs qui commandent toute la poésie de Victor Hugo, et un commentaire du *Satyre* serait bien instructif à cet égard. Dans le *Mariage de Roland* Victor Hugo a eu d'abord devant les yeux ce schème d'un combat qui cesse non faute de combattants, mais parce qu'aucun des combattants ne peut vaincre l'autre. Voilà ce qui lui a sauté aux yeux quand il a lu l'article de Jubinal. Il faut y joindre un second schème, dont on se rendra fort bien compte en comparant le poème de Hugo avec celui du moyen-âge que Jubinal résume : le schème militaire, l'instinct et la volonté de réaliser la nature claire, précise et loyale, sans arrière-boutique intérieure, sans recoins d'ombre, sans complication ni analyse, dont le fils du général Hugo (*J'aurais été soldat si je n'étais poète*) a comme beaucoup de littérateurs le goût et presque la nostalgie. Les deux schèmes se réunissent admirablement pour former le sujet d'un combat épique. Mais on peut dire que la puissance d'un poète se mesure à sa capacité de symbolisme, c'est-à-dire à sa capacité de créer des œuvres qui aient une valeur universelle de symboles ou de types. Racine a fait tenir dans *Athalie* toute la lutte de l'Eglise et de l'Etat : le schème moteur qu'il a monté

dans sa tragédie, et qui en dépasse l'aventure particulière, prend corps pour nous aussi bien dans la querelle des Investitures que dans la politique de M. Combes, et si *Athalie* eût été au temps de celui-ci reçue comme pièce nouvelle au Théâtre-Français elle eût été interdite par la censure. La reine Athalie était une belle personnification de la République, et comme la réalité ne fournissait pas de Joad, l'imagination d'extrême-gauche en créa un sous la figure de l'inoffensif père Du Lac, qualifié couramment de moine atroce, comme si le Bloc d'alors substituait à la vérité réelle la vérité typique mise en lumière par Racine. Dirons-nous donc que Racine en écrivant *Athalie* pensait à Grégoire VII et prévoyait M. Combes, comme Victor Hugo a, selon M. Richepin, prévu que la Russie serait la belle Aude de 1915 ? (mais non à vrai dire que la belle Aude tournerait assez mal). Pas du tout. Seulement il avait du génie et ce génie consistait à créer une racine verbale qui pouvait s'incarner dans bien des systèmes de voyelles, un schème moteur capable de se résoudre en une multitude de figures, une substance qui comme la substance spinoziste de Dieu s'exprime en une infinité d'attributs.

Mais pour que toutes ces virtualités existent dans une racine verbale ou un schème moteur il faut qu'elles y soient déjà présentes d'une certaine façon ainsi que l'infinité d'attributs dans la substance infinie. Et dire qu'elles y sont présentes c'est dire qu'elles existent dans l'inconscient du poète. De sorte qu'en somme il y a un élément de vérité dans l'interprétation de M. Vodoz. Le schème moteur de la lutte qui fait place à la paix par cette seule raison qu'elle serait interminable — schème d'une magnificence, d'une profondeur et d'une fécondité admirables — il se résolvait bien pour Victor Hugo, ou plutôt il se serait résolu pour Victor Hugo, s'il s'était *arrêté* à ses images ou à ses idées au lieu de les déposer dans un mouvement lyrique ininterrompu, en un certain nombre d'attitudes de toutes sortes parmi lesquelles il y eût eu ou il y eût pu avoir l'attitude littéraire dont parle M. Vodoz, l'attitude politique dont parle M. Richepin. Il est bien certain que la lutte entre classiques et romantiques est une lutte de ce genre ; il est bien certain que dans la figure qu'il a prêtée à Olivier et à Roland, Victor Hugo s'est inspiré du vieux vers de la Chanson : « Roland est preux, mais Olivier est sage », et que le preux et le sage sont un couple

du même ordre que le romantique et le classique, mettez Victor Hugo et Sainte-Beuve, de sorte qu'il était naturel que la poésie de Victor Hugo laissât tomber ici spontanément des images applicables au romantique et au classique ; il est bien certain enfin que les luttes politiques et militaires sont au premier chef des luttes de ce genre, et même que les mariages de rois paraissaient autrefois un moyen, pas plus mauvais que les autres, de les terminer ou de les prévenir. La belle Aude c'est Henriette de France, Marie-Thérèse d'Espagne, Marie-Antoinette d'Autriche. Il ne serait même pas impossible que Victor Hugo qui, à la suite du « coup d'Agadir » de 1840, avait écrit dans la seconde partie du *Retour de l'Empereur* son *Rhin français*, ait conçu le *Mariage de Roland* comme une sorte de *Marseillaise de la Paix ;* il l'a bâti en tout cas sur le thème du soldat courageux et sans haine, celui d'*Après la Bataille* (bons coups d'air pur, tout cela, pour chasser aujourd'hui les miasmes d'après-guerre). Le dernier acte des *Burgraves*, représentés trois ans auparavant, était construit sur le schème de la réconciliation entre deux ennemis gigantesques autour d'une belle Aude qui prend un bien autre pseudonyme que celui dont la dote M. Richepin, puisqu'elle est l'Allemagne.

Je vous hais, mais je veux une Allemagne au monde,
Mon pays plie et penche en une ombre profonde,
Sauvez-le ; moi je tombe à genoux en ce lieu
Devant mon empereur que ramène mon Dieu.

Et que sont tous ces schèmes d'*Après la bataille*, sinon les descendants du vieux schème éternel, celui du vingt-quatrième chant de l'*Iliade* ?

Nous voilà loin de la psychanalyse. Mais précisément le chemin qui nous a conduits nous montre qu'elle mène loin à condition d'en sortir un peu, de voir parfois en elle de nouveaux noms appliqués à de vieilles choses, de la mettre au point et à son rang parmi d'autres courants de psychologie et de critique. Il ne faut pas liquider dédaigneusement les livres qu'elle inspire en Suisse ou en Allemagne parce qu'ils nous rebutent d'abord par leur aspect d'excentricité et de lourdeur. Il nous faut comprendre que ces coups de sonde dans l'inconscient poétique ou artistique touchent en effet une matière très riche, une épaisseur

de réalités intérieures où bien des découvertes sont possibles. Mais ceux qui s'y appliquent ne sauraient éliminer l'esprit de finesse ni l'acquis de la critique littéraire. Il existe toute une littérature médicale sur la nature des écrivains et des artistes, elle est d'une misère lamentable, et le seul nom de docteur, placé sur un livre de ce genre, nous met en fuite (parfois injustement) et nous fait invoquer le secours de Molière. Une fusion plus étroite de l'esprit scientifique et de l'esprit littéraire qui, séparés l'un de l'autre, arrivent, en ces matières, si vite au bout de leur rouleau, est bien désirable, et c'est d'une telle union, d'une telle discipline, que dépend probablement l'avenir de ces études.

ALBERT THIBAUDET

NOTES

LES CONTRERIMES, de *P. J. Toulet* (Editions du Divan).

Ailleurs, ici-même, il fut parlé de P. J. Toulet, de ses amitiés, de ses voyages, de ses mœurs, du « Weber » et du « Bar de la Paix », de son esprit amer, nocturne et lumineux. Voici l'œuvre du poète : cela fait un volume mince et léger, assez mince pour se glisser vers l'avenir, à travers le fatras lyrico-cosmique, synthétique ou simultané, assez léger pour flotter jusqu'aux rives lointaines de la postérité. Quand l'heure sera venue de choisir sévèrement, quand notre temps aura les anthologies qui lui sont dues (celles que fabriquent les poètes ambitieux, pour soi-même et quelques camarades, demeurant vaines et prématurées) le nom de Toulet est assuré d'y briller au-dessous de vers comme ceux-ci :

Toute allégresse a son défaut
Et se brise elle-même.
Si vous voulez que je vous aime,
Ne riez pas trop haut.

C'est à voix basse qu'on enchante
Sous la cendre d'hiver
Ce cœur, pareil au feu couvert
Qui se consume et chante.

Les Contrerimes résonnent souvent comme un écho des grelots de Banville, et parfois du tympanon de Moréas, avec moins de solennité, mais un accent aussi pur. La tradition qu'il continue est noble et courtoise : Charles d'Orléans, Saint-Gelais, et surtout Voiture. En lisant Toulet on retrouve cette grâce précieuse du langage qui donne au lieu commun la saveur de l'imprévu. N'est-ce point déjà l'esprit de Toulet qui rit dans l'elliptique et charmant début des stances célèbres :

L'un meurt qu'à sa fantaisie
il ne s'avance à la cour ;

l'autre meurt de jalousie
et moi, je me meurs d'amour...

Mais sa muse porte les atours de son siècle. On l'imagine empanachée comme une nymphe de Toulouse-Lautrec, au milieu de chapeaux de haute-forme qui bougent comme des marionnettes noires, reflétés à l'infini dans les glaces du bar. Sur la vitre embuée le boulevard d'automne passe comme un spectacle d'ombres. Musique de Rico ; valses lentes de l'Exposition universelle ; épaules de Paulette Darly ; sourire de Germaine Gallois ; jupons de Mealy-Froufrou. Le jazz-band, les nègres et leurs frénésies mercantiles n'égayaient encore, outre-océan, que des puritains en rupture du club salutiste. Toulet est parti au moment qu'il fallait. Il se fait trop de bruits dans les lieux qu'il aima et l'on n'y pourrait plus commodément réciter tel distique impromptu :

Ciel ! Isadora Duncan
Va danser. F...ons le camp.

Il est bien que des poètes aient célébré la danseuse : « *Corps de la femme argile idéale à merveille* ». Il n'est pas mauvais qu'un homme d'esprit soit demeuré rebelle au délire esthétique et à l'envahissante fureur d'exégèse plastique. L'incompréhension du « Boulevard » flétrie par les purs des brasseries de la Rive Gauche, eut souvent son bon côté, et ses côtés charmants. Lorsque tant de sots considèrent l'art comme un sacerdoce, c'est tant mieux qu'un vrai poète n'y veuille voir qu'un honnête divertissement. Tout ce qui dégoûte de la fausse profondeur et du faux sublime est un précieux antidote, par le temps qui court.

Toulet avait peu de souffle, hélas ! et moins de coffre encore, mais comme il disait juste :

L'un vainqueur ou l'autre battu
Ces beaux soldats qui vous ont faite
Gardaient jusque dans la défaite
Le sourire de leur vertu.
Vous, pour avoir rendu les armes
Je vous trouve fondue en larmes

Et qui m'insultez entre tant.
Que, si l'on doit, toute sa vie
Déplorer l'éclair d'un instant,
Mieux vaut coucher sur son envie.

Il excellait dans l'épigramme :

J'ai connu, dans Séville, une enfant brune et tendre
Nous n'eûmes aucun mal, hélas ! à nous entendre.

Et celle-ci, digne de Méléagre :

Etranger, je sens bon. Cueille-moi sans remords :
Les violettes sont le sourire des morts.

Encor qu'on l'eût un jour promu, sans lui demander son avis, chef de l'école fantaisiste, il répudiait toute sensibilité bégayante, il voulait le nombre jusque dans le calembour et la cadence dans l'argot. Enfin il se gardait de mépriser l'éloquence et sans forcer la voix il savait hausser le ton :

Tel qui soula de sang ses rêves et son fer,
Aujourd'hui pardonné, son opprobre s'efface.
C'est ainsi que sur nous Dieu fait tonner sa grâce.
Ne force pas qui veut les portes de l'enfer.

L'admirable épitaphe qu'il fit pour Henry de Bruchard est un chef-d'œuvre de poésie lapidaire :

Ici repose Henry de Bruchard ; si la cendre
Dormait, d'un si beau feu. Trahi dans son propos
France, il tomba, le jour qu'il ne te put défendre ;
Comme un fer suspendu, qu'outrage le repos.

Voilà, n'est-il pas vrai, l'accent de la vraie perfection, non pas dure comme le diamant taillé, mais nuancée comme la perle, ou comme une larme au soleil, non pas repliée sur soi-même comme un brillant reptile inextricable, mais aisément nouée et dénouée comme l'écharpe d'Iris.

ROGER ALLARD

*
* *

PETITS AIRS, poèmes de *Francis Carco,* ornés d'un bois gravé par *Deslignères* et d'un dessin de *Maurice Barraud.* (Ronald Davis et C[ie]).

La poésie de M. Francis Carco est née entre deux pavés d'une rue déserte, au petit jour, dans le *vent crispé* et la pluie sédative des lendemains d'orgie. Elle a l'âcre et touchante odeur de la belle gueuse de Tristan l'Hermite, et de la mendiante rousse de Baudelaire. Entre les strophes au dessin net et découpées comme les toits sur le pâle azur des cités matinales, on entrevoit des paysages de barrière, d'hôtels meublés, la lueur d'un bar qui éclabousse le trottoir mouillé, le visage d'une vie ardente et secrète, aux traits tirés précocement, aux yeux cernés. Il y a là un pittoresque à la Toulouse-Lautrec qui date un peu, et qui tournerait à la manière si M. Carco n'avait le souci d'être bref, aigu :

Maigre et brune avec de gros seins
dont les deux pointes sont rongées
tu t'étires sur les coussins
comme les bêtes enragées.
Ta croupe étroite a des sursauts,
sous tes paupières alourdies
tes yeux chavirés sont si beaux
qu'ils passent tout en perfidies.

Ces deux derniers vers, admirables et d'une si noble résonance justifient le titre de la pièce : *Eau-forte.* On voudrait que M. Carco ne burinât jamais que d'une pointe aussi sûre. Ce qui rend parfois si touchantes ses chansons aigres-douces c'est qu'on y sent passer le fier regret d'un poète que n'ont pu satisfaire ses succès de romancier.... (...à prononcer cette parole à peu que le cœur ne me fend...)

Non, ce n'est pas à l'appel de Bubu de Montparnasse, mais à la voix de Villon lui-même que M. Francis Carco est venu de Marseille à Paris pour respirer

l'heure amère des poètes
qui se sentent tristement
portés sur l'aile inquiète
du désordre et du tourment.

ROGER ALLARD

*
* *

LA MAISON DU SAGE, par *Louis Artus* (Emile-Paul).

Ce livre analyse la lente dépravation d'un homme qui pouvait se croire, par sa force et sa maturité, à l'abri des surprises et dont le caractère se désagrège au contact d'un aventurier. L'étude est pénétrante. On nous avait déjà montré, dans l'*Immoraliste* par exemple, la réaction qui s'opère au moment où une nature gauchie par l'éducation se découvre elle-même ; mais si Michel n'avait pas rencontré Ménalque, nous savons bien qu'il n'en aurait pas moins obéi, tôt ou tard, aux forces intérieures qui réclamaient leur libération ; le démoralisateur ne fait que confirmer le mouvement spontané d'un tempérament. Le seul fait que l'homme dont M. Artus étudie le glissement, soit depuis longtemps sorti de la jeunesse, pose le problème assez différemment. Il n'est pas impossible qu'une nature active, prise dans les cadres du métier et de la famille, même si on la suppose avertie et perspicace, ignore jusque dans l'âge mûr les curiosités et les appétits qui couvent en elle (n'oublions pas qu'il ne s'agit pas ici d'un amour soudain, dont une vie bien assise se trouverait bouleversée, mais de ces poussées obscures des sens et de l'imagination, qui n'ont pas besoin d'être provoquées par un objet précis). Pourtant, si cette fermentation ne se produit que vers la cinquantaine, il y a des chances pour qu'elle ne réponde pas à des passions bien impérieuses et pour qu'il faille admettre une contamination réelle, facilitée par une surprenante absence de réaction. Moralement l'on n'attrape guère que les maladies que l'on a déjà, et peut-être M. Artus pense-t-il que l'homme, entaché de péché originel, possède en lui-même tous les mauvais germes. Quoi qu'il en soit, spontanéité et passivité se confondent dans l'entraînement auquel obéit le personnage central de son roman, et nous voudrions discerner plus clairement dans quelle mesure ces éléments entrent en jeu, car c'est là le point qui nous intéresse, nous autres lecteurs curieux d'analyse. Nous en voulons un peu à M. Artus de faire passer au second plan l'origine même de la déchéance et de céder trop facilement à « la joie dure » qu'il éprouve en voyant s'écrouler « la demeure du sage ». Dans son désir d'humilier la superbe de

l'homme qui ne recherche d'appui qu'en soi, M. Artus se laisse entraîner au delà de ce qu'exigeait le dessin de son livre : on a peine à le suivre dans l'épisode où sa victime tue de sa propre main l'ami suspect qui a dévasté sa vie. Mais il nous intéresse de nouveau quand il nous montre les blessures laissées par cette crise dans l'homme vieillissant, son redressement partiel, l'hypocrisie d'une double existence et l'acceptation définitive de ce qui, dans la débauche tardivement apprise, correspondait sans doute à un goût profond. JEAN SCHLUMBERGER

*
* *

TENDRES STOCKS, par *Paul Morand* (Editions de la Nouvelle Revue Française).

Les trois héroïnes de Paul Morand — Clarisse, Delphine, Aurore — se présentent à nous, irréelles et véridiques, dans une Londres cosmopolite, crapuleuse et dévorante, et, comme devant les portraits de femmes de Van Dongen, nous comprenons tout à coup ce qu'est l'ère des bars, des dancings et des aéroplanes.

Ces figures féminines traitées, nous semble-t-il d'abord, en pointe-sèche, soudain ricanent ; leur fard s'écaille ; les diamants à leurs doigts se muent en strass ; le dessin léger se transforme en planche d'anatomie. Mais bientôt le sourire renaît sur leur bouche, comme dans les baraques de foire, sur le fond noir du rideau, alterne l'apparition d'une tête de mort et d'un visage épanoui de jeune fille.

Morand est passé maître dans cet habile jeu de prestige et de miroirs. Il se divertit à projeter sur ses personnages toutes les couleurs de son réflecteur. L'heureuse Clarisse ; Delphine engouffrée par Londres ; et la plus attendrissante des trois, Aurore, dont la charmante absurdité est le masque qu'a pris une vertu trop consciente de ses défaillances possibles, on ne les oubliera pas plus que l'ironie tour à tour apitoyée et sarcastique de leur montreur.

Un bien curieux montreur qui d'un mot, d'une image, fait tourbillonner devant nous toutes les trouvailles extrêmes, délicieusement odieuses ou stupides, de la civilisation, et dont Gérard de Nerval et Barbey eussent aimé le dandysme élégant et narquois.

S'il fallait situer Morand, et le comparer à quelqu'un, ce ne serait pas Giraudoux qu'on devrait nommer, mais le Larbaud de *Barnabooth*. Il faudrait alors se demander si ce qu'il y a chez tous deux de comparable ne leur vient pas d'un long séjour en Angleterre, puis étudier l'influence de la Grande-Bretagne sur de jeunes lettrés français qui l'ont connue autrement qu'à travers sa littérature.

Le genre du portrait, délaissé depuis la régence d'Anne d'Autriche, et que renouvelle Paul Morand, est pourtant bien français. Morand compose les siens avec une fantaisie frénée par un souci évident de classicisme. Il n'énumère pas son modèle, il le reconstruit.

Sa phrase en arabesque ne déconcerte pas (comme Marcel Proust, son préfacier, l'appréhende, et l'en loue ; mais en pensant peut-être surtout aux vers de *Lampes à Arc* ou de *Feuilles de Température)* ; elle est même son plus sûr instrument de séduction. Il y a des choses qu'on ne pourra plus voir qu'à travers le souvenir d'une phrase de *Tendres Stocks* : « Ma valise dont les flancs lisses sont comme des joues, sur lesquelles tous les vents ont soufflé, tous les doigts ont passé ; étiquettes des hôtels et des gares ; craies multicolores des douanes ; et le fond qui s'en va est bleui de sueurs, d'eau de mer, de vomissures, et rouge là où les flacons d'eau de Cologne se sont cassés à l'intérieur. »

BENJAMIN CRÉMIEUX

*
* *

LE QUATUOR EN FA DIÈSE, pièce en 5 actes, par *Gabriel Marcel.*

Que donnerait — ou, pour sembler moins pessimiste, que donnera — à la scène ce *Quatuor en fa dièse*, récemment publié dans la collection de « l'Information théâtrale » que dirige Antoine ? Il serait malaisé de le prédire, mais on n'en achève pas la lecture sans un vif sentiment de sympathie et de gratitude envers M. Gabriel Marcel. Toutes les objections que peuvent susciter ces cinq actes, toutes les faiblesses d'exécution n'apparaissent que plus tard, et sans effacer la forte impression du début, ni diminuer la valeur de l'ensemble.

Un drame d'amour moderne, dont les protagonistes ne sont ni des neurasthéniques, ni des énergumènes, ni des érotomanes,

ni des « professionnels », mais chez lesquels, tout bourgeois qu'ils soient, nous découvrons le même profil d'âme que chez les héros de la tragédie classique, c'est quasiment un miracle en France, depuis que Porto-Riche, Bataille et Bernstein ont achevé d'avilir ce genre de théâtre, auquel Augier, Dumas et même Becque avaient déjà porté un premier coup terrible, en le rapetissant de toute la question d'argent.

Il est réconfortant que de jeunes écrivains dramatiques semblent s'apercevoir à nouveau que le nombre et l'essence des grands sentiments, indispensables à un grand théâtre, n'ont pas varié. Il y en a autant à notre époque qu'au XVIIe siècle et capables d'engendrer de grands conflits sans bassesse, — moraux ou immoraux, sublimes ou sataniques, peu importe.

M. Paul Raynal, dans le *Maître de son Cœur*, mettait aux prises l'amour et l'amitié. M. Gabriel Marcel affronte, dans son *Quatuor*, des sentiments de même taille. Son sujet : l'amour en lutte avec l'art et en lutte avec le sentiment fraternel, l'histoire d'une femme qui, trompée, a divorcé et s'est remariée avec le frère du musicien de génie, son premier mari. Encore aux deux thèmes dominants en juxtapose-t-il de nombreux autres qui s'entrecroisent, s'enchevêtrent, se recouvrent — l'amour en conflit avec le pharisaïsme bourgeois ; le retour de la femme au premier amour dont elle est restée « imprégnée » ; l'aspiration à la paternité ; la passion pour la musique, — trop peut-être, car ils risquent d'éparpiller l'attention du spectateur (le lecteur s'y retrouve mieux) au lieu de la concentrer sur les deux thèmes principaux.

Sur une trame qui était racinienne, l'auteur a brodé des épisodes et des motifs ibséniens, lyriques, moraux et parfois symboliques. Mais est-ce en amalgamant Racine et Ibsen qu'on réalisera la tragédie d'amour moderne ? M. Gabriel Marcel n'a d'ailleurs pas réussi la fusion. Nous nous garderons pourtant de condamner sa tentative. La dramaturgie de Racine, pour un écrivain dramatique d'aujourd'hui, n'est plus un modèle suffisant. M. Raynal qui, au départ, avait lui aussi songé à Racine et qui ne voulut pas s'écarter de la tradition française, dut recruter, en cours de route, Marivaux et Musset.

Ces tentatives, qui n'ont pas abouti à une réussite complète, marquent du moins nettement une nouvelle étape. Ils font

sortir le drame d'amour de l'ornière post-romantique (amour=but de la vie) et le réannexent au domaine des passions. Ils montrent non seulement la possibilité, mais la nécessité de remettre en honneur dans notre théâtre d'amour l'alternative psychologique et morale, ressort unique de la tragédie classique, mais ils montrent en même temps son insuffisance à remplir seule une pièce moderne. Combler le vide en s'inspirant d'Ibsen, de Musset ou de Marivaux, ce n'est encore qu'un expédient. La mine des grands sujets semble retrouvée. Ce qui manque encore, c'est une formule inédite qui ajoute à Corneille et à Racine autant de modernité qu'ils en ajoutèrent eux-mêmes à Euripide ou à Sénèque le Tragique.

BENJAMIN CRÉMIEUX

*
* *

LE LIVRE DES ORAISONS DE GASTON PHÉBUS, mis en français par *Jean Vorle Monniot* (la Sirène).

Dans ses charmantes Chroniques, Jehan Froissart raconte la belle réception que lui fit en l'année 1388 à Orthez Gaston Phébus, comte de Foix et de Béarn. Ce prince magnifique, grand amateur de chasse, d'oiseaux, d'art, de fêtes, de femmes et d'argent, passait pour un puissant seigneur et pour un profond politique, si averti même qu'on le supposait en rapports avec un esprit mystérieux qui lui annonçait avant qu'on les sût dans le pays les nouvelles de toute l'Europe. Outre les perfidies, meurtres, rapines communes aux plus nobles seigneurs de son époque bouleversée, outre « la fureur de luxure » dont il s'accuse, Gaston Phébus avait sur la conscience le souvenir d'un drame domestique qui semble avoir profondément secoué son âme. Est-ce à cela que nous devons la composition des trente-six petites prières émouvantes et raffinées dont *la Sirène* nous donne aujourd'hui une traduction ? Aussi bien le sentiment de culpabilité n'est-il point l'un des plus profonds points d'appui de l'ardeur religieuse ? Les remords firent-ils rentrer en lui-même le violent féodal et ouvrirent-ils la voie à la grâce chrétienne, seul contrepoids à la brutalité d'une société que la guerre de Cent Ans avait fait déchoir du haut degré de culture atteint par le XIIIe siècle ?

Une question d'argent avait brouillé Gaston Phébus et son beau-frère le roi de Navarre. La comtesse de Foix, sœur de ce dernier, n'osait plus quitter sa cour malgré les instances de son fils qui était allé la rechercher. Au moment où ce jeune homme allait repartir seul, le roi lui glissa une bourse pleine d'une certaine poudre qui, disait-il, s'il en faisait prendre au comte, agirait comme un philtre d'amour et ne manquerait pas de réconcilier les deux époux. Cette poudre, découverte par Phébus, tua net un de ses chiens. Furieux, le comte voulut faire périr son fils, puis se contenta de le jeter en prison, non sans avoir fait mourir « de la plus horrible mort » quinze jeunes écuyers « si jolis, si beaux, que ce fut pitié ». Mais comme le jeune homme désespéré refusait depuis neuf jours toute nourriture, son père, s'emportant de nouveau, lui creva par accident une veine du cou, avec un petit canif dont il se curait les ongles. La mort s'ensuivit aussitôt, dont le comte ne se consola jamais.

Ces détails expliquent pourquoi dans ses *Oraisons*, Phébus insiste avec tant d'âpreté sur ses péchés affreux, criant à Dieu miséricorde, non seulement par crainte de l'enfer, mais aussi par le sentiment plus noble de sa propre imperfection et impuissance, par foi complète en la miséricorde divine plus forte que le mal et par aspiration sincère à l'amour absolu considéré comme nécessaire à l'harmonie véritable de son âme. Est-ce grâce au souvenir de David pénitent que le comte de Foix atteint parfois une grandeur presque biblique ?

« Tu remplis le Ciel », dit-il, « et la Terre, portant tout l'Univers sans effort ; tu remplis tout sans être borné toi-même ; tu es toujours en travail, recevant sans avoir de besoins, demandant bien qu'il ne te manque rien.

« Tu aimes sans te consumer, tu te reprends sans déplaisir, tu es courroucé et très paisible... Tu récupères sans avoir rien perdu... ; tu paies tes dettes et ne dois rien : tu négliges de recouvrer ce qu'on te doit et tu n'éprouves aucune perte... Tu es invisible et tu es perçu... ; tu es partout présent et nul ne te peut trouver. Tu environnes, domines et soutiens toutes choses...

« Je te désire, Seigneur ; appelle-moi, s'il te plaît, par mon nom... »

Mais ce qui domine, c'est le dialogue du pécheur et de son Dieu. On pourrait s'attendre à lire des hymnes conventionnelles, à trouver un auteur, un grand seigneur qui juge de bon ton de composer des prières après avoir écrit des poèmes d'amour et un traité de vénerie. Et l'on a la surprise de trouver un homme du XIVe siècle qui a une vie intérieure et voudrait n'avoir point « reçu son âme en vain ».

EMILE DERMENGHEM

*
* *

MÉMOIRE SUR LES PERCEPTIONS OBSCURES, par *Maine de Biran,* publié par *Pierre Tisserand* (tome XII des *Classiques de la philosophie,* Colin).

M. Tisserand publie dans ces Classiques quelques opuscules de Maine de Biran, en grande partie inédits. Ils contribuent à nous faire voir en lui une tête philosophique vraiment puissante, le mieux doué peut-être de tous les philosophes français qui aient creusé les problèmes de la vie intérieure. Son entretien au Luxembourg avec Royer-Collard, un des morceaux les plus intéressants de ce petit livre, le maintient vraiment dans la bonne voie, investi d'un sens de l'observation intérieure dont Royer-Collard, arrêté ici à l'écorce verbale, est à peu près dépourvu. Mais Royer-Collard savait écrire, alors que les échantillons du style biranien que nous présente ce volume ne permettent guère de réviser le jugement de Taine et la page de la « cave » dans les *Philosophes français du* XIXe *siècle.*

ALBERT THIBAUDET

*
* *

LES PRÉCURSEURS DE NIETZSCHE, par *Charles Andler* (Bossard).

M. Charles Andler commence dans ce volume une vaste étude sur Nietzsche, qui doit en comporter six. Il y passe en revue tous les écrivains qui eurent une influence sur Nietzsche depuis Montaigne jusqu'au collègue et ami du philosophe, Burckhardt, et il marque ce qu'il croit que chacun a fait germer dans la pensée de Nietzsche. Il fallait en effet qu'un ouvrage de cette importance débutât ainsi, mais c'en est évidemment la partie la plus délicate et la plus conjecturale. Il est si difficile de

déterminer des influences, surtout chez un homme dont le développement a été si mystérieux et si complexe ! M. Andler, en remontant cette série des précurseurs, s'arrête à Montaigne, ce qui est peut-être un peu arbitraire : on pouvait faire de Platon un « précurseur » bien qu'il n'ait pas tardé à devenir pour Nietzsche une sorte d'ennemi personnel : n'a-t-il pas fait soutenir par Calliclès dans le *Gorgias*, et par Adimante dans la *République,* des idées bien nietzschéennes ?

ALBERT THIBAUDET

*
* *

LE DOCTEUR PIERRE BUCHER.

La France vient de perdre un des hommes qui ont fait le plus pour la défense de sa culture ; mais, dans le chagrin que nous cause un coup si soudain, comment distinguer entre le deuil national, celui de notre amitié et le simple regret humain devant la disparition d'un si actif et brillant génie ?

Non seulement le Docteur Bucher représenta l'âme de l'Alsace pendant les années difficiles qui précédèrent la guerre, mais il redressa cette âme tourmentée, que tout contribuait à faire languir dans une attitude fausse et déjetée. Avant lui, les jeunes Alsaciens n'avaient le choix qu'entre deux maux : ou, pour rester français, quitter leur province à l'âge de dix-sept ans, sans intention de retour, abandonnant le sol, les usines, la fortune et l'influence aux immigrés allemands ; ou bien racheter le droit de rester dans le pays en passant par la caserne prussienne. Dans les deux cas, ils avaient le sentiment de trahir ; et si les premiers pouvaient assez vite oublier leurs regrets dans la plénitude de la vie française, les seconds restaient atteints d'une sourde gêne, d'une courbature qui peu à peu détruisait les plus belles qualités de la race. Pour opérer le rétablissement, pour transformer en détermination active, en ruse de guerre, ce qui n'avait été jusque-là que capitulation, en geste de conquête ce qui avait semblé compromis de vaincus, il fallait le courage d'une de ces natures passionnées qui, sans le savoir elles-mêmes, ont dès l'âge de vingt ans l'étoffe des meneurs d'hommes. On peut aujourd'hui désigner de son vrai nom le jeune Ehrmann qui, dans *Au Service de l'Allemagne*, se décide à plier sous la loi de l'ennemi, afin de s'accrocher au sol et d'y orga-

niser la résistance ; la fière détermination de Pierre Bucher fut celle de tout un pays qui passait avec lui à une défensive méthodique.

Si l'on ne connaît pas le poids qu'une caste dirigeante, jalousement fermée, fait peser en Alsace sur tout ce qui n'est pas de son bord, on ne saurait comprendre quel couvercle un homme jeune devait soulever avant d'oser avoir foi en lui-même, puis avant de pouvoir faire respecter cette foi par autrui. Et il faut se représenter l'infériorité où un enseignement en langue étrangère peut mettre un provincial, les efforts qu'exige l'acquisition d'une culture même moyenne, il faut mesurer toutes ces difficultés surmontées, pour comprendre ce qu'il y avait d'âpre et d'impératif dans la passion de Pierre Bucher pour ce qui est français. Au temps où il était engagé dans la lutte contre les autorités allemandes, lutte souvent morne et épuisante, que de fois est-ce lui qui trouvait moyen de redonner du cœur aux parisiens, alors qu'il aurait dû pouvoir s'appuyer sur eux ! Et tel était le rayonnement de sa personnalité que c'est, en quelque sorte, l'Alsace qui par lui reconquérait la France, plus encore que la France qui reprenait pied en Alsace.

Pendant les dernières années de la guerre, on put voir ce spectacle inouï : des généraux venant écouter avec déférence un simple major de deuxième classe, se faisant expliquer par lui les forces respectives de l'Allemagne et de la France, le laissant, exaltés par la merveilleuse lucidité de sa parole, détruire tantôt leurs illusions, tantôt leurs doutes secrets. Une autorité naturelle mettait Bucher de plain-pied avec les plus grands chefs.

Il ne peut être question de dessiner ici cette complexe et belle figure. Ceux qui l'ont approchée ont pu voir à l'œuvre les ressources, les souplesses, le coup d'œil prompt, les prudences jointes au goût du risque, les calculs et la fougue, le calme parfait dans le danger qui appartiennent au grand homme d'action, et ce dévouement total à sa cause qui fait, si l'on peut dire, sa sainteté. Après le grand essor de la victoire, nous l'avons vu se remettre avec abnégation à sa tâche d'avant-guerre et consacrer à la parfaite soudure entre la France et les provinces récupérées les forces qu'il avait jadis employées à protéger les liens menacés. La lutte que la *Revue alsacienne illustrée* avait menée

souterrainement, il l'avait reprise dans l'*Alsace française*, mais cette fois avec une contre-partie : montrer l'influence que l'Alsace peut exercer sur la France en échange de ce qu'elle en reçoit. Avec le Docteur Bucher disparaît notre meilleure sentinelle sur le Rhin. *La Nouvelle Revue Française* perd en lui un des hommes qui lui avaient marqué la plus fidèle amitié.

JEAN SCHLUMBERGER

*
* *

SOUS LES YEUX D'OCCIDENT, par *Joseph Conrad*, traduit de l'anglais par *Philippe Neel*. (Editions de la Nouvelle Revue Française).

Razumov est un professeur laborieux, pas très intelligent, ambitieux comme peut l'être un fonctionnaire, content du présent et d'un avenir suffisamment précis. Sa vie s'accélère soudain d'une catastrophe : c'est l'entrée dans sa chambre d'Haldin, étudiant anarchiste qui, à la suite d'un meurtre politique dont il est l'auteur, vient chercher refuge. Razumov l'enferme, sort et va le dénoncer. (La scène est très belle, c'est la meilleure du livre.) Razumov n'est pas à ses propres yeux un délateur. Converti par raison au régime autocratique qu'il estime nécessaire à la masse russe, il considère qu'il agit par civisme.

Ayant livré l'étudiant, Razumov a peur. Ne sera-t-il pas désormais suspect aux deux partis ? (Car sans être révolutionnaire, il a cependant donné des gages aux fractions avancées.) Perspicace, le Chef de la Police entretient cette névrose, assure l'isolement moral de son sujet, mûrit l'équivoque et réussit à s'attacher Razumov et à l'envoyer comme agent secret à Genève dans les centres révolutionnaires.

Mais ceci n'est que l'extérieur du drame. Le vrai conflit, pathétique et destructeur, qui dévaste Razumov, c'est la perte de son honneur ; conflit tout occidental, et même anglo-saxon. Ce Russe souffre comme un gentleman qui a perdu son *self-respect*. Cette salissure, à lui involontairement infligée par Haldin, Razumov essaie de la faire partager à son entourage. Il pousse au vol un jeune disciple ; il séduit la sœur de l'homme qu'il a livré. Ce dernier crime sera son salut : car il aime Nathalie ; il lui faudra dire toute la vérité : « La vérité qui paraissait en vous a forcé la vérité sur mes lèvres ; vous m'avez

arraché à la nuit de la colère et de la haine, je trouve enfin de l'air à respirer. Il n'y a plus pour moi qu'une chose à faire... » C'est d'aller se dénonçer au comité révolutionnaire. La scène est émouvante. Dominant le tumulte, Razumov avoue avec orgueil, conscient de la valeur morale de son acte. Il paye courageusement et froidement sa dette, sans sentimental espoir, ni mysticisme.

On l'assomme et on le jette à la rue. Devenu infirme, escorté d'infortunes, il sombre dans un néant très anglais.

La comparaison avec *Crime et Châtiment* s'impose : le parallélisme des deux œuvres est tel qu'il semble voulu. Elles abordent le même problème — morale traditionnelle contre individualisme —, et le résolvent de même manière : similitude des scènes chez les juges d'instruction, des épisodes capitaux de la confession. Même état d'âme chez Razumov et chez Raskolnikoff : orgueil cérébral, prétentions intellectuelles, débilité, impressionnabilité, laissez-aller suivis de réactions furieuses, avec désir de meurtre. Razumov voudrait étrangler Pierre Ivanovitch, Raskolnikoff Porphyre. Mêmes influences féminines agissant dans le sens « de la libération du conflit par l'aveu » — pour parler comme les Freudiens —, même répugnance des deux coupables au moment de se confesser. Tous deux cèdent à l'impératif d'une nécessité intérieure. Mêmes efforts pour ne pas prononcer le mot fatal, pour le faire deviner. « Je n'avais pas la simplicité ni le courage nécessaires pour être un coquin ou un homme exceptionnel, car qui donc en Russie peut distinguer l'un de l'autre ? », dit Razumov ; et Raskolnikoff : « J'ai voulu savoir si j'étais un homme dans toute l'acception du mot, capable de franchir l'obstacle, ou une vermine comme les autres ; eh bien, je suis une vermine... » Sonia, dans Dostoievsky, s'écrie : « Il n'existe pas au monde d'homme plus malheureux que toi ! » et l'héroïne de Conrad, moins russe : « Il est impossible d'être plus malheureuse que moi ! » Après la confession publique, même départ pour l'expiation, et, si l'on veut, même paix après l'orage, mais combien sinistre et désolée chez Razumov, sans le moindre rayon d'espérance chrétienne : Raskolnikoff, au contraire, régénéré par le bagne et l'amour de Sonia recommence une vie nouvelle.

Les différences entre les deux œuvres sont à noter. Elles

éclairent l'une et l'autre. Le livre de Dostoievsky est le livre d'un Oriental, celui de Conrad est d'un Occidental. Dans le premier, Dieu est présent ; on le chercherait en vain dans le second. *Crime et Châtiment* est tout pénétré d'amour pour les vertus russes ; Conrad les laisse quelque peu dans l'ombre, soit qu'il les redoute pour son public anglais, soit qu'il les juge sévèrement, d'après son cœur de Polonais. Son héros n'est qu'un honnête homme contraint par une fatalité stupide à sauver sa vie ; Raskolnikoff, au contraire, est un théoricien de l'individualisme nietschéen, tuant de propos délibéré, pour affirmer sa volonté de puissance. Les deux amours enfin sont dissemblables : celui de Sonia est divin ; quant à Nathalie, c'est la vierge classique, forte et pure, des Tauchnitz.

PAUL MORAND

*
* *

LETTRE D'ALLEMAGNE.

25 Janvier 1921.

Il faut que je vous parle encore de M. Spengler. L'auteur de l'*Untergang des Abendlandes* est un cas tout à fait intéressant, un cas type, je dirais presque un beau cas, et qui est mieux fait peut-être que tout autre pour nous faire comprendre certains caractères de la crise que traverse l'Allemagne en ce moment.

Le livre de M. Spengler dont je dois vous parler aujourd'hui, s'intitule « *Preussentum und Sozialismus* » (Ed. Oskar Beck, Munich, 1920). Inutile de vous laisser longtemps en suspens, pour vous révéler la thèse de cet ouvrage. Dites à la place de prussianisme et socialisme : prussianisme égale socialisme, et vous saurez à peu près tout ce que M. Spengler aura à vous dire. Mais pour rehausser l'éclat de cette thèse, il fallait lui en opposer une autre d'un sens négatif. Prussianisme égale socialisme, non-socialisme égale X. Comment définir X ? Ne cherchez pas bien loin pour le trouver : X, c'est l'Angleterre. Voici donc notre construction bien à point. L'esprit prussien et le socialisme ne font qu'un ; l'esprit anglais d'autre part est la contradiction vivante et palpable de tout socialisme. L'antithèse est nette et tranchante, affirmation contre négation, absolu contre absolu ; c'est clair comme de l'arithmétique. Après l'arithmétique viendra la rhétorique. L'antithèse se subdivisera

en une foule d'oppositions brillantes et imagées, et voilà le système tout fait.

Il n'y a qu'un socialisme et c'est le socialisme allemand, commence par nous déclarer M. Spengler : nous autres Allemands, nous serions socialistes, même si le mot socialisme n'avait jamais été prononcé. Les autres ne sauraient pas l'être. Ce qui rend les Allemands socialistes, c'est l'esprit prussien. L'esprit prussien traditionnel et le socialisme ne font qu'un. En vertu de cet esprit, tout Allemand est ouvrier et se met au service de la collectivité. L'Etat forme une organisation dans laquelle chacun, qu'il commande ou qu'il obéisse, a des devoirs à remplir. La volonté individuelle se confond avec la volonté du tout. C'est de cet esprit qu'est née la grande idée de la vie économique conçue comme un tout solidaire et qui doit être réglé d'après des points de vue supérieurs à l'égoïsme des particuliers, ou pour mieux dire, comme une administration où il n'y aurait plus de place pour des particuliers qui voudraient se créer une existence séparée. Pour achever le socialisme, qui d'instinct se trouve dans tout cœur vraiment prussien, il n'y aura qu'à faire de tout ouvrier un fonctionnaire. Le fonctionnaire prussien, création des Hohenzollern, est le socialisme personnifié. Que sa manière d'être et de faire s'étende à tous les sujets de l'Etat prussien et voilà le socialisme devenu une réalité.

Je vous ai présenté le Prussien. Il faudra maintenant que vous connaissiez l'Anglais qu'une providence ne semble avoir mis au monde que pour mieux faire ressortir les qualités du premier. Si le Prussien est l'affirmation la plus haute de l'idée de l'Etat, l'esprit anglais en est la négation. Tous pour tous : c'est la formule prussienne ; chacun pour soi, l'anglaise. L'Anglais ne cherche donc que son intérêt individuel, ce qui veut dire pour M. Spengler qu'il cherche à s'enrichir. Le Prussien, au contraire, n'est tout à fait content que lorsqu'il occupe un rang dans l'Etat. C'est aussi pourquoi le Prussien place toutes ses valeurs dans le travail en lui-même, tandis que pour l'Anglais le travail n'est qu'un moyen d'aboutir et de satisfaire une ambition personnelle.

Le Prussien travaille « pour le roi de Prusse » — c'est M. Spengler qui le dit — c'est-à-dire qu'il travaille sans la sordide considération du profit. L'Anglais ne veut pas avoir

travaillé pour le roi de Prusse, il veut que son travail lui rapporte. C'est aussi pourquoi, tandis que le Prussien pour être socialiste n'a besoin que d'être pleinement lui-même, l'Anglais aura beau faire, il ne le sera jamais. Tant pis pour l'Anglais, direz-vous, ou tant mieux, selon votre conviction politique, et que chacun des deux, le Prussien et l'Anglais, continue donc de vivre à sa manière. Telle n'est pas l'opinion de M. Spengler. Il faut que les choses se décident, et qu'on sache lequel des deux aura raison. Car les deux idées et les deux nations qui les incarnent, ont une tendance vers l'universel, et l'universel ne pouvant se diviser en deux, sans cesser d'être l'universel, il faudra bien que l'une ou l'autre d'entr'elles cède la place. Mettons donc les choses au point. L'univers sera-t-il la proie de quelques individualistes entreprenants, ou sera-t-il administré selon les principes d'une sage organisation ? Les Césars du futur empire mondial seront-ils des milliardaires ou le monde sera-t-il régi par des fonctionnaires mondiaux ? Le commerce sera-t-il soumis à l'Etat ou l'Etat sera-t-il soumis au commerce ; le travail sera-t-il désormais considéré comme une marchandise ou comme un devoir ? Les différences entre les hommes seront-elles toujours fondées sur des degrés de richesse, y aura-t-il toujours des riches et des pauvres, ou saura-t-on créer une large organisation dans laquelle chacun aura son rang selon l'importance des fonctions qu'il exerce dans l'ensemble ?

Telles sont les questions. Mais comment une décision interviendra-t-elle ? Les idées ont beau s'opposer l'une à l'autre : leur opposition, en tant qu'idées, a beau être irrémédiable, elle n'entraîne pas pour cela de décision. Dans le monde de Platon règne la paix. C'est pourquoi les idées, lorsqu'elles veulent que leur procès soit jugé, descendent sur terre ; elles s'incarnent dans des Etats, dans des peuples, des partis politiques ; et les voilà bien armées et en mesure de se faire la guerre.

Les idées exigent du sang, dit M. Spengler. Paisibles entités, tant qu'elles séjournent dans le monde éternel, elles deviennent sanguinaires, aussitôt qu'elles se mêlent aux mortels et que vivant de notre vie, elles deviennent chair de notre chair. Les peuples dont elles ont pris possession subissent alors le sort qu'elles leur dictent. A eux de se sacrifier et de sacrifier les autres pour l'idée. C'est ainsi que l'histoire est faite, l'histoire

qui ne connaît que la lutte et non la réconciliation : lutte à outrance qui ne finit jamais qu'à la mort, mort de l'individu, mort d'un peuple, mort d'une culture.

Il est donc facile de prévoir ce qui doit arriver. Prussiens et Anglais se feront une guerre acharnée jusqu'à ce qu'enfin soit apportée une décision à la grande question qui les divise et qu'on sache s'il doit y avoir sur cette terre dictature de l'organisation ou dictature de l'argent, si nous serons commandés par des généraux ou exploités par des milliardaires, enfin si nous serons socialistes à la manière prussienne ou libéraux à la façon anglaise.

En relisant tout à l'heure le livre de M. Spengler une question qu'autrefois se posait le sage Montaigne m'est revenue à l'esprit : « Mais d'où il puisse advenir qu'une âme riche de la cognoissance de toutes choses, n'en devienne pas plus vifve et plus esveillée ; et qu'un esprit grossier et vulgaire puisse loger en soi, sans s'amender, les discours et les jugements des plus excellents esprits que le monde ait portés ; j'en suis encore en doubte ». Pourtant M. Spengler ne ressemble pas à l'humaniste pédant, que Montaigne avait en vue. C'est un savant érudit, sans doute, mais son savoir n'a rien de stérile : de tout ce qu'il apprend, il fait quelque chose, il l'ordonne, il le fait servir. Son esprit n'a rien d'une encyclopédie, dans laquelle les mots ne s'accumuleraient que pour retomber aussitôt dans un sommeil à peine interrompu ; c'est un homme à systèmes, et tout chez lui est en éveil, tout lutte pour le maître, pour la cause qu'il défend. Les idées qu'il recueille, loin de s'assoupir dans de larges in-folios, vont toujours en avant ; il les domine, il les commande.

Et cependant le cas de M. Spengler pose un problème, non moins troublant pour ses contemporains que celui qui autrefois préoccupait l'esprit de Montaigne. Si le savoir de M. Spengler est universel, son esprit au fond ne l'est guère. Il a vu infiniment de choses, et pourtant sa vue est restée courte. L'universel oblige ; M. Spengler ne connaît aucune obligation de la sorte. Revenu d'un long voyage qui l'a mené autour du monde, il reprend facilement son existence d'autrefois ; il a vite fait de se refaire aux préjugés de son milieu, et invective ceux qui ne les partagent pas.

Mais pourquoi en vouloir à M. Spengler ? Le temps n'est plus où on pouvait dire avec Montesquieu, que « quoiqu'on doive aimer sa patrie, il est aussi ridicule d'en parler avec prévention que de sa femme, de sa naissance ou de son bien. » Si je lui rappelais la sentence de l'auteur de l'*Esprit des Lois*, M. Spengler qui est historien, pourrait me reprocher à juste titre, de commettre un anachronisme. Qu'il use donc hardiment du droit que lui confère son siècle et qui lui permettra en tous cas de persévérer dans une fidélité exclusive et à toute épreuve. Et pourtant, je lui en veux parfois. Historien universel, il a dû jouir de l'hospitalité, d'une hospitalité toute spirituelle chez les différents peuples qu'il a rencontrés dans ses voyages ; il me semble parfois qu'il l'oublie trop facilement.

D'ailleurs les infidélités ou la fidélité de M. Spengler n'ont pas lieu de nous préoccuper beaucoup. Ce que nous voudrions savoir, c'est comment M. Spengler parvient à unir si parfaitement à ses visions de l'univers les vues bornées et étroites d'un politicien en mal de programme. C'est là en effet un problème bien curieux, et qui est loin de se limiter au livre et à la personne de M. Spengler. Comment arrive-t-il que les mêmes hommes puissent être à la fois myopes et presbytes, comment se fait-il que leur horizon semble tantôt s'élargir pour s'étendre à l'infini, et tantôt aller en se rétrécissant, pour ne plus laisser place qu'aux vues courtes et bornées, et comment ces deux manières de voir s'unissent-elles pour former cet être hybride : une métaphysique nationale ?

L'idée pour M. Spengler est toujours inhumaine, et devant ce fait d'ordre métaphysique, l'homme ne pourra que s'incliner ; s'il ne veut pas l'admettre, et, faible humain, témoigne de quelque pitié pour ses compagnons, il sera démontré que c'est un individualiste, un eudémoniste, un Anglais enfin. Mais on aura beau faire, phénomène bizarre, l'homme après s'être humblement prosterné devant l'idée, à la première occasion, prend sa revanche. Ne pouvant prétendre s'élever jusqu'au monde des idées, il fera descendre l'idée à son niveau et tout en continuant de lui témoigner un zèle fervent, il lui fera dire ce qu'il voudrait qu'elle dît. Cela d'ailleurs n'a rien qui doive nous étonner. Quand l'homme croyait aux dieux, il n'agissait pas autrement ; ne pouvant lutter contre les volontés divines, il s'y prenait de

façon à ce que les dieux voulussent exactement ce qu'il voulait — et obéissait. Ainsi, qu'il s'agisse de dieux ou d'idées, tout finit toujours par s'arranger, tant il est vrai que l'homme, être faible et dépendant, n'est jamais à court de ruses et d'artifices, quand il s'agit de lutter contre plus fort que soi. Le Dieu de l'Ancien Testament, tout en ayant l'air de commander le peuple juif, en fait, le servit ; mettez à la place de Jéhovah le socialisme tel que le conçoit M. Spengler, remplacez le Juif par le Prussien, à la mode de notre philosophe, et vous aurez le même résultat. Ainsi l'idée, pour reprendre encore une fois l'expression de M. Spengler, aura travaillé pour le roi de Prusse.

Je ne voudrais cependant pas prétendre que telle ait été l'intention de M. Spengler, et je me bornerai à dire qu'il manque souvent de sens critique. Il vit dans un temps qui fait peu de cas de la réflexion lente et mesurée, et où on néglige l'art qui consiste à nuancer la pensée pour conserver ses teintes intermédiaires, les degrés de certitude et de doute, par lesquels passe l'esprit lorsqu'il cherche la vérité.

Parmi les nombreuses victimes que la guerre a faites tant parmi les hommes que parmi les idées, il faudrait compter certaines formes du parler, que les grammairiens retiennent soigneusement, et qui, de par le rôle effacé qu'elles jouent, semblaient devoir échapper aux ravages mondiaux. Modestes auxiliaires des idées qu'elles servent, elles ne paraissaient pas devoir partager leur sort. Ce sont les « mais », les « si », les « toutefois », les « peut-être », et autres expressions du même genre. Naguère fort en honneur chez les savants et chez les simples curieux, elles sont tombées aujourd'hui en disgrâce. Et pourtant elles avaient leur sens, car elles correspondaient à quelque chose de profond. Elles mettaient une distance respectueuse entre l'humaine pensée et la vérité, elles étaient parfois comme autant d'humbles prières adressées à l'infini d'une vérité qu'on ne saisira jamais. Fatigué, le savant s'asseyait au bord d'une route, arrêté par un « mais » ou un « si », et sa tristesse n'était pas sans grandeur ; je m'imagine aussi que, dans la légende, la vérité devait lui sourire d'un sourire gracieux ; mais je doute qu'elle ait jamais souri à M. Spengler, qui délibérément piétine ces petits serviteurs et d'un pas solide et

toujours assuré poursuit sa route, n'ayant que faire des « peut-être ».

Avec ces formes dubitatives et courtoises de la pensée, s'évanouit la vision de la complexité des rapports. M. Spengler ne veut connaître que l'identité, l'identité totale et absolue. Commençant par un paradoxe, il finira régulièrement par une formule géométrique. Il attrape une pensée au vol pour l'enfermer dans une cage et y colle une étiquette. Dans sa cage, le paradoxe s'alourdit et s'appesantit en lieu commun. Phénomène curieux que ce divorce entre le paradoxe et l'esprit de finesse. Le paradoxe, expression nécessaire d'une époque de fermentation, et qui rend la pensée vive et flexible, ici parfois ne sert qu'à l'alourdir et l'arrêter. Il est vrai que le spectateur aura la ressource de changer de paradoxe ; car ceux-ci foisonnent, mais il se fatiguera bien vite d'aller d'un absolu à l'autre, devant traverser autant de systèmes qu'il y a de paradoxes.

Mais d'où ce réveil de l'absolu ? Serait-ce sous un travestissement bizarre, la raison pure qui renaît, et M. Spengler ne serait-il qu'un apôtre trop fervent et parfois indiscret d'une vérité qu'il croit pouvoir emporter de haute lutte ? Je crois qu'il n'en est rien, et que des motifs d'un ordre fort différent poussent aujourd'hui les esprits à rechercher les formules d'apparence géométrique. Il n'y a que les identités qui rendent, il n'y a que l'absolu qui émeuve et fasse agir. C'est ce que M. Spengler ne saurait ignorer, et estimant qu'une vérité qui de nos jours ne ferait pas agir, serait au moins fort inutile, il chasse d'un geste brusque et impérieux doutes et hésitations, et ce qu'il retient, c'est la formule, simple et brutale.

Il y a de nos jours un certain activisme de la vérité, qui, si nous l'analysons de plus près, pourrait aider à nous faire comprendre certains aspects de la crise qui sévit en ce moment. Le criterium de la vérité, pourrait-on dire, s'est déplacé. C'est le rendement social d'une thèse, d'un système qui en fournit la preuve, son unique argument. Il s'est ainsi formé un pragmatisme social, théorie ou plus simplement fait moral, qui ne date pas d'hier, mais dont l'influence s'est considérablement accrue depuis quelques années.

Il y eut un temps, où le culte de la vérité fut peut-être poussé trop loin à certains égards, non qu'on eût été trop ardent

dans sa recherche, mais on adorait comme vérité tout ce qui se présentait comme telle, sans aucun souci de l'intérêt qui pouvait s'y attacher. En parcourant traités et articles, il vous arrivait alors de dire que tout cela semblait en effet assez solidement établi, mais que vous ne voyiez pas d'être au monde que cela pût intéresser. La vérité de ce temps était souvent ennuyeuse ; je dirais même qu'elle y mettait une certaine coquetterie, ne voulant être aimée que d'un amour pur et désintéressé.

Mais bientôt la vérité devint moins prétentieuse. Les temps avaient changé, elle dut pour suppléer aux attraits qu'elle avait perdus ou qu'on avait cessé de lui reconnaître se rendre intéressante. C'est alors qu'on vit des auteurs savants annoncer dans leurs préfaces, que, quoi que les titres de leur ouvrage ne le fissent pas prévoir, les lecteurs y trouveraient une solution à des questions qui devaient les préoccuper beaucoup, parce qu'étant de toute actualité. C'est ainsi que la vérité promettait à tous ceux qui voulaient l'entendre, que, désormais, ils ne s'ennuieraient plus avec elle, ce qui d'ailleurs la plupart du temps n'était qu'une façon de parler.

Les temps troublés qui suivirent étaient peu faits pour accroître le prestige de la vérité. On lui en voulait de n'être que la vérité et de faire la plupart du temps besogne inutile, voire même dangereuse, parce que sans rapport avec les événements du jour. Il lui arrivait aussi de sourire parfois quand on annonçait des victoires, ce qui lui valut d'être traitée de mauvaise citoyenne. Mais cela sort de mon sujet. Disons seulement qu'à force de se voir délaissée, elle devint gauche et timide. Ayant perdu la confiance en elle-même, un peu dépitée d'ailleurs et déçue, elle vit bien que si elle trouvait encore des adorateurs, les temps n'étaient plus où elle pouvait mener une existence purement contemplative.

Un terrible problème semble se poser aujourd'hui : celui du sens et de la valeur de la vérité. Je ne parle pas de la question de Pilate : qu'est-ce que la vérité ? c'est un problème d'ordre déjà ancien, et qui intéresse les philosophes. A quoi bon la vérité, devons-nous dire aujourd'hui. Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que pareille question se posera bien plus pour les savants, qui auront grandi pendant la guerre, que pour

ceux d'avant-guerre. Avant de s'engager dans de longues recherches, ils hésiteront ; se contentant moins facilement d'avoir fait une découverte, ils voudront en connaître la portée morale et pratique, et ses multiples répercussions. Une curiosité intellectuelle, la jouissance spirituelle, l'application d'une méthode, l'idée qui en fait naître d'autres, ne seront plus des motifs suffisants pour justifier l'effort qui tend vers la vérité. A-t-on droit à la vérité, à la vérité sans épithète, à la vérité qui pour tout témoignage, ne s'offre qu'elle-même, se demanderont-ils peut-être. Ils ressembleront alors au jeune artiste qui, devant un corps de femme, hésite et se trouble : après tout tu n'es que belle, dit-il; il cherche une justification, et sa peinture deviendra un manifeste.

L'attitude de scepticisme qu'on observe beaucoup moins envers la vérité qu'envers sa valeur et l'intérêt qu'elle pourrait comporter en elle-même, prédispose l'esprit à toutes sortes de pragmatismes. La vérité reçoit des valeurs par l'extérieur, ou même, elle n'existe qu'en fonction de ces valeurs. Vrai sera désormais ce qui rend, ce qui a de l'efficacité. En émettant une thèse, vous faites un placement social ; d'après ce qu'il rapporte vous jugerez si vous avez raison ou tort. Si votre placement a été bon, vous avez été dans le vrai, sinon vous vous êtes trompé, et votre thèse doit être écartée. C'est ainsi que vous serez parfaitement justifié, en disant que ce qui remonte le moral doit être vrai. On ne peut cependant ignorer que ce qui remonte le moral des uns, abaisse celui des autres. Il y aura donc plusieurs vérités ; il y en aura autant qu'il y a de nations. Le pragmatisme social, pour tendre dans chaque cas particulier à l'absolu, aboutit en fait, et vu les circonstances, au relativisme, à un relativisme national.

Comprenez-vous maintenant pourquoi le socialisme et le prussianisme ne font qu'un ? Le prussianisme c'est le socialisme ; voilà qui est trouvé, voilà qui fait du bien. Le lecteur est fier, il se voit comme l'homme de l'avenir, il est content ; et c'est beaucoup de faire des contents dans un temps où personne ne l'est ; mais est-ce là aussi la meilleure preuve qu'on puisse donner d'une vérité ?

Vous vous demandez peut-être : quand la vérité recouvrera-t-elle son indépendance ? Je ne saurais vous donner de préci-

sions. Tout ce que je puis vous dire, c'est que le jour où elle rentrera en possession, elle aura beaucoup à faire. Des abstractions sans nombre courent sous son nom. Tel ce Prussien, tel cet Anglais, qui ne s'aiment pas. Spengler, qui, lui, n'aime pas les philosophes du XVIIIe siècle, leur a emprunté l'homme naturel, en lui enlevant ce qu'il avait de naturel, et lui laissant ce qu'il avait d'abstrait. Prenant l'homme naturel, il l'affuble d'un casque, et le voilà devenu Prussien. Prenant ensuite un second, de la même espèce, il le coiffe d'un chapeau haut de forme, et vous dira que c'est un Anglais. C'est sans doute la meilleure manière de les « dénaturer », comme aurait dit Jean-Jacques, mais non d'en faire simplement des hommes. Vous prenez une fonction, vous la poussez à la limite, et vous croyez avoir fait un homme ; le XVIIIe siècle cherchait à rendre toutes les fonctions humaines en les réduisant à une commune mesure, à représenter sous les traits d'un homme, l'humanité en raccourci. Je crois que la vérité regrettera son homme naturel, que le cœur de Jean-Jacques avait rendu bon, alors que vos Anglais et vos Prussiens sont aussi méchants qu'ils sont abstraits.

Mais n'anticipons pas et revenons à M. Spengler et son temps. M. Spengler est un organisateur émérite ; un vrai général d'après-guerre, dont les unités sont des idées.

Kant dit quelque part que tout énoncé est précédé et déterminé dans sa forme, par le « Je pense ». Ce n'est pas tout à fait vrai pour M. Spengler. Pour lui, c'est un « J'ordonne » qui forme *l'a priori* de sa pensée ; et puisque c'est un philosophe qui pense, il commande l'univers.

Terrible responsabilité direz-vous, mais pas trop lourde pour M. Spengler, qui toujours alerte et confiant pourvoit à tout. Voici par exemple : l'Anglais et le Prussien qui viennent chercher des ordres : vous direz toujours oui, quand l'autre dit non, dira M. Spengler, et voilà que tout est bien parce que parfaitement logique et ordonné, vu que cela fait une antithèse. Mais il n'y a pas seulement les Anglais et les Prussiens, il y a d'autres peuples, les Français par exemple. Oui, parlons de la France et de M. Spengler ; ce sera tout à fait intéressant.

Il faut que je commence par vous dire que M. Spengler n'aime pas les Français, du moins ceux d'à présent, car pour

ceux du « rokoko » c'est tout autre chose. Rococo, culture suprême, s'exclame M. Spengler. Signalons à ce sujet une étrange manie, qui règne dans certains milieux : la manie du rococo, qu'on identifie volontiers a l'esprit français. Ceux qui en sont atteints, prononçant le mot « rokoko » ont d'étranges sourires, et leurs jeux de physionomie font penser à des enfants, qui tout en suçant un bonbon verraient quelque chose de drôle. Je ne sais à quoi ils pensent dans ces moments là, mais je m'imagine qu'ils rêvent d'une époque où il n'y aurait eu que marquis et marquises, dansant un éternel menuet, qui régulièrement se terminait en orgie. Les Français, somme toute, n'avaient qu'à continuer. S'ils ont fait la révolution, c'est bien de leur faute. Décidément, M. Spengler ne les aime plus, depuis qu'ils se sont pris au sérieux ; et ayant cessé de plaire, ils seront sans emploi dans son univers.

Mais il y a autre chose qui risque un moment d'embarrasser M. Spengler : ce sont les Russes. Vous savez que c'est à l'esprit prussien de faire, ou plutôt d'être, le socialisme. Or, avec les Russes on ne sait jamais, ce peuple venu de loin, pourrait se mêler de ce qui ne le regarde pas. Il faut donc les occuper à autre chose ; M. Spengler leur commande une religion, et les envoie à Jérusalem.

Ainsi, encore une fois, tout s'arrange. Les Prussiens font le socialisme, les Anglais le contraire, les Russes, une religion, et les Français : rien du tout.

Après tout, cela n'est peut-être qu'amusant. Mais dites-moi pourquoi dans le pays où vécut Gœthe, dont le clair regard et la pensée toujours humaine n'embrassaient les vastes horizons, que pour mieux comprendre le sens du particulier et pouvoir rendre justice à toute chose, dites-moi pourquoi, dans le pays de Gœthe, il y a des esprits qui tantôt m'entraînant dans des nuages d'où la vue se perd en des fantasmagories sans forme, tantôt me ramenant dans leurs caveaux où j'étouffe, toujours injustes, toujours en deçà ou au delà de l'humaine vérité, sacrifient l'homme à l'idée et l'idée au préjugé du moment.

J'ai essayé de vous décrire le « morbus Spengler ». N'ayant pas les mêmes raisons que M. Spengler de rechercher des effets d'identité, je suis loin de vouloir identifier M. Spengler à sa maladie. Je rappellerai même pour ne laisser aucun doute à ce

sujet, que M. Spengler est l'auteur d'un livre fort remarquable qui s'intitule *Untergang des Abendlandes* et qu'il faut discuter en philosophe. Encore moins suis-je disposé à vouloir prétendre que les égarements de M. Spengler soient ici ceux de tout le monde. J'aurai d'ailleurs l'occasion prochainement de vous montrer le contraire en vous parlant d'un véritable disciple de Gœthe : le comte Keyserling.

BERNARD GRŒTHUYSEN

*
* *

LES REVUES

LA COMÉDIE DE CARACTÈRE AU CINÉMA

Jean Galtier-Boissière écrit dans le CRAPOUILLOT (16 février) :

Les premiers acteurs qui en France tentèrent de faire rire sur l'écran venaient directement du vaudeville. Aujourd'hui que le cinéma se dégage chaque jour davantage de la tutelle théâtrale, nous pouvons aisément juger l'erreur des Max, des Rigadin, même du beaucoup plus fin Lévesque : Leurs petits sketchs sans paroles étaient des vaudevilles assez grossiers, qu'un amateur du moindre effort avait simplement « calqués en images ». Le scénariste comptait sur les légendes, sur les noms burlesques de ses personnages, sur des calembours et des quiproquos, pour faire rire, et, avant tout, tablait sur le talent de quelque interprète, renommé pour sa cocasserie irrésistible sur les planches. Or ces comiques vocaux, muets par nécessité, ne surent que grimacer simiesquement devant l'opérateur, et, comble de malheur, il se trouva même que leur masque, plaisant à la scène, perdit malencontreusement toute saveur par l'agrandissement et la déformation photographiques...

Au contraire, les jeunes cinégraphistes américains qui cherchèrent des effets comiques sur l'écran, partirent tout simplement de la base photographique de l'art nouveau, et commencèrent par perfectionner les truquages : la supercherie assez plaisante, quoique aujourd'hui désuète des « objets animés » (obtenue en prenant une succession de vues d'objets, entre temps déplacés à la main) fut le point de départ d'une foule de trouvailles burlesques, dont le papier qui se colle de lui-même au mur est une des meilleures réalisations. Puis les Américains étudièrent la surimpression, exécutèrent des prises de vues avec baladeur (pour imiter le tangage des navires : *Charlot voyage*) et désaxèrent les horizons (*Charlot déménageur*). Le comique obtenu n'était

certes point de qualité très rare, mais il avait le mérite d'exister, et au lieu d'être un *ersatz* du théâtre, de se présenter au titre photographique, sinon déjà cinégraphique.

Puis, tandis qu'en des salles closes Henri II, les Français s'obstinaient à faire pérorer et gesticuler des mousquetaires muets, les Américains découvraient que le cinéma s'apparente d'assez près à la danse et instituaient *LE MOUVEMENT*, condition essentielle de l'art nouveau.

Ce mouvement qui nous fait trouver passionnants, malgré la puérilité et la monotonie de leur livret, tous les films du Far West (Rio Jim, Tom Mix), est également à la base des bandes comiques yankees. La vie y est perpétuellement « à l'accéléré ». L'homme qui marche, court, tombe, se relève, nous est présenté comme une sorte de mécanique à aspect humain, dont la transcription photographique ne fait qu'exagérer l'automatisme. Et ce sont les ineffables poursuites, les culbutes, les glissades sur parquets trop cirés, les déraillements, les accidents d'auto, toutes hilarantes petites choses, auxquelles Mac Sennet ajouta le comique grivois des Baigneuses en maillot avec Harry Polar et Zigoto, et le comique, beaucoup plus intéressant, des animaux avec Louise Fazenda dite Philomène. Bien que les interprètes de cette trépidante *commedia del arte* cinégraphique soient exactement d'accord avec M. Bergson qui définit le comique : « du mécanique plaqué sur du vivant », il est évident que ces primitifs n'ont fait qu'indiquer la bonne voie. Mais ne fallait-il pas étudier longuement les gammes, avant de se lancer dans l'exécution des morceaux difficiles ?

Trois comédiens sont allés plus avant : Thomas Arbuckle (« Fatty »), Harold Lloyd (« Lui ») et Charlie Chaplin (« Charlot »).

Et plus loin :

Le cinéma doit chercher la création de types comiques, fortement accentués, dans la voie génialement ouverte par Chaplin.

L'optique cinégraphique est tout à fait différente de l'optique théâtrale ; force sera au scénariste, privé du dialogue qui nuance les caractères, de placer le comique continuellement dans l'action et dans les plans successifs du personnage par rapport à l'action.

Ce renforcement de l'action ne suffira pas. Pour démonter logiquement le mécanisme mental du ou des personnages, le procédé des images mentales devra intervenir. Ainsi l'ont compris Louis Delluc (*Fumée noire* et *Le Silence*) et Léon Poirier (*Le Penseur*), mais leurs images mentales étaient encore embryonnaires. Le cinéma devra d'une part différencier par un procédé spécial les images mentales des images du réel, et d'autre part reconstituer à l'aide d'une succession visuelle le mouvement psychologique lui-même.

Actuellement ni les auteurs, ni le public n'ont l'éducation visuelle nécessaire à ce mode nouveau d'expression. Les auteurs, habitués dès leur plus jeune âge à penser en mots, se trouvent, lorsqu'il leur faut réaliser cinégraphiquement, dans la situation d'un Anglais traduisant en français sa pensée exprimée en locutions anglaises. Quant au public, auquel les premiers cinégraphistes firent la concession des sous-titres, il ne vient pas encore dans les salles obscures en possession du vocabulaire indispensable à la transmission de l'idée cinégraphiste.

Le jour où nos cinégraphistes sauront reconstituer en images un processus psychologique, la comédie de caractère sera possible sur l'écran.

*

Dans la RONDA de Rome (décembre 1920), signé de Lorenzo Montano, un apologue sur la vertu du classicisme :

Un moine fort pieux, après avoir longuement médité sur les textes sacrés, en vint à une telle vénération du Verbe, dont, comme il est écrit, tout l'univers fut engendré, qu'il estimait une profanation l'usage irréfléchi que les hommes en font continuellement pour exprimer leurs besoins grossiers, sentiments profanes et vaines pensées. Pour honorer en quelque manière cette origine divine de toutes les choses créées, il résolut de ne plus parler et de passer le reste de sa vie dans la contemplation et le silence. Et durant vingt années, le son de sa voix ne fut plus entendu de quiconque.

Au bout de quoi, il advint qu'éclata un incendie dans le couvent où il se trouvait, et, malgré tous les efforts, le feu se développa furieusement, si bien que les moines désespérés ne pensèrent plus qu'à se mettre en sûreté. Quelques-uns d'entre eux pénétrèrent dans la cellule de leur compagnon qui, plongé dans sa méditation, ne s'apercevait de rien et ils l'exhortèrent à les suivre, s'il ne voulait point périr dans les flammes ; il leur fit alors comprendre par signes qu'il désirait être conduit là où le feu brûlait. Stupéfaits, ils le guidèrent ; et quand il fut parvenu jusqu'au point extrême permis par les flammes, pour la première fois depuis qu'il avait fait son vœu, il descella ses lèvres et dit au feu : « Arrête ». On vit alors que le respect et la longue crainte avaient restitué à la parole sa vertu première ; l'élément, en l'entendant, rentra dans l'obéissance désapprise : la flamme tomba et s'éteignit.

*
* *

MEMENTO

L'AMOUR DE L'ART (Février) : *Renoir et l'impressionnisme*, par A. Vollard.

Art et Décoration (Février) : *L'Art chrétien moderne*, par Raymond Escholier.

Belles-Lettres : *Cassard le Berbère*, par Robert Randau.

La Connaissance (Février) : *Les propos subversifs d'un Mandarin ; La belle Matineuse*, par G.-M. Moreau.

L'Esprit nouveau (N° 5) : *L'Esthétique sans amour*, par Ch. Lalo.

Etudes (20 Février) : *Le Catholicisme de Baudelaire*, par L. de Mondadon.

Le Gay Sçavoir (25 Février) : *Sur la route de Mandalay*, par Colas Morton Roule.

La Gerbe (Février) : *Travail manuel*, par Marc Elder.

La Grande Revue (Février) : *Souvenirs et Opinions sur Jules Renard*, par R. de Chavagnes.

Journal de Psychologie (15 Déc. 20) : *L'Instinct de simulation de la mort*, par E. Rabaud.

Mercure de France (15 Février) : *Un Déraciné anglo-américain : Henry James d'après sa correspondance*, par Henry D. Davray.

Le Nouveau Spectateur (20 Février) : *Ni jury ni récompense*, par Roger Allard.

La Renaissance (5 Mars) : *La résurrection de Paul de Kock ou le dernier roman de M. Blanche*, par F. Strowski.

La Revue Critique (25 Février) : *Le paganisme de Keats*, par G. Grappe.

Revue de l'Enseignement des Langues vivantes (Janvier, Février) : *La poésie anglaise d'aujourd'hui*, par Floris Delattre.

La Revue Hebdomadaire (5 Mars) : *La philosophie contemporaine*, par Gonzague Truc ; (26 Février) : *Une soirée de brouillard*, par Marcel Proust ; *L'Art de Marcel Proust*, par François Mauriac.

La Revue de Paris (1er Mars) : *H.-D. Thoreau*, par L. Fabulet ; *Walden ou la vie dans les bois*, par H.-D. Thoreau.

Revue Philosophique (Mars-Avril) : *Le facteur instinctif dans l'art industriel*, par M. Halbwachs.

La Revue Rhénane (Mars) : *Deux extraits du Voyage aux Indes*, de W. Bonsels.

La Revue Universelle (Février-Mars) : *Mémoires (fragments)*, par Francis Jammes.

La Vie (1er Mars) : *Intérieur*, par Paul Valéry ; *Thiers*, par A. Vialatte ; *Charles Lacoste*, par D. Halévy.

*
* *

NOTE

M. Eugène Montfort explique dans *les Marges* que la N. R. F. a coutume d'acheter le silence de ses adversaires et qu'il suffit de l'injurier pour recevoir aussitôt les compliments les plus flatteurs. « Nous avions noté, écrit-il, une attaque parue dans la jeune revue *Rythme et Synthèse* contre la N. R. F. Celle-ci a sans tarder, du tac au tac, répondu ... en couvrant de fleurs les rédacteurs de *Rythme et Synthèse*. Nous sommes vraiment honteux d'avoir si bien compris et expliqué le jeu... »

C'est dans la note de Roger Allard, sur les *Images du Monde* de René Ghil, parue dans notre numéro de Décembre dernier, que M. Eugène Montfort croit découvrir les fleurs dont nous aurions, en échange de leurs attaques, couvert les rédacteurs de *Rythme et Synthèse*. Nous n'enseignerons pas à M. Montfort à lire le français ; celui de Roger Allard, pour être nuancé et courtois, n'en est pas moins en général assez clair. En écrivant que René Ghil « ce curieux représentant du vieil esprit confusionniste » a trouvé sur le tard de « déclarés disciples » en MM. Charles Cousin et Jamati « dont l'enthousiasme est exemplaire et le prosélytisme désintéressé », notre collaborateur ne nous semble pas avoir fait preuve d'une prévenance insolite pour nos agresseurs. Si ces quelques mots ont suffi à les acheter, nous pouvons nous vanter de les avoir eus à bon marché.

M. Montfort serait sans doute plus coûteux à calmer. Nous avons déjà pensé aux moyens. Mais pour le dissuader des venimeuses calomnies qu'une rancune personnelle, vieille de plus de douze ans, lui dicte périodiquement contre nous, nous n'avons pu découvrir le moindre petit compliment à lui adresser.

JACQUES RIVIÈRE

LE GÉRANT : GASTON GALLIMARD.

ABBEVILLE. — IMPRIMERIE F. PAILLART.

LE
CARNET
DES ÉDITEURS

GEORGES RIBEMONT-DESSAIGNES : L'EMPEREUR DE CHINE, trois actes, suivi de LE SERIN MUET, un acte [1].

Dans une Chine plus-que-passée, et d'autant plus présente, des fantoches continuent à vivre autour d'un monarque fini et d'une princesse déliquescente. La mort même de l'Empereur ne tue pas l'Empire ; le corps social, décapité divague, tel un canard auquel on vient de trancher la tête, et qui s'échappe avec son moignon de cou grotesquement aveugle, secoué de spasmes. A le voir, les fantoches rient convulsivement… jusqu'à l'instant-déclic où le pantin le moins disloqué arrive mettre terme au drame, — en *l'exécutant*.

Farce sinistre, que l'auteur situe en une contrée improbable, pour reculer dans sa pénombre propice une ironie qu'il redoute trop éclatante ou trop actuelle.

Des figures passent, et certaine pose « le mot de ciment » qui scelle une vérité :

Il y a une différence entre celui qui donne la lumière, et la lumière.

Chaque personnage se déplace, en quête d'une réalité entrevue, tantôt par lui seul (et nous raillons sa démarche), tantôt par le public (et nous assistons, impuissants, à son erreur). Une fantaisie obscure, parfois libre et s'achevant elle-même, plus souvent brisée par ses propres retours, anime cette humanité frêle, anxieuse à jamais de sa fin :

Angoisse dilatée jusqu'à la muraille du monde.
Muraille de Chine.

A chaque élan, des barrières arrêtent l'essor : le cadavre social partout présent !… Néanmoins, de timides lueurs filtrent des fissures, et vivent. Au dénouement, la vérité se dresse sur la ruine soudaine et morne de l'Empire :

Une vieille femme est morte de faim, hier, à Saint-Denis.

Simple et cruelle certitude, qui clôt un monde suranné, et fonde l'Empire nouveau, — celui que nous ne verrons pas.

*
* *

Enfin

S'il vous plaît d'apprendre pourquoi certaine échelle est sociale, pourquoi les êtres se mêlent sans se pénétrer, pourquoi M. Gounod est nègre, et sa musique, blanche, allez *entendre* le SERIN MUET.

1. Au Sans Pareil, 37, Avenue Kléber, Paris.

Francis Carco : LES HUMORISTES [1].

Observateur tour à tour amer et tendre, ironique et pitoyable, M. Francis Carco était plus désigné que quiconque pour étudier les talents si divers de nos caricaturistes et peintres de mœurs, que l'on nomme aujourd'hui humoristes. A la vérité si l'auteur emploie ce mot, lui aussi, ce n'est pas sans déterminer d'abord ce qu'il faut entendre par là. Il distingue avec soin les satiristes des dessinateurs de mode qui ont envahi tant de journaux gais ou frivoles, mais non pas humoristiques. Après avoir tracé un rapide tableau de la caricature romantique, Daumier, Guys, Gavarni, puis de celle de la fin du XIXe siècle, Lautrec, Caran d'Ache, Willette, Steinlen, Chéret, Forain, etc... afin de discerner les courants qui se prolongent jusque dans notre siècle, M. Francis Carco aborde les contemporains. C'est surtout l'examen de la caricature en France depuis 1914 qui est la partie neuve et originale du livre et qui constitue un document unique. Dans un chapitre d'introduction, M. Carco étudie les sujets et les thèmes les plus volontiers traités par les satyristes modernes ; il le fait avec cette précision et cette fermeté de trait qui donnent à ses romans de mœurs une saveur si particulière. Au cours de cet examen il jette négligemment sur le réalisme en art et sur la transposition systématique de la vulgarité, sur la décadence de la caricature politique, des réflexions pleines de sagacité et de profondeur. Puis viennent de courtes et substantielles notices, rangées par ordre alphabétique, sur tous les dessinateurs humoristes, un index des journaux et notamment de ces publications illustrées que la guerre a vu naître jusque dans les tranchées. A signaler également un exposé très complet des institutions corporatives, salons et sociétés diverses qui groupent les humoristes. D'excellentes reproductions de Daumier, Guys, Willette, Forain, Cappiello, Hemard, Gus Bofa, etc... illustrent cet ouvrage aussi utile qu'attrayant et qui vient combler une lacune fâcheuse. Il appartenait au critique d'art auquel on doit une brillante notice sur *Vlaminck*, et au peintre de mœurs qu'est M. Carco de tracer d'une plume rapide et sûre ce dernier état de l'Humour.

1. Ollendorf, éditeur, 50, rue de la Chaussée-d'Antin.

Carlos Reylès : DIALOGUES OLYMPIQUES, traduit de l'espagnol, par Alfred de Bengoecha [1].

Voici peut-être le livre le plus original et le plus profond que la grande guerre ait inspiré. Par la sérénité et la hauteur de vues dont ils témoignent, ces dialogues entre Apollon et Dyonisos d'une part, entre le Christ et Mammon de l'autre, sont dignes de Renan et d'Anatole France. M. Carlos Reylès a l'imagination métaphysique du premier, la pénétration et la grâce du second. Deux forces se partagent le monde : la force Apollinienne, esprit de liberté, de justice et de progrès, et la force Dyonisienne, esprit d'expansion et de connaissance. C'est l'Amour qui doit opérer la fusion de ces volontés divines. Mais comment faire régner l'Amour ? par le désintéressement et le sacrifice de soi, répond le Christ ; par l'égoïsme et les intérêts bien ordonnés répond Mammon. On voit ainsi comment l'auteur envisage le conflit de la culture germanique et de l'idéal latin. La *Kultur* est traduite devant le tribunal de Jupiter. Apollon instruit son procès et Dionysos, qui pourtant représente le principe de domination, désavoue l'application qu'en a fait la Germanie : sans doute toute philosophie inspirée de la Nature lui est sympathique, mais il est adversaire de l'impérialisme comme de toute conception inhumaine. Jupiter, interprète de tous les dieux, loue et déclare profitable pour le monde la *raison de Lutèce* ; mais il ne faudrait pas qu'après la défaite des appétits déréglés de domination brutale, la force fut tenue en discrédit ou qu'une réaction idéaliste apportât un spiritualisme à l'eau de rose mêlé de niaiserie rationalistes. Les « buveurs de vent », inspirent autant d'horreur à l'Olympe que les « Junkers ». Il faut que le *fabricant d'illusions* et que le *fabricant d'instruments* se fondent en l'homme humain, personnification de la richesse naturelle, volonté de domination et volonté de conscience, dont la fusion est créatrice de bonheur.

Tous ceux qui veulent tirer la leçon philosophique de la guerre et connaître le sens profond des événements actuels liront cet ouvrage puissant et surprenant, écrit dans une langue admirable, et qui, grâce à l'adresse du traducteur, ne perd aucun de ses prestiges.

1. B. Grasset, éditeur, 61, rue des Saints-Pères.

J.-H. Rosny aîné : TORCHES ET LUMIGNONS, Souvenirs littéraires, 1 volume in-16 [1].

Le titre est amusant.

Les sous-titres excitent la curiosité, et de ceux qui ont connu tous les grands écrivains et les petits — que la liste de ces derniers serait longue ! — de l'époque naturaliste, et de ceux qui auraient aimé les connaître.

Le livre ne déçoit pas. Nous les voyons tous défiler devant nous, et ceux que nous étions contents d'oublier et de savoir oubliés, nous ne nous les retrouvons pas sans le malin plaisir de les voir dépeints petits et laids.

Nous n'oublierons pas de si tôt Hervieu, par exemple, ce pauvre esclave de la destinée qui le voulant célèbre l'obligeait à accomplir religieusement et sans joie tant de rites mondains et autres.

Mais reconnaissons-le tout de suite, la plume de Rosny laisse couler bien peu de fiel comparée à certaine autre qui nous décrivit elle aussi le grenier Goncourt et Champrosay.

Rosny nous paraît plus vrai.

Loin de s'attarder auprès de ceux qu'il n'aime pas — presque indulgent à leurs défauts et à leurs erreurs, il consacre toute sa verve à faire revivre devant nous ceux qu'il aima.

A. Daudet est de ceux-là. Rosny nous le montre de nature large, débordante de vie, cherchant toujours à aimer plus et mieux.

Que Rosny voie un peu trop peut-être avec les yeux de l'amitié qu'importe ! Il nous laisse un portrait attachant, les défauts même du modèle séduisent.

Rosny nous fait suivre aussi les petites intrigues qui sapent les grands journaux, les petits motifs d'où naissent les grandes influences... et nous nous amusons beaucoup.

C'est du bavardage, mais qui fera dire à ceux qui connurent les milieux évoqués « comme c'est çà », et qui fera croire aux autres qu'ils les ont connus.

Ces à-côté de l'histoire littéraire ne risquent point de perdre leur attrait. Se désintéressera-t-on jamais de l'homme derrière l'écrivain ? Rosny nous fait connaître quelques hommes et nous aimons mieux ceux dont nous aimions l'œuvre, moins les autres.

Cela seul ne justifierait-il pas ce nouvel ouvrage sur une période déjà si étudiée ?

1. Editions de la Force Française, 53, rue Réaumur.

TROIS MYSTÈRES TIBÉTAINS (de la collection : Les Classiques de l'Orient). Un volume in-8 [1].

La civilisation de l'Orient peut bien nous paraître aussi inaccessible que ses monts, la littérature qu'elle nous offre n'en a que plus de charme.

Charme tout spécial — unique.

Celui qui se nourrit exclusivement de ces œuvres trépidantes où les mots qui dansent sur certaines pages ne sont que le tableau fidèle des idées et des images qu'elles évoquent toutes, goûtera un plaisir d'une saveur oubliée en lisant les « Classiques de l'Orient » et tout particulièrement le dernier de la série : « Trois mystères tibétains ».

Tout dans cet ouvrage est si loin de nous, que notre sensibilité que rien en lui n'effleure, et notre intelligence que rien ne heurte laissent toute liberté à notre imagination.

C'est un repos délicieux que de lire ces drames gigantesques, atroces par moments, et sanglants.

Ceci n'est point du paradoxe.

Le décor de ces drames c'est la nature elle-même, leur intrigue n'est pas limitée par l'idée de temps — c'est à peine si celle-ci en limite la représentation — ils jouent avec des idées générales sur le bien et le mal, et quelques-uns de leurs personnages sont les esclaves de la passion religieuse à un point que nous ne saurions même imaginer.

Et justement parce qu'ils sont loin de la réalité, ces drames — que les spectateurs tibétains accueillent avec des pleurs — nous les accueillons comme des contes de fées, des contes de fée merveilleux. Nous ne pouvons résister à la magie de cette poésie tout imaginative, si lointaine des réalités, mais qui emprunte assez à la nature humaine et à la nature mystérieuse de l'Inde pour créer une admirable vision décorative.

Le savant pourra noter ce qui différencie ces trois drames créés à des époques différentes, dont l'intrigue est plus ou moins compliquée, la psychologie plus ou moins simpliste.

Nous nous contentons de jouir de cette poésie qui donne vie et couleur à ces trois drames, et par instants nous berce de son rythme doux et lent.

JEAN DES BONNEFEUILLES

1. Aux Editions Bossard, 43, rue Madame.

★★

★★.


Compagnie anonyme d'assurances
CONTRE
L'INCENDIE
FONDÉE
EN 1828
L'UNION
Compagnie
anonyme d'Assurances
CONTRE LE VOL
ET LES ACCIDENTS
Fondée en 1909
BRIS DES GLACES — DÉGATS DES EAUX
ASSURANCES CONTRE LA GRÊLE
S'ADRESSER
à Paris, au siège social, 9, place Vendôme ;
en province, à MM. les Agents principaux.
Librairie ancienne et moderne
A. CORNU
5, Rue Guénégaud, PARIS-VI
Achat au COMPTANT
d'Ouvrages sur les
BEAUX-ARTS
HISTOIRE — LITTÉRATURE
MÉMOIRES ET VOYAGES
ET DE
Catalogues illustrés
de ventes de tableaux, dessins, objets
d'art et de curiosités.
Catalogues périodiques de livres
d'occasion et de catalogues illustrés
envoyés franco s. demande.
(Prière de mentionner cette Revue)
NOUVEAUTÉS
Éditions d'Art
Éditions
Originales
RELIURES
LIBRAIRIE
HENRI CYRAL
118
Boulevard
RASPAIL
PARIS-VIe

VOIR PLUS LOIN

NOUVELLE MYTHOLOGIE ILLUSTRÉE

GRANDES DIVISIONS DE L'OUVRAGE

LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE
REVUE MENSUELLE
DE LITTÉRATURE ET DE CRITIQUE

DIRECTEUR JACQUES RIVIÈRE
SECRÉTAIRE : JEAN PAULHAN

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT
ÉDITION ORDINAIRE
FRANCE : UN AN : 42 FR. — SIX MOIS : 22 FR.
ÉTRANGER : UN AN : 48 FR. — SIX MOIS : 25 FR.
ÉDITION DE LUXE
UN AN : FRANCE : 90 FR. — ÉTRANGER : 105 FR.

COMPTE CHÈQUES POSTAUX N° 16933

ADRESSER CE QUI CONCERNE LA RÉDACTION A M. JACQUES RIVIÈRE

ADRESSER CE QUI CONCERNE L'ADMINISTRATION A L'ADMINISTRATEUR

LE DIRECTEUR REÇOIT LE VENDREDI DE 4 H. A 6 H.
L'ADMINISTRATEUR REÇOIT LE MARDI ET LE VENDREDI DE 4 H. A 6 H.

POUR ÊTRE EXÉCUTÉES EN TEMPS UTILE, LES DEMANDES DE CHANGEMENT D'ADRESSE, ACCOMPAGNÉES DE 1 FR. EN TIMBRES-POSTE OU MANDAT, DOIVENT PARVENIR A L'ADMINISTRATEUR AVANT LE 15 DU MOIS.

LES OUVRAGES ENVOYÉS POUR COMPTE-RENDU DOIVENT ÊTRE ADRESSÉS IMPERSONNELLEMENT A LA REVUE EN DOUBLE EXEMPLAIRE

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

LES AUTEURS NON AVISÉS DANS LE DÉLAI DE DEUX MOIS DE L'ACCEPTATION DE LEURS OUVRAGES PEUVENT LES REPRENDRE AU BUREAU DE LA REVUE OÙ ILS RESTENT A LEUR DISPOSITION PENDANT UN AN